

Le dégagement littéraire face au terrorisme

Analyse à travers *L'Attentat* de Yasmina Khadra
et *Ce que tient ta main droite t'appartient* de Pascal Manoukian

Mémoire réalisé par
Ysaline Wanet

Promoteur
Michel Lisse

Année académique 2017-2018
**Master en langues et lettres françaises et romanes,
orientation générale, à finalité didactique**

Université catholique de Louvain
Faculté de philosophie, arts et lettres

Le dégagement littéraire face au terrorisme

Analyse à travers *L'Attentat* de Yasmina Khadra
et *Ce que tient ta main droite t'appartient* de Pascal Manoukian

YSALINE WANET

Mémoire réalisé sous la direction du Professeur Michel Lisse dans le cadre du Master [120]
en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

Année académique 2017-2018

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier mon promoteur, Monsieur Michel Lisse, pour sa disponibilité, ses conseils avisés, ses relectures, ses encouragements ainsi que la confiance qu'il m'a octroyée tout au long de mes recherches.

Je souhaite également remercier chaleureusement ma famille pour son soutien infaillible durant ces cinq années d'études.

Je remercie du fond du cœur Héloïse et Matthias qui ont toujours répondu présents lors de mes moments de stress, de panique et de remise en question. Merci à eux ainsi qu'à Tom pour leurs précieuses relectures et corrections particulièrement encourageantes.

Enfin, je remercie toutes les personnes qui ont participé, de près ou de loin, à l'élaboration de ce mémoire et qui ont manifesté leur engouement pour ma question de recherche.

J'espère que, de là-haut, mes grands-parents seront fiers de moi.

INTRODUCTION

Dans le cadre d'un mémoire sur l'étude du terrorisme dans la littérature, on s'attendrait à lire des œuvres « engagées », c'est-à-dire des « œuvres d'idées, d'action », des « œuvres *transitives* »¹ dont la portée est extérieure à elles-mêmes. Cependant, nous avons constaté qu'il était possible d'emprunter une nouvelle voie, celle qui refuse de se laisser circonscrire et de prendre parti. Guillaume Maurice écrivait dans un article satirique que « la vie est rythmée de choix cornéliens et que chaque jour, l'actualité nous impose de choisir »². Les auteurs de notre corpus ont décidé, eux, de résister face à la binarité et de "s'engager" alors dans les arcanes du *dégagement littéraire*. Nous chercherons donc à démontrer dans ce travail que les deux romans de notre corpus traitant du phénomène terroriste s'inscrivent dans une perspective de *dégagement littéraire* et que ce concept même de dégagement est à appréhender comme une manifestation d'un entre-deux. Par conséquent, les objectifs découlant de cette hypothèse de lecture sont divers : il s'agira de comprendre l'intérêt d'adopter une posture de *dégagement*, d'aborder ce faisant différemment le phénomène du terrorisme pour le rendre intelligible, d'analyser les positions véhiculées par les personnages et les narrateurs à propos de la violence, d'étudier des paramètres mettant en exergue cette voie de l'entre-deux et enfin, de montrer ce qui distingue et rapproche deux romans dont le thème principal se concentre sur le déclenchement de l'acte terroriste et l'exercice de la violence.

Le choix de notre corpus, composé du roman *L'Attentat*³ de Yasmina Khadra et de *Ce que tient ta main droite t'appartient*⁴ de Pascal Manoukian, a été arrêté grâce à plusieurs critères : la contemporanéité des œuvres, le thème de la violence terroriste et la part d'expérience, de vécu et de témoignage des auteurs.

¹ BARILIER Étienne, « Changer le monde ou changer de monde ? », dans KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *Formes de l'engagement littéraire (XV^e - XXI^e siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006 (« Littérature, culture, société »), p. 267.

² MEURICE Guillaume, « Choisis ton camp, camarade ! », dans *Siné Mensuel*, n° 61, février 2017. <https://www.sinemensuel.com/coups-de-boule/choisis-ton-camp-camarade/> (page consultée le 5 août 2018).

³ KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, Paris, Éditions Julliard, 2005.

⁴ MANOUKIAN Pascal, *Ce que tient ta main droite t'appartient*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2017.

Nous avons effectivement opté pour des œuvres romanesques appartenant au XXI^e siècle afin de pouvoir déceler dans ces récits une perspective de *dégagement*. Le phénomène terroriste trouve pourtant sa genèse dans les siècles précédents, mais il ne pouvait pas être approché dans la littérature sous le prisme du concept qui nous intéresse dans cette recherche puisque ce dernier est relativement récent – il a certainement vu le jour à la suite du « renouvellement de la fiction », au cours des années 1980⁵.

Le choix de *L'Attentat* et de *Ce que tient ta main droite t'appartient* repose également sur le contenu thématique similaire des œuvres, à savoir le phénomène terroriste et la violence. Les deux romans ne proposent néanmoins pas le même type de terrorisme : *L'Attentat* expose le dédale du conflit israélo-palestinien, alors que *Ce que tient ta main droite t'appartient* pénètre dans le pays de *Shâm* et s'imprègne des mœurs, de la vie sous les ordres de l'organisation de Daech, acronyme arabe de l'État islamique.

Pour ce qui est des auteurs, nous avons relevé dans leur biographie qu'ils étaient liés de près ou de loin à ce qu'ils ont écrit dans leurs œuvres. L'écrivain algérien Yasmina Khadra, de son vrai nom Mohammed Moulessehoul, a en effet mené une carrière militaire en tant qu'« officier supérieur dans l'Armée algérienne pendant trente-six ans »⁶, en parallèle avec sa vocation d'écrivain, et a combattu l'intégrisme religieux tant sur le plan militaire que littéraire. Il est par ailleurs reconnu comme étant « l'un des principaux responsables de la lutte contre l'AIS – l'Armée islamique du salut – et le GIA – le Groupe islamique armé – durant la période de la guerre civile algérienne des années 80-90 »⁷. L'essayiste Dominique Garand rapporte que Yasmina Khadra « ne traîne pas avec lui une réputation d'écrivain engagé et qu'il ne se réclame pas lui-même de cette tradition »⁸, mais son œuvre témoigne d'une réflexion constructive sur des questions politiques,

⁵ Cf. VIART Dominique, « “Fictions critiques” : la littérature contemporaine et la question du politique », dans KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *op. cit.*, pp. 186-192.

⁶ <https://www.babelio.com/auteur/Yasmina-Khadra/5011> (page consultée le 7 août 2018).

⁷ *Ibid.*

⁸ GARAND Dominique, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien », dans *Études françaises. Engagement, désengagement : tonalités et stratégies*, volume 44, n° 1, 2008, p. 38. <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2008-v44-n1-etudfr2271/018162ar/> (page consultée le 25 février 2018).

religieuses et sociales qui préoccupent la société. De plus, son choix de langue d'écriture s'est porté sur le français, ce qui révèle le désir chez l'auteur d'attirer un public occidental et francophone dont la compréhension du conflit israélo-palestinien et des particularités de la culture arabophone permettraient peut-être l'ouverture du dialogue, si stérile de nos jours, entre « l'Occident chrétien et le monde arabo-musulman »⁹. Quant à Pascal Manoukian, par son métier de journaliste reporter, nous pouvons affirmer qu'il a été témoin oculaire des faits et gestes de Daech et qu'il a couvert de nombreuses luttes armées « qui ont secoué la planète entre 1975 et 1995 »¹⁰. Il s'est lancé ces dernières années dans l'aventure de l'écriture profondément inspirée de son travail de « grand reporter de guerre ». L'auteur nous confesse lors d'une émission consacrée à son roman qu'à l'instar de son personnage Karim, il a fait « le même parcours sur Internet en interprétant le rôle d'un futur potentiel candidat au “Djihad” »¹¹. Il a par conséquent mené « une enquête documentée de sa propre expérience de journaliste » en plus de celle qu'il est allé chercher en rencontrant « des candidats et recruteurs en France, dans d'autres pays ainsi que sur la Toile »¹². Enfin, il ajoute qu'il a commencé à préférer les romans aux articles de presse au moment où il s'est rendu compte que, par la fiction et la littérature, il « touchait un autre public que celui qu'[il] touchait avec des documentaires ou des articles »¹³, car la lecture de romans possède selon lui une « force » remarquable : elle est un « acte intime » qui permet, dans le cas de ses romans, d'approcher des personnes peu « fréquentables »¹⁴ au premier abord. Les lecteurs peuvent ainsi se familiariser avec ces personnages et finir par s'évertuer à comprendre ce qui traverse l'esprit de ces personnes “peu fréquentables”.

Du point de vue de la méthodologie, deux lignes directrices ont guidé l'élaboration de ce mémoire. En premier lieu, nous sommes basée sur l'article de Dominique Garand qui nous a permis de percevoir la gamme de tonalités dont disposent l'engagement et le désengagement littéraires et ainsi de découvrir les traits du concept du dégage

⁹ *Ibid.*, pp. 40-41.

¹⁰ <https://www.babelio.com/auteur/Pascal-Manoukian/284523> (page consultée le 7 août 2018).

¹¹ Émission *C à dire ?!* animée par Axel de Tarlé autour de l'œuvre *Ce que tient ta main droite t'appartient* de Pascal Manoukian, diffusée le 13 janvier 2017. <https://youtu.be/1uET6h3lbaE> (page consultée le 30 juillet 2018).

¹² *Ibid.*

¹³ Vidéo de la présentation du roman *Ce que tient ta main droite t'appartient* par son auteur Pascal Manoukian (Station Ausone). Vidéo diffusée le 1^{er} mars 2017. <https://www.youtube.com/watch?v=6YFPVmKM9R4> (page consultée le 10 avril 2018).

¹⁴ *Ibid.*

– situé sur une voie médiane. Nous avons ensuite mis à l'épreuve les résultats de la recherche de Dominique Garand obtenus à partir de l'œuvre *L'Attentat* de Yasmina Khadra lors de l'analyse des textes du corpus. La seconde ligne directrice réside dans le double rapport homologique que l'on peut établir entre les narrateurs et nous-même ainsi qu'entre la fiction et le discours dans la réalité. Les narrateurs dans la fiction occupent effectivement la même posture que le chercheur hors-fiction et celui-ci retrouve dans la fiction des éléments hors-fiction. Ce constat nous a amenée à travailler de la manière suivante pour la phase analytique : nous avons lu les romans, pointé des passages illustrant le phénomène terroriste, vérifié la véracité de ces passages dans le discours extra-romanesque et nous nous sommes ensuite replongée dans les romans pour y examiner les positions agencées. En outre, il faut préciser que l'enjeu ici n'est pas de comparer les deux œuvres entre elles selon les exigences de la littérature comparée, mais de voir en quoi elles sont toutes deux empreintes du *dégagement*.

Ce mémoire s'articule en deux parties : une partie théorique et une partie analytique. Dans la première, il s'agira de poser les jalons en définissant ce qu'est le *dégagement* à l'aune des concepts que l'on connaît davantage, à savoir l'*engagement* et le *désengagement*. Nous nous concentrerons sur le type de structure attendu dans ces romans dits *dégagés* ainsi que sur les caractéristiques du narrateur. Un autre chapitre sera consacré à l'étude du phénomène terroriste puisqu'il constitue le centre névralgique des œuvres étudiées. Il facilitera par ailleurs la compréhension de la suite du mémoire. Pour ce faire, nous nous intéresserons de près au concept de « terrorisme », à ses tentatives de définition et à son historique. Le terrorisme sera également abordé dans sa dimension stratégique, du point de vue des caractéristiques de cette méthode. Dans la seconde partie, nous nous attèlerons à l'analyse de *L'Attentat* et de *Ce que tient ta main droite t'appartient* au moyen de trois paramètres : les représentations des terroristes, leurs actions à la lumière de deux logiques opposées – l'injustifiable et l'explicable – et enfin, les choix narratifs mettant en évidence une esthétique du *dégagement*.

Enfin, une petite précision s'impose d'un point de vue terminologique. Tout au long de notre mémoire, et essentiellement lors de la partie analytique, nous emploierons majoritairement les termes « terroriste » et « terrorisme » par facilité et convention, mais aussi en raison de leur nombre élevé de récurrences dans les deux romans, aux côtés des termes « djihadiste », « intégriste » et « martyr ». Néanmoins, nous sommes consciente

qu'en nous penchant sur une problématique comme celle du *dégagement* et en incarnant cette position dans ce présent travail, nous nous devons d'alterner le plus souvent possible, lorsque la situation nous le demande, les vocables « terroriste » et « combattant de la liberté ». Dans ce cas, nous tâcherons d'utiliser soit le terme « terroriste » pour faire référence à l'aspect violent, immoral des actes et à l'usage de la violence ou bien nous l'emploierons lorsque le contexte pointera cet aspect-là ; soit le terme « combattant de la liberté » quand il s'agira d'aborder les raisons et l'aspect explicable de ce recours à la violence. Cette distinction de termes sera par ailleurs brièvement développée dans la partie théorique sur le terrorisme aux pages 26 et 27.

CHAPITRE PREMIER

CADRE THÉORIQUE

VERS UNE FORME DE « DÉGAGEMENT » ?

1. La présentation de la démarche théorique

Dans ce premier chapitre, nous nous baserons sur un concept connaissant déjà une certaine réception depuis la fin du XX^e et le début du XXI^e siècles, le *dégagement littéraire*. Les formules qui en dérivent comme « littérature dégagée », « écrivain dégagé » sont quelque peu divulguées dans le discours littéraire. D'après notre étude, Dominique Garand, écrivain québécois et professeur à l'Université du Québec à Montréal, a travaillé et approfondi cette notion de dégagement littéraire tel que nous l'entendons et l'envisagerons dans ce présent travail. Il convient de signaler à ce stade que plusieurs auteurs ont déjà abordé ce concept novateur et en ont esquissé les grands traits dans leurs travaux – notamment dans *Littérature et Engagement de Pascal à Sartre*¹⁵ et *Formes de l'engagement littéraire (XV^e – XXI^e siècles)*¹⁶ –, mais Karl Ågerup est un des seuls qui a repris la pensée de Dominique Garand au sujet du *dégagement littéraire*. Il s'est référé plusieurs fois à l'article de Dominique Garand, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien »¹⁷, dans le cadre de sa thèse de doctorat¹⁸.

Au sein de ce chapitre théorique, nous nous appuierons également sur cet article et nous construirons une définition du concept de dégagement littéraire sur la base des résultats de Dominique Garand obtenus à partir de l'œuvre *L'Attentat* écrite par Yasmina

¹⁵ DENIS Benoît, *Littérature et Engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Éditions du Seuil, 2000 (Points Essais).

¹⁶ KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *op. cit.*

¹⁷ GARAND Dominique, *op. cit.*, pp. 37-56.

¹⁸ ÅGERUP Karl, *Didafictions. Littérarité, didacticité et interdiscursivité dans douze romans de Robert Bober, Michel Houellebecq et Yasmina Khadra*, thèse de doctorat dans le Département d'Études Romanes et Classiques, présentée sous la direction des Professeurs Bengt Novén et Roland Lysell, Université de Stockholm, 2013.

<https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:655554/FULLTEXT01.pdf> (page consultée le 25 février 2018).

Khadra. Nous situerons également cette nouvelle notion par rapport aux conceptions traditionnelles d'engagement et de désengagement littéraires. Nous mettrons ensuite à l'épreuve le concept de dégagement littéraire lors de l'analyse des textes du corpus, soit pour confirmer la pertinence de ce concept, soit pour le nuancer et le modifier.

2. Engagement, désengagement et dégagement

2.1. Changer de monde, ou changer le monde ?

« Changer de monde, ou changer le monde ? »¹⁹. À travers cette expression, Étienne Barilier, écrivain et philosophe suisse, distingue deux types d'écriture : d'un côté, l'écriture « qui veut changer *de monde* », c'est-à-dire inventer un univers imaginaire, fuir les contingences du monde réel, ignorer les nécessités politiques et sociales, en quelque sorte « s'enfuir n'importe où, hors du monde » comme le désirait Baudelaire. Cette définition dépeint ce qu'on appelle le *désengagement littéraire*, que l'on peut par exemple identifier dans les œuvres d'Alain Robbe-Grillet ou de Michel Butor qui s'inscrivent dans le Nouveau Roman. Et de l'autre, l'écriture « qui veut changer *le monde* », c'est-à-dire s'ancrer dans le monde réel, répondre aux besoins politiques et sociaux de la société, se mettre au service d'une cause idéologique appartenant au monde dans lequel nous vivons. Ce type d'écriture renvoie, lui, au concept d'engagement littéraire, un entrecroisement de la littérature et de la politique au sens le plus large.

Ainsi, « les œuvres qui veulent changer *de monde* sont des œuvres qui font leur demeure du langage lui-même, des œuvres qui travaillent sur la matière du langage, des œuvres *de mots*, des œuvres *de contemplation*, des œuvres *intransitives* »²⁰. Inversement, les œuvres *transitives*, les œuvres d'*idées*, les œuvres d'*action* sont des œuvres qui veulent changer *le monde*, explique Étienne Barilier. Il convient ici d'établir la distinction nette entre œuvre transitive et œuvre intransitive. Par l'adjectif « transitif », nous entendons ce qui passe, transite par le domaine littéraire, le pénètre et va au-delà, car la portée d'une

¹⁹ BARILIER Étienne, *op. cit.*, p. 267.

²⁰ *Ibid.*

telle œuvre est extérieure à elle-même – pour le dire autrement, la littérature se donne des objectifs extérieurs à elle-même. *A contrario*, l'adjectif « intransitif » signifie que la littérature n'a pas d'autre objet qu'elle-même et que sa propre fin – son engagement – se situe dans le geste même et l'action d'écrire. Du côté de l'œuvre transitive, le verbe « écrire » posséderait un complément d'objet direct ou indirect : « on écrit quelque chose pour dire quelque chose »²¹, et ce quelque chose dépasse la sphère littéraire ; du côté de l'œuvre intransitive, « écrire » ne tolérerait pas de complément d'objet, qu'il soit direct ou indirect : « on écrit », et là réside toute l'entreprise du geste qu'est écrire²². La littérature serait donc *engagée* ou *désengagée* non seulement en fonction de l'aspect « transitif-intransitif », mais encore « actif-contemplatif » de l'œuvre²³.

Cependant, une œuvre littéraire étant une œuvre de langage, est-il ainsi encore possible d'affirmer que le langage peut être purement transitif ou purement intransitif ? Il est plus judicieux d'envisager le langage sous ces deux facettes – il peut être à la fois transitif et intransitif – et à ce sujet, Roland Barthes voyait d'ailleurs une relation concomitante entre le mot mallarméen « changer la langue » et le mot marxien « changer le monde »²⁴. Effectivement, c'est à travers la langue, utilisée comme objet, et en essayant de traduire et de représenter « l'impossible »²⁵ qu'est le réel, que l'on peut espérer changer le monde dans une œuvre littéraire. Réciproquement, pour changer la langue, pour écrire une œuvre intransitive et inventer un nouvel univers, on doit également changer le monde, car celui-ci *est* et reflète le langage. Prétendre dès lors que le langage est transitif ou intransitif de manière exclusive reviendrait à discerner d'une part l'action politique et sociale, la société, le monde tel qu'il est, et d'autre part le langage poétique, isolé du monde, renfermé sur lui-même et renfermant « des mots ignorants du réel »²⁶.

Or d'après Étienne Barilier,

le langage est une synthèse vivante, peut-être énigmatique et d'une certaine manière contradictoire, entre le monde de l'action, le monde où l'on s'« engage », et le monde des mots, qui apparemment n'engagent qu'eux-mêmes. L'œuvre de langage est à deux

²¹ BOSCO Gabriella et SAPINO Roberta (éd.), *I cadaveri nell'armadio: Sette lezioni di teoria del romanzo*, Turin, Éditions Rosenberg et Sellier, 2016 (Biblioteca di Studi Francesi), p. 43.

²² *Ibid.*

²³ BARILIER Étienne, *op. cit.*, pp. 267-268.

²⁴ BARTHES Roland, *Leçon : leçon inaugurale de la Chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, p. 23.

²⁵ *Ibid.*, p. 22.

²⁶ BARILIER Étienne, *op. cit.*, pp. 269-270.

faces, mais ces deux faces ne font qu'une [...]. Il faudra bien finir par admettre que le langage est le monde, et réciproquement²⁷.

Ce « langage-monde » doit être décrit, déchiffré et rendu intelligible pour tout le monde et l'on doit aborder l'étude de ce dernier en le considérant comme un tout et non comme une somme de parties distinctes. Il s'agit donc de viser « l'analyse de la synthèse comme telle », et non des parties qui la composent ; « il faudrait, quand nous analysons, que la synthèse soit notre pensée »²⁸. C'est la raison pour laquelle il serait nécessaire de cesser d'employer des concepts antinomiques, comme le sont « le monde et le langage, l'action et la contemplation, le transitif et l'intransitif, le réel et l'imaginaire, l'engagement et le désengagement ». On s'aperçoit aussitôt que l'utilisation antithétique de ces deux derniers termes ne suffit plus pour penser la littérature contemporaine, et qu'une nouvelle notion apparaît peu à peu dans le champ littéraire : le *dégagement*.

Comme nous venons de le voir, le concept de désengagement se définit plutôt comme une ambition dans la forme littéraire même et ne sera donc pas étudié en détails dans le présent mémoire. Nous nous concentrerons sur les deux autres concepts, à savoir l'engagement et le dégagement. Si le terme d'*engagement* concernant la sphère littéraire renvoie sans peine à un phénomène relativement limité, borné – mettre la littérature au service d'une cause qui lui est extérieure – et cela malgré les diverses controverses qui ont jalonné l'histoire de l'engagement dans la littérature, celui de *dégagement littéraire* est d'emblée moins transparent et suscite dès lors le questionnement du lecteur. Dans son article « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien », Dominique Garand dessine les contours de la posture de l'écrivain qui serait *dégagé* :

Être « dégagé » ne signifie pas se déresponsabiliser ou tourner le dos à la perspective du choix. Il s'agit au contraire de savoir faire face aux questions troublantes qui minent les collectivités sans se laisser complètement absorber par les pouvoirs qui en proposeraient la résolution sous forme autoritaire et sacrificielle²⁹.

Le refus de prendre parti dans un conflit et donc de s'inscrire dans une logique duelle en tant qu'écrivain est aussi plus largement une forme d'engagement dans la mesure où, même si l'on est réfractaire à l'idée de voir la littérature se frotter à la politique, on

²⁷ *Ibid.*, p. 270.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ GARAND Dominique, *loc. cit.*, p. 37.

continue tout de même de s'attacher à vouloir établir « la portée d'une œuvre, ses enjeux idéologiques et intellectuels »³⁰, ou son importance pour la société contemporaine. Par conséquent, « toute œuvre littéraire est à quelque degré engagée »³¹, au sens où elle propose une certaine vision du monde et « donne forme et sens au réel »³² reconnaît Benoît Denis, professeur titulaire à l'Université de Liège. Une conception de la littérature engagée telle que Jean-Paul Sartre l'imaginait au XX^e siècle est certes devenue moins prégnante, voire peut-être même obsolète de nos jours, mais une distanciation d'une « tutelle idéologique du littéraire »³³ n'entraîne pas nécessairement une déresponsabilisation ni une évacuation de l'œuvre littéraire vers la “pure” fantaisie ou la “pure” fiction.

2.2. Positions idéologiques et structure du roman « dégagé »

Dès lors, nous sommes amenée à nous demander, sur la base de l'archétype du roman « engagé », quel type de structure, quels éléments et moyens formels il est possible de rencontrer dans un roman dit « dégagé ». Selon Dominique Garand, le lecteur du roman « dégagé » serait plutôt confronté à un message empreint d'ambiguïté, contrairement au roman « engagé » qui se doit lui d'« aménager au sein de la parole fictionnelle des procédés aptes à assurer la transmission d'un message privé d'ambiguïté »³⁴. Pour parvenir à véhiculer un message délesté de toute ambivalence et à défendre ainsi une thèse claire dans un roman, on peut préconiser la solution de « la binarisation des oppositions »³⁵, comme le montre le roman à thèse – un genre de l'*engagement littéraire* qui serait le synonyme du roman engagé d'après Susan Rubin Suleiman³⁶ – ayant une structure limpide comportant « un Sujet (porteur des valeurs positives) et un Anti-Sujet (porteur des valeurs négatives) »³⁷. Afin d'asseoir la

³⁰ DENIS Benoît, *op. cit.*, p. 10.

³¹ *Ibid.*

³² *Ibid.*

³³ GARAND Dominique, *loc. cit.*, p. 39.

³⁴ *Ibid.*, p. 43.

³⁵ *Ibid.*, p. 44.

³⁶ Cf. SERVOISE Sylvie, *Le roman face à l'histoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011 (Interférences), p. 41. <http://books.openedition.org/pur/38239> [livre numérique publié sur OpenEdition Books en 2016] (page consultée le 5 mars 2018).

³⁷ GARAND Dominique, *loc. cit.*, p. 44.

suprématie d'une position discursive sur les autres dans le roman à thèse, Dominique Garand relève trois types de procédés fonctionnels. Le premier est celui selon lequel « l'idéologie positive est énoncée par le narrateur », après avoir observé et fait preuve de discernement, et va imposer au lecteur la meilleure et la plus juste interprétation du phénomène et de la réalité³⁸. Dans le second procédé, « l'idéologie positive est incarnée par un ou plusieurs personnages dont le discours et les actions sont perçus comme les représentants du Bien ; la confrontation avec le discours adverse s'effectue souvent dans le cadre de dialogues menés comme des "joutes oratoires" »³⁹. Enfin, le troisième procédé est expliqué de la sorte :

Même si le discours du narrateur n'impose pas autoritairement sa juridiction et que le héros positif n'énonce pas explicitement le message à livrer, le récit peut recourir à la mise en scène de situations exemplaires, en montrant, par exemple, comment tel type d'action ou de choix idéologique provoque des conséquences positives ou négatives ; il s'agit en quelque sorte d'une preuve par l'exemple dont l'efficacité s'appuie sur la présupposition des normes partagées concernant la « vie bonne »⁴⁰.

Face à une telle structure liée à une voix narrative relativement autoritaire et à une dimension tournée vers le monologisme, le roman dit « dégagé » articule différemment les positions discursives entre elles. En effet, il ne possède pas en son sein une hiérarchie claire entre le Sujet et l'Anti-Sujet, porteurs respectivement de l'idéologie positive et négative. Ainsi, le discours éthique, dépositaire de l'idéologie du roman, ne se détache pas des autres positions discursives et ne ressort pas triomphant de la confrontation avec ces dernières⁴¹. Réciproquement, les positions adverses se maintiennent en tant que telles et ne sont pas déconsidérées ni discréditées au premier abord⁴². Cela signifie donc qu'il n'y a pas initialement de démarcation entre les différentes positions discursives⁴³ d'après notre compréhension de l'article de Dominique Garand : un groupe de personnages défendant une tendance bien particulière n'exercerait pas un plus grand ascendant qu'un autre groupe occupant une autre position dans le roman. Quand bien même un personnage représentant l'idéologie d'un des groupes en confrontation se comporterait négativement par rapport aux lois morales présupposées, cette attitude serait infirmée par la présence

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ Cf. *ibid.*

⁴² Cf. *ibid.*

⁴³ Cf. *ibid.*, p. 45.

d'un autre personnage – issu du même groupe – tenant un discours plus proche, lui, de l'acceptable. Les figures sont donc de manière générale variées et contrastées mais aussi nuancées, et chaque position idéologique garde une part de sa « validité »⁴⁴ au vu du simple fait de la prise en compte de leur discours dans le roman dégagé et de la pertinence de certains de leurs aspects. Par conséquent, opposée au monologisme du roman engagé dit « à thèse », *se dégage* une approche dialogique, c'est-à-dire une confrontation de points de vue désirant établir leur « légitimité », ce qui constitue une complexité du roman dégagé que n'appréhende pas le roman à thèse⁴⁵. La posture de l'écrivain intéressé par cette technique narrative, comme l'a développée le philosophe et théoricien de la littérature Mikhaïl Bakhtine dans son ouvrage *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*⁴⁶, se préserve ainsi de toute partialité et n'interfère pas dans l'affrontement entre les différentes conceptions idéologiques antagonistes présentes dans son roman. On pourrait dès lors voir se profiler une œuvre désengagée qui ne souhaite point prendre parti sur l'échiquier des positions idéologiques et politiques. Cependant, choisir de prendre une direction – dans un conflit et un débat qui ont peut-être déjà fait couler beaucoup d'encre et de sang –, celle de la neutralité ou de l'entre-deux, se lancer dans cette entreprise et « s'y engager » n'est-ce pas finalement se détourner du désengagement soupçonné au premier regard ?

⁴⁴ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 48.

⁴⁶ Cf. BAKHTINE Mikhaïl, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par Guy Verret, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1970 (Slavica).

2.3. Caractéristiques du narrateur

Après avoir analysé les diverses positions idéologiques et leur agencement dans le roman dit « dégagé », nous allons à présent nous intéresser au narrateur et nous interroger sur ses caractéristiques. On constate que ce dernier peut tout d'abord passer par une posture de désengagement. En effet, il ne défend pas une cause, ne veut pas lutter contre des mouvements politiques et ne s'immisce donc pas dans les positions discursives présentes. Cependant, on observe qu'il finit tout de même par prendre conscience de ce qui le rapproche des autres, de sa responsabilité : « quels que soient les choix qu'un individu puisse faire, fussent-ils les plus personnels, il est toujours *partie prenante* [...] et est en réalité *embarqué* par ceux qui l'entourent »⁴⁷. Le narrateur se rend donc compte qu'il doit choisir, poser un choix éthique, mais il n'est amené à l'exprimer que « sous la pression des événements, par la force des choses » et ses idées ne se clarifient que graduellement⁴⁸. Le choix qu'il posera sera *dégagé* dans la mesure où il ne se rallie à aucune des positions idéologiques présentes dans le roman afin de ne pas alimenter le cercle vicieux de la violence qui émane des camps adverses. Pour le dire autrement, le narrateur refuse de nourrir une logique duelle funeste qui, sous le couvert de résoudre les problèmes, ne fait que perpétuer la douleur. Les traits de l'instance narrative du roman situé au confluent de l'*engagement* et du *désengagement littéraires* sont donc de manière apparente assez éloignés de ceux du roman engagé. Nous avons évoqué précédemment que le narrateur du roman engagé était reconnu comme une autorité et que c'était lui qui énonçait l'idéologie positive et l'imposait aux lecteurs. Dans le roman dégagé, la voix du narrateur n'est pas autoritaire, car « non seulement [il est] contredit par d'autres personnages, mais son point de vue ne s'impose pas à la fin comme "supérieur", encore moins comme victorieux »⁴⁹.

Une autre caractéristique que l'on rencontre dans le roman qualifié de « dégagé » réside dans l'éthique du message. Dominique Garand expose à ce sujet les propos suivants :

L'éthique qu'il [le narrateur] préconise ne se présente pas comme une solution idéologique dont la mise en place nécessiterait l'instauration d'un pouvoir. Au contraire, l'éthique consiste plutôt en un déplacement du regard permettant une sortie du système

⁴⁷ GARAND Dominique, *loc. cit.*, p. 45.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 48.

d'opposition mortifère en cours, ce qui signifie en clair : dégagement plutôt qu'engagement⁵⁰.

Dans ce type de littérature, on ne cherche pas à insuffler une action bien spécifique au lecteur, que ce soit soutenir une cause, faire de la propagande ou encore démanteler un réseau néfaste à la société. Le lecteur est en réalité convié à réfléchir à la situation des humains et à modifier sa façon d'interpréter la gestion et la nature des conflits en jeu. L'histoire fictionnelle revêt ainsi un aspect plutôt didactique. En revanche, dans le roman engagé du XX^e siècle, on remarque une certaine présence des puissances, des pouvoirs politiques qui poussent les lecteurs à une action concrète et proposent des pistes et solutions au problème idéologique traité dans l'œuvre littéraire – parfois au détriment de certains groupes minoritaires. Vincent Jouve prend l'exemple de *L'Espoir* d'André Malraux, roman détenant une structure manichéenne basée sur le classement des personnages en "bons" et "mauvais"⁵¹. Le but d'un tel roman était de pouvoir convertir le lecteur en acteur de l'univers extra-romanesque. À cet égard, voici ce que souligne Susan Suleiman à propos des attentes de la réception de cette œuvre :

Un des effets souhaités de *L'Espoir* était certainement de provoquer le soutien réel – qu'il soit financier, corporel (cf. les Brigades Internationales), ou simplement moral – de ses lecteurs pour la cause républicaine en Espagne. L'univers de la fiction rejoint ici, jusqu'au point de se confondre totalement avec lui, l'univers de l'histoire vécue contemporaine. En 1937, le « bon » lecteur de *L'Espoir* était quelqu'un qui se transformait au cours de sa lecture en acteur véritable : il devenait un personnage dans une "histoire vraie" dont la fin n'était pas encore écrite⁵².

Par conséquent, on ne peut recourir au terme de « roman engagé » ni à celui de « roman à thèse » pour parler de la complexité du roman qui adopterait en son sein un point de vue de la voie du milieu ou une perspective « dégagée ». Nous avons jusqu'à présent suggéré l'expression « roman dégagé », mais Karl Ågerup a proposé dans sa thèse le néologisme « didafiction » qui, d'après lui, caractériserait ceci :

Un sous-genre romanesque qui par un jeu interdiscursif systématique engage l'imaginaire et l'historique, qui brouille [et mélange] les champs de références internes et externes et qui appelle à une prise de position par rapport au monde historique et social

⁵⁰ *Ibid.*

⁵¹ Cf. JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992 (Écriture).

⁵² SULEIMAN Susan, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983 (Écriture), p. 179.

sans pour autant se ranger à aucun camp politique préalable ou souscrire à aucune doctrine idéologique préexistante⁵³.

Ce néologisme renvoie donc à un sous-genre romanesque qui incorporerait dans son texte une part de fiction et une part de réel – l’histoire contemporaine – projeté sur un monde fictionnel, ainsi qu’une série de discours idéologiques opposés par rapport auxquels l’auteur ne prend pas position. Cependant, en informant le lecteur, en lui fournissant un enseignement sur la situation politique, sociale, ethnique, religieuse, voire économique représentée dans le roman et en rendant compte dans la fiction des dimensions cachées des discours en présence, il espère éveiller sa conscience et l’amener à s’interroger sur sa propre place, en tant que citoyen, dans le monde social et historique⁵⁴.

L’auteur suédois poursuit son explication à propos de ce néologisme :

Le terme de « didafiction » désigne un mode littéraire qui moyennant un jeu interdiscursif particulièrement conséquent fournit un enseignement à propos du monde historique ainsi que des perspectives qui le contemplent et qui le jugent. Cet enseignement, plutôt que de prendre une forme traditionnellement pédagogique, s’opère par des processus artistiques et multiformes qui intègrent l’encyclopédique et l’éthique dans le thématique et le personnel pour produire des effets esthétiques et didactiques spécifiques⁵⁵.

Face à cela, les détracteurs de la « didafiction » pourraient avancer comme argument que tous les grands chefs-d’œuvre littéraires ont un désir ardent d’enseigner et d’enrichir leurs lecteurs au fil des pages ; néanmoins, ce qui différencie ce sous-genre littéraire, c’est la manière dont l’enseignement, les positions discursives et les valeurs sont agencés et intégrés dans une structure propre à la posture de l’écrivain, « la manière dont une narration foncièrement subjective entre en relation multiforme avec d’autres discours »⁵⁶. Nous remarquons dès lors que la définition et l’explication de la notion de « didafiction » apportées par Karl Ågerup englobent sensiblement le concept de dégagement littéraire que nous venons d’explicitier dans les pages précédentes.

⁵³ ÅGERUP Karl, *op. cit.*, p. 191.

⁵⁴ Cf. *ibid.*, p. 190.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 191.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 192.

3. Renouveau de la fiction

En conclusion, à partir des années 1980, on observe un renouvellement de la fiction dont plusieurs phénomènes sont à l'origine. Après deux décennies consacrées majoritairement à une littérature autosuffisante et axée sur l'esthétique formelle ou sur « l'intransitif », et « soucieuse d'explorer ses formes, de les contester de l'intérieur et d'en expérimenter de plus innovantes »⁵⁷, la littérature « transitive », elle, a marqué son retour aux alentours des années 80. Effectivement, à la suite de l'« effondrement simultané de deux champs théoriques »⁵⁸, à savoir « l'esthétique de la modernité » – qui cloisonnait l'art et faisait de la langue un véritable objet de recherches de laboratoire – et « l'idéologie du progrès politique », certains écrivains, les plus avant-gardistes sûrement, ont tenté de renouveler en partie les formes d'une intervention sociale dans leurs écrits. Désormais, ils ne pouvaient plus vraiment faire appel aux modalités classiques de la littérature engagée telle qu'analysée dans le travail de Susan Suleiman, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, parce que la littérature contemporaine s'adresse globalement à des hommes désillusionnés, appartenant à un « monde veuf des discours qui prétendirent le changer »⁵⁹ et traversant une crise de civilisation sans équivalent.

⁵⁷ VIART Dominique, *op. cit.*, p. 186.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 191.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 192.

DEUXIÈME CHAPITRE

CADRE THÉORIQUE

IDENTIFICATION DE L'OBJET DE NOTRE ÉTUDE : LE TERRORISME

« Il faut étouffer les ennemis intérieurs et extérieurs de la République ou périr avec elle. Or, dans cette situation, la première maxime de votre politique doit être qu'on conduit le peuple par la raison et les ennemis du peuple par la terreur. Si le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la vertu, le ressort du gouvernement populaire en révolution est à la fois la vertu et la terreur ; la vertu sans laquelle la terreur est funeste ; la terreur sans laquelle la vertu est impuissante. »

(Maximilien de Robespierre, *Discours à la Convention du 5 février 1794*)

Le deuxième chapitre de notre travail sera consacré à la compréhension et à l'étude du phénomène du terrorisme, phénomène social, politique et religieux, constituant le centre névralgique des œuvres de notre corpus. Si le vocable « terrorisme » a afflué progressivement les médias et les autorités politiques dans le courant des XX^e et XXI^e siècles, ses premiers signes et symptômes remontent en réalité au premier siècle de notre ère lorsque la secte des Zélotes, dont le siège socio-politique était situé en Palestine, s'insurge contre l'hégémonie de l'Empire romain au moyen de poignards – d'où l'appellation par les Romains de « Sicarii » à leur égard, mot issu de la racine *sicarius* signifiant « celui qui tue avec une dague »⁶⁰. Le terme « terrorisme » traine ainsi derrière lui une longue histoire, ce qui rend au demeurant sa conceptualisation et son appréhension difficilement accessibles au grand public. Afin de pouvoir dresser un tableau représentatif des forces centrifuges et centripètes, des enjeux et acteurs dans l'échiquier terroriste, sur la base des œuvres de notre corpus, nous allons dans un premier temps nous intéresser de

⁶⁰ CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud, « Zélotes et Assassins », dans CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris, Éditions Fayard, 2015 (Documents), p. 71.

près au concept de « terrorisme », à ses tentatives de définition et à son historique dans cette partie théorique. Il s'agira ensuite d'aborder le terrorisme dans sa dimension stratégique, du point de vue des caractéristiques de cette méthode. Enfin, nous clôturerons ce chapitre par la contextualisation de ce phénomène dans les deux œuvres de notre corpus littéraire.

1. Ébauche d'une définition du phénomène terroriste et état de la question

Historiquement, le terme « terrorisme » est apparu dans la langue française sous le règne de la Terreur en 1793-1794, période qui désignait la doctrine des partisans de la Terreur⁶¹. À cette époque et jusqu'au début du XIX^e siècle, le « terrorisme » désignait un mode d'exercice du pouvoir, une action de l'État, et l'acception originelle de ce terme donne un véritable éclairage à son histoire et à son évolution. En effet, premièrement, l'origine du mot « terrorisme » nous indique que ce dernier peut faire l'objet d'une politique d'État – le terrorisme d'État – tout en s'opposant à sa propre population, « y compris d'un État démocratiquement légitime selon les critères de son époque »⁶². Deuxièmement, l'origine de ce mot témoigne aussi du contexte dans lequel il a vu le jour. Au vu du terme employé pour désigner cette période – la Terreur – et de sa « revendication » par le pouvoir lui-même, on ne peut que constater, d'après Marc Jacquemain, que le terme « terrorisme » est né dans un environnement politique relativement peu problématique⁶³.

Toujours un peu plus loin sur le chemin de l'Histoire, l'emploi du mot « terroriste » dans la bouche des Nazis, durant la Seconde Guerre mondiale, était réservé aux ennemis de l'occupation allemande qui commettaient des assassinats ou des sabotages envers le camp allemand. Ces terroristes sont en réalité ceux qui ont reçu de l'Histoire le nom de résistants. Dès lors, on ne niera pas que construire une définition du terrorisme qui fait

⁶¹ Cf. JACQUEMAIN Marc, « Terrorism, terroriste », dans « Nouveaux mots du pouvoir : fragments d'un abécédaire », numéro thématique, *Quaderni*, n° 63, printemps 2007, pp. 89-91. https://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_2007_num_63_1_1794 (page consultée le 7 avril 2018).

⁶² *Ibid.*, p. 89.

⁶³ *Ibid.*

consensus est un exercice assez difficile et redoutable, car « le terroriste de l'un est le combattant de la liberté de l'autre »⁶⁴. De ce point de vue, il n'est pas approprié de faire une distinction ni un rapport obligatoire entre le terroriste et le combattant de la liberté, partant de l'idée que le premier pratique un certain type de moyens, à savoir la terreur, alors que le second se dévoue à une cause singulière – la liberté. L'un n'empêche pas l'autre, mais ils ne vont pas nécessairement de pair non plus : certaines attaques terroristes ont été perpétrées en vue d'œuvrer pour la liberté et la justice, mais ce n'est pas le cas de tous les attentats terroristes ; dans le même temps, une cause peut être portée à son paroxysme sans pour autant emprunter la voie de la terreur et en employant alors d'autres moyens. Il faut donc plutôt voir dans cette relation entre le terroriste et le combattant de la liberté « un rapport de contingence »⁶⁵.

Par ailleurs, ce qui cause aussi des difficultés dans l'élaboration de cette définition est étroitement lié à la charge émotionnelle négative que revêt le mot « terrorisme » : depuis le XX^e siècle, il est devenu péjoratif tant il est assimilé à l'ennemi, l'attaquant qui assaille le mode de fonctionnement des autres sociétés et en tourmente ses valeurs. Ariel Merari explique, dans un des chapitres de l'ouvrage de Gérard Chaliand et Arnaud Blin, la connotation actuelle du terme « terrorisme » :

Le mot “terrorisme” est devenu un terme comportant purement et simplement un discrédit plutôt qu'un terme décrivant un type spécifique d'activités [et d'] une façon générale, les gens l'emploient pour exprimer la désapprobation d'une variété de phénomènes qui leur déplaisent, sans se préoccuper de définir avec précision ce qui constitue un comportement terroriste⁶⁶.

Plus loin, Ariel Merari ajoute qu'il est plus opportun, d'après lui, de penser le terrorisme comme « un mode de lutte » plutôt que comme « une aberration sociale ou politique »⁶⁷.

Si nous désirons comprendre ce phénomène, son origine et ses facteurs, nous devons tenir compte des diverses conditions de la violence, des différentes formes de conflits, des buts poursuivis, des méthodes déployées et devons les classer afin

⁶⁴ *Ibid.*, p. 90.

⁶⁵ BENJAMIN Charles, *La théorie de la guerre juste face au terrorisme et à la lutte antiterroriste*, mémoire de master en science politique, Université du Québec à Montréal, 2006. <https://archipel.uqam.ca/3190/1/M9499.pdf> (page consultée le 9 avril 2018).

⁶⁶ MERARI Ariel, « Du terrorisme comme stratégie d'insurrection », trad. de l'anglais par Juliette Mince, dans CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *op. cit.*, p. 27.

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 27-28.

d’embrasser toute la complexité du terrorisme. Deux chercheurs néerlandais, Alex Schmid et Albert Jongman, se sont intéressés à la complexité de cette définition et ont interrogé des fonctionnaires et des personnes issues du monde universitaire sur leur propre conception du terrorisme. Ils ont totalisé 109 définitions et en ont étudié les différentes composantes : ils ont remarqué que 83,5% des définitions mentionnaient l’usage de la « violence », 65% évoquaient les « objectifs politiques » et que les paramètres de la « peur » et la « terreur » constituaient à 51% la base de ces définitions⁶⁸. De plus, seulement 21% des définitions stipulaient « l’arbitraire et les cibles prises au hasard », et 17,5% contenaient « la victimisation de civils, de non-combattants, de personnes neutres et d’éléments extérieurs »⁶⁹. Globalement, dans les définitions⁷⁰ suggérées par les fonctionnaires et universitaires, on identifie trois traits communs à savoir le recours à la violence, les objectifs politiques et idéologiques, et l’intention de répandre la terreur dans une population cible. Dans un entretien sur le « concept » du 11 septembre 2001, le philosophe Jacques Derrida s’exprime aussi au sujet du vocable « terrorisme » et de ses définitions courantes ou explicitement légales :

Si on se réfère aux définitions courantes ou explicitement légales du terrorisme, qu’y trouve-t-on ? La référence à un crime contre la vie humaine en violation des lois (nationales ou internationales) y implique à la fois la distinction entre civil et militaire (les victimes du terrorisme sont supposées être civiles) et une finalité politique (influencer ou changer la politique d’un pays en terrorisant sa population civile)⁷¹.

Les résultats de la recherche d’Alex Schmid et Albert Jongman ainsi que la définition courante et légale rappelée par Jacques Derrida sont assez proches, mais Ariel Merari émet des réserves quant à l’aspect utilitaire et fonctionnel de cette définition articulant les trois éléments vus précédemment et le critère de civils ou non-combattants comme principale cible. Tout d’abord, Ariel Merari précise que les intervenants qui ont contribué

⁶⁸ *Ibid.*, p. 29.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ Pour donner un exemple de définition du « terrorisme » intégrant les trois éléments vus, nous proposons aléatoirement celle du vice-président des États-Unis George H. W. Bush (1986) : le terrorisme est « l’utilisation illégale ou la menace de violence contre des personnes ou des biens, pour servir des objectifs politiques et sociaux. Le but en est généralement d’intimider ou de contraindre un gouvernement, des individus ou des groupes à modifier leur comportement ou leur politique » (*ibid.*).

⁷¹ DERRIDA Jacques, « Entretiens avec deux grands intellectuels sur le “concept” du 11 septembre 2001. Qu’est-ce que le terrorisme ? », dans *Le Monde diplomatique*, février 2004, p. 16. <https://www.monde-diplomatique.fr/2004/02/DERRIDA/11005> (page consultée le 9 avril 2018).

à la recherche des deux auteurs néerlandais sont des fonctionnaires et universitaires occidentaux. Leurs avis et perceptions sur la nature même du terrorisme sont donc éminemment différents de ceux des ressortissants des pays du Proche et du Moyen-Orient. Selon cette recherche, il faut donc supposer, au vu des divergences de cultures et de valeurs, que la compréhension du « concept » de terrorisme en Occident est distincte de celle en Orient⁷². Par conséquent, le consensus qu'ils étaient parvenus à obtenir n'est d'application que pour le monde occidental – comprenant essentiellement les grandes puissances de l'Europe et les États-Unis. Ensuite, d'après Ariel Merari, les éléments propres au terrorisme et communément admis ne sont pas suffisamment précis pour instaurer une définition marquant la « distinction entre le terrorisme et les autres formes de conflits violents »⁷³ comme la guérilla ou la guerre conventionnelle. Il nourrit sa critique de quelques exemples et voit en la guérilla comme en la guerre conventionnelle un usage de la violence orienté afin de servir des objectifs politiques. De même, en suivant la logique de la définition du « terrorisme », on peut qualifier les bombardements atomiques d'Hiroshima et Nagasaki en 1945 d'évènement terroriste puisqu'« il s'agissait d'actes de violence perpétrés à des fins politiques, dans l'intention de semer la peur dans la population japonaise »⁷⁴. Se retrouvent en effet ici concentrés les trois éléments issus des enquêtes menées dans le cadre de la recherche d'Alex Schmid et Albert Jongman auprès d'intervenants occidentaux. De plus, les protagonistes les plus touchés étaient incontestablement la population civile japonaise, qui constituait une cible stratégique aux yeux des attaquants. Du point de vue de la victimisation des civils, le terrorisme ne s'éloigne donc pas totalement des autres types de guerre puisque la majorité des guerres modernes a intentionnellement utilisé des civils comme cibles.

Afin d'éviter l'emploi d'un terme dont le sens serait trop peu restreint et conviendrait à plusieurs modes de violence politique – telles que la guérilla, la guerre conventionnelle, les bombardements nucléaires, etc. –, on se doit de spécifier et de circonscrire davantage son acception, malgré les difficultés rencontrées par les spécialistes. Ces difficultés sont liées à la variation du concept en fonction de la zone

⁷² Nous pouvons cependant nous demander si le « concept » du terrorisme en Orient peut être fondamentalement indépendant du « concept » occidental et s'il existait initialement en Orient un concept différencié ou s'il s'agit plutôt d'une importation du concept occidental, mais avec une nuance sémantique orientale.

⁷³ MERARI Ariel, *op. cit.*, p. 30.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 31.

géographique, de l'époque, des divergences de représentations et d'opinions, mais il est tout de même loisible d'esquisser la définition du terrorisme comme suit :

Le concept de terrorisme dans son usage moderne est plus communément associé à un certain type d'actions violentes, perpétrées par des individus ou des groupes plutôt que par des États⁷⁵ et qui se produisent plutôt en temps de paix que lors d'une guerre

⁷⁵ Présentée comme cela, cette définition du terrorisme tend à déculpabiliser les actions et la responsabilité des États et balaye un type de terrorisme pourtant bien ancré dans l'Histoire : le terrorisme d'État. En effet, ce phénomène est aujourd'hui souvent associé aux exactions commises par des individus, des groupuscules qui désirent affaiblir des États, mais l'on néglige de la sorte le recours à la terreur ainsi que la violence exercée par les États contre leur propre population ou contre un autre État ainsi que sa population civile, dans le but de renforcer leur position dominante. Il est donc erroné de croire que le terrorisme est uniquement l'arme de ceux qui sont considérés comme « les plus faibles », car incapables d'instaurer une puissance militaire pouvant dérouter une armée nationale. Face à ce raisonnement spécieux, Noam Chomsky écrivait dans un article du *Monde diplomatique* qu'on avait effectivement tort de penser que le terrorisme est l'instrument des plus faibles, car « comme la plupart des armes meurtrières, le terrorisme est surtout l'arme des puissants. Quand on prétend le contraire, c'est uniquement parce que les puissants contrôlent également les appareils idéologiques et culturels qui permettent que leur terreur passe pour autre chose que de la terreur ». (CHOMSKY Noam, « Les États-Unis entre hyperpuissance et hyperhégémonie. Terrorisme, l'arme des puissants » dans *Le Monde diplomatique*, décembre 2001, pp. 10-11. <https://www.monde-diplomatique.fr/2001/12/CHOMSKY/8234>, page consultée le 14 mai 2018). Au-delà des moyens, qu'il s'agisse de groupuscules non-étatiques ou d'États, tous deux emploient la même stratégie, à savoir une stratégie basée sur le psychologique et la terreur, et la première cible de cette dernière est toujours le civil. Arnaud Blin mentionne dans son ouvrage intitulé *Le Terrorisme* que ces deux types de terrorisme ont des « comportements identiques » : « la notion de supériorité et de pureté morale, la légitimation des actes à travers une justification idéologique (ou religieuse), et de manière générale, l'idée que la fin justifie tous les moyens » se manifestent tant dans le terrorisme de groupes clandestins que dans le terrorisme d'État (BLIN Arnaud, *Le Terrorisme*, Paris, Éditions Le Cavalier Bleu, 2005 (Idées reçues), p. 28).

Pour illustrer ce dernier cas, penchons-nous un instant sur le cas des États-Unis. Noam Chomsky range effectivement cette nation dans la catégorie des pays imposant une politique étrangère incluant le terrorisme : « il faut commencer par reconnaître que dans la majeure partie du monde, les États-Unis sont considérés comme un grand pays terroriste » (CHOMSKY Noam, *11-9 : autopsie des terrorismes*, trad. de l'anglais par Hélène Morita et Isabelle Genet, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2001, p. 27). Ce linguiste américain soutient que les États-Unis sont un « État voyou », ce qui signifie qu'« ils ne respectent pas leurs devoirs d'État devant la loi de la communauté mondiale » (Derrida). Force est de constater qu'ils ignorent systématiquement les règles internationales, et que « ce mépris est profondément ancré dans la pratique et la culture intellectuelle américaine » (CHOMSKY Noam, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, trad. de l'anglais par Frédéric Cotton, Marseille, Éditions Agone, 2004 (Éléments), p. 76). Il est vrai qu'il suffit d'évoquer l'usage illégal de la force armée américaine à l'encontre du Nicaragua dans les années 1980 pour comprendre en quoi les États-Unis utilisent la violence pour réaliser leurs ambitions impérialistes et bafouent la loi. La Cour internationale de justice leur avait enjoint de mettre un terme à leur usage illégal de la force et de verser dommages et intérêts au

conventionnelle. Bien que, à l'origine, l'utilisation de ce terme dans un contexte politique ait fait référence à la violence et à la répression d'État (le « règne de la Terreur », période de la Révolution française), d'un point de vue pratique, [il est plus opérationnel d'énoncer que] le « terrorisme » est une violence préméditée, motivée politiquement, perpétrée contre des cibles non combattantes par des groupes nationaux marginaux ou des agents clandestins d'un État dont le but est généralement d'influencer un public⁷⁶.

Toutes ces actions violentes sont en fait le fruit d'une stratégie de soulèvement, de rébellion, d'« insurrection » qui porte le nom de « terrorisme ». Il convient de signaler, par souci de neutralité, que les pouvoirs politiques caractérisent de manière générale le terrorisme par les moyens qu'il met en place – le recours à la terreur, à l'intimidation, à la provocation, etc. – et non par les intentions sous-jacentes dont il regorge⁷⁷. Même si certains prétendent que l'intention du terroriste est justement de pratiquer le terrorisme, il semblerait plus “prudent” pour un État de camoufler les intentions des terroristes au vu et au su de tous et de reléguer ces derniers dans la catégorie de fous, fanatiques, barbares aux mœurs archaïques, comme nous le verrons ultérieurement. Les analyser et les faire surgir à la surface pourrait en effet provoquer l'indignation d'une partie de la population devant la politique de leur État et susciter une meilleure compréhension et crédibilité des actes terroristes. Précarité, paupérisme, manque de reconnaissance et d'intérêt de la part de la communauté internationale, besoin de justice, ingérence de l'Occident dans la gestion du monde arabe – et la liste est longue – sont autant de motivations logées derrière les actes des terroristes. L'opinion publique pourrait dès lors examiner les causes du conflit et finir par développer un sentiment d'empathie envers ces peuples démunis et même par adhérer partiellement à ces motivations. L'image du terroriste ne serait ainsi plus associée à celui qui s'en prend au “bon” régime politique, à la démocratie, mais à un terroriste plus « humanisé »⁷⁸. De plus, tout argument antiterroriste et toutes les mesures visant à anéantir et à réprimer les groupuscules terroristes seraient donc considérés comme insignifiants et incohérents pour la population.

Nicaragua. Cependant, les États-Unis ont pris à la place la décision d'« intensifier les actes de terrorisme international et même de les étendre, officiellement, en s'attaquant à des cibles civiles sans défense » (*Ibid.*, p. 174). Voilà pourquoi il leur est difficile de se détacher de cette étiquette d'« État voyou ».

⁷⁶ MERARI Ariel, *op. cit.*, pp. 32-33.

⁷⁷ Cf. JACQUEMAIN Marc, *op. cit.*, p. 90.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 91.

En conclusion, comme le faisait également remarquer Jacques Derrida, les pouvoirs politiques souhaiteraient volontiers que la compréhension du terme « terrorisme » reste mystérieuse et floue dans la représentation mentale et l'inconscient collectif des citoyens : ils se rangent pour ainsi dire du côté d'une stratégie basée sur « l'impensé »⁷⁹ – informulé, le concept de terrorisme glisse ce faisant dans « l'impensé ». Par ailleurs, comme la simple prononciation de ce mot doit pouvoir semer la panique au sein de la foule et ameuter celle-ci contre le mal absolu, les politiques antiterroristes en seraient alors justifiées.

2. Le terrorisme comme stratégie insurrectionnelle : quelques éléments caractéristiques de cette méthode

Jusqu'à présent, nous nous sommes penchée sur le phénomène du terrorisme en portant notre attention sur la signification et la définition qu'on tendait à lui attribuer depuis l'origine et au fur et à mesure de son évolution. Ensuite, nous avons observé que ce phénomène était affecté par bon nombre de perceptions divergentes, ne permettant pas facilement l'uniformisation d'une définition ayant un ascendant sur les autres. Les différences de cultures entre l'Occident et l'Orient, la volonté des autorités politiques de faire régner l'instabilité, les incertitudes dans la population civile entravent évidemment toute tentative de définition et de circonscription claire dudit phénomène.

Il a également été évoqué que le terrorisme est un « mode de lutte », un ensemble d'actions violentes qui s'inscrivent dans la perspective d'une « stratégie d'insurrection ». Alors que les moyens mis sur pied par les organisations terroristes sont plutôt « minces »⁸⁰ – lancements de bombes, fusillade, prise d'otages, etc. –, elles usent d'autres variables pour atteindre leurs objectifs et ainsi contrebalancer le problème des moyens : « la propagande par l'action, l'intimidation, la provocation et la stratégie d'usure »⁸¹. Ces traits caractéristiques du terrorisme gravitent tous autour de la dimension psychologique, composante essentielle du terrorisme. Toutes les formes de guerre reposent généralement

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ MERARI Ariel, *op. cit.*, p. 43.

⁸¹ *Ibid.*, pp. 42-51.

sur un potentiel psychologique en essayant de jouer sur le moral des ennemis⁸² tout en motivant leurs propres troupes. Cependant, la guerre dite conventionnelle est avant tout basée sur une confrontation entre des forces matérielles et physiques, et le combat se mesure à l'effort physique, à la capacité de résistance de l'ennemi. Le terrorisme n'ayant, lui, que peu de ressources et de forces combattantes, s'est donc vu déployer une stratégie fondée avant tout sur l'impact psychologique.

Nous allons dès à présent développer succinctement ces principes en continuant de nous appuyer sur les propos d'Ariel Merari. Ce détour par les éléments principaux et constitutifs du terrorisme en tant que stratégie nous aidera à mieux cerner son importance et son approche dans les œuvres du corpus qui, elles, seront analysées postérieurement en corrélation avec ce chapitre théorique.

2.1. La propagande par l'action

L'idée de la propagande par l'action, idée centrale dans la stratégie des terroristes, existe déjà depuis la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle avec l'émergence des mouvements révolutionnaires anarchistes. L'expression de la propagande par l'action traduisait que « l'acte terroriste était le meilleur messenger de la nécessité de renverser le régime et la torche qui montrerait la voie pour le faire »⁸³. Grâce à leurs actions, ces

⁸² Il est opportun de signaler ici qu'on retrouve également la composante psychologique dans les guerres actuelles – en Syrie par exemple –, mais aussi lors de la Seconde Guerre mondiale avec les bombardements de terreur. La campagne de bombardements aériens visait avant toute chose l'ébranlement moral de la population allemande et anglaise – déclencher un choc psychologique est un des traits spécifiques du terrorisme – ainsi que « la destruction et la désorganisation totales des systèmes militaires [...] » de manière à limiter la capacité de protection des non-combattants (CHOMSKY Noam, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, op. cit., p. 24).

Du côté des contrées japonaises, le pilonnage de la région concordait également avec cet objectif de saper le moral des civils. Noam Chomsky rapporte dans son ouvrage que quatre-vingt mille victimes ont péri à la suite d'un bombardement nocturne sur Tokyo en 1945 et que cent mille personnes se sont éteintes après le largage de la première bombe atomique sur Hiroshima, sans compter toutes les victimes qui ont succombé sous les effets dévastateurs des radiations (*Ibid.*, p. 25). Pour Noam Chomsky, le discours de l'homme d'État américain, Harry S. Truman, était donc vain lorsqu'il prétendait que Hiroshima avait été prise pour cible en raison de la base militaire qu'elle renfermait, et qu'en cela, il désirait épargner le plus possible de civils. C'était donc nier foncièrement le taux de « forte concentration d'activités et de population » recensé dans cette ville (*Ibid.*, p. 28).

⁸³ MERARI Ariel, op. cit., p. 45.

terroristes souhaitaient vivement « passer d'un petit club de conspirateurs à un vaste mouvement révolutionnaire »⁸⁴. On comprend dès lors que la propagande par l'action a été – et est toujours – la première phase de la lutte, car elle permet d'avoir plus de visibilité auprès des futurs membres des mouvements révolutionnaires.

On constate également qu'auparavant, aux XIX^e et XX^e siècles, le choix des cibles était murement réfléchi puisqu'ils visaient des gouverneurs, fonctionnaires ou ministres qui opprimaient la population et l'empêchaient de vivre sa liberté. Par le choix judicieux et réfléchi de leurs victimes, les terroristes révolutionnaires désiraient justifier leur recours à la terreur et faire valoir leur cause. Contrairement à ce qui vient d'être révélé, la vague de terroristes actuels n'agit pas de la sorte⁸⁵. Ils sont effectivement moins attachés à viser les personnes qui seraient "responsables" de leur mal et de leur détresse, qu'à provoquer un choc garantissant une grande « couverture médiatique »⁸⁶. La propagande est un des éléments de base de la stratégie terroriste, mais il n'est pas suffisant pour mener à bien les objectifs des combattants de la liberté.

2.2. L'intimidation

Ce principe psychologique est simple et ne demande pas beaucoup d'explications : il s'agit de semer la peur dans les camps ennemis⁸⁷. Le but des insurgés est d'assurer et

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ Il en va de même pour le terrorisme d'État lors de la Seconde Guerre mondiale : les bombes atomiques ne visaient pas la résidence officielle de l'empereur du Japon, mais des villes annexes, Hiroshima et Nagasaki, avec toute la population qui y fourmillait. Préserver le chef d'État reste néanmoins un choix subtil puisqu'on s'assure ainsi de pouvoir encore négocier avec celui-ci ultérieurement.

⁸⁶ MERARI Ariel, *op. cit.*, p. 46.

⁸⁷ Outre les bombardements de terreur évoqués précédemment, l'utilisation du gaz servait notamment à intimider les armées durant la Première Guerre mondiale. L'invention du masque à gaz a par ailleurs montré le lien inhérent entre l'agressé et l'environnement immédiat. Les faiblesses biologiques des adversaires – comme l'inhalation de gaz toxiques – ont donc fait partie intégrante de la guerre entre les différents camps, ce qui a valu l'expression de « guerre écologisée », guerre conduite dans « l'environnement atmosphérique immédiat » (<http://fritz-haber.over-blog.com/article-15408727.html>, page consultée le 14 mai 2018).

Dans son œuvre intitulée *Écumes – Sphères III : Sphérologie plurielle*, le philosophe allemand Peter Sloterdijk a développé une théorie mettant en relation « la pratique du terrorisme » et « la pensée de l'environnement » (SLOTERDIJK Peter, *Écumes – Sphères III : Sphérologie plurielle*, trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Maren Sell, 2005, p. 79).

de démontrer leur contrôle au sein d'une population et d'un régime politique donnés. Dans un premier temps, ils tentent plutôt d'intimider des politiciens et des personnes de haut rang par la voie d'« assassinats, de mutilations ou d'enlèvements », mais dans un deuxième temps, ce processus d'intimidation s'étend également à la population en général⁸⁸. En visant cette dernière, les terroristes espèrent mobiliser tous ceux qui restent sans avis, et qui forment d'ailleurs la majorité de la population, face à de tels conflits tenaces qui déchirent la société. Un exemple de cette stratégie sont « les meurtres de collaborateurs réels ou supposés des autorités [...] par les “groupes de choc” palestiniens dans les territoires occupés par les Israéliens »⁸⁹.

2.3. La provocation

La provocation joue un des rôles primordiaux dans la stratégie de certains groupes terroristes. Il s'agit de susciter l'exercice de représailles de la part d'un État ennemi et de le forcer à entrer dans le jeu des terroristes, en répondant par la violence et par des mesures antiterroristes à des actes terroristes préalablement commis. De plus, la population subit les répressions de l'État et devient de plus en plus hostile envers le gouvernement lorsque celui-ci prend des dispositions se montrant peu efficaces. Les terroristes cherchent par leurs actions à déstabiliser le régime politique en vigueur et à s'attirer au fur et à mesure

Il explique cette relation de la manière suivante :

La terreur de notre époque est une forme d'émergence du savoir de l'élimination modernisée par la théorie de l'environnement ; c'est ce savoir qui permet au terroriste de mieux comprendre ses victimes qu'elles ne se comprennent elles-mêmes. S'il n'est plus possible de liquider le corps de l'ennemi en lui assénant des coups directs, l'attaquant dispose désormais de la possibilité de lui rendre impossible le prolongement de son existence en le plongeant suffisamment longtemps dans un milieu invivable (*Ibid.*, p. 85).

On constate dès lors qu'au XX^e siècle – et davantage maintenant –, la notion de guerre n'était plus seulement liée à l'idée de cerner et d'anéantir le corps d'un ennemi, mais son milieu environnant.

Selon Peter Sloterdijk, nous pouvons distinguer trois types de terrorisme visant l'environnement tels que l'« atmoterrorisme », le « thermoterrorisme » et le « radioterrorisme ». Comme son nom l'indique, l'atmoterrorisme touche à tout ce qui renvoie à l'atmosphère ; ainsi l'utilisation des gaz mortels propagés dans la couche gazeuse et dans les camps d'extermination illustre cette première forme de terrorisme par le biais de l'environnement. Le thermoterrorisme, quant à lui, désigne les bombardements de terreur qui provoquent des incendies et entraînent une pluie de feu sur les villes et les habitats. Enfin, le radioterrorisme concerne les armes atomiques, ayant à la fois un effet immédiat et sur le long terme – c'est le cas des retombées radioactives qui libèrent des radionucléides pouvant être absorbés par l'organisme.

⁸⁸ MERARI Ariel, *op. cit.*, p. 46.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 47.

la sympathie de l'opinion publique ainsi que celle des autres gouvernements. Ce principe est destiné à démontrer que le pouvoir en place ne possède plus les capacités de protéger la population supposée être placée sous son autorité, ce qui entraîne dès lors un « sentiment d'angoisse », mais surtout « une disparité des liens qui fondent l'ordre social établi »⁹⁰.

2.4. La stratégie d'usure

Le terrorisme est une stratégie de lutte qui, généralement, tient sur la durée. Les terroristes sont lucides quant aux limites de leur force combattante mais comptent sur leur témérité, leur ténacité et leur endurance dans le conflit qu'ils livrent aux gouvernements au point qu'ils pensent que ceux-ci finiront par capituler.

En conclusion, toutes ces techniques, aussi différentes les unes que les autres, et exploitées exclusivement mais surtout simultanément, font partie de la stratégie de l'écrasante majorité des cellules terroristes. Néanmoins, il faut tout de même ajouter qu'en amont de certains attentats terroristes, on n'a pas toujours repéré la présence de planifications stratégiques et rationnelles, et même que, dans certains cas, « le terrorisme a été une réponse émotionnelle, sans objectif stratégique clair »⁹¹.

3. Contextualisation du phénomène terroriste dans les œuvres du corpus

Les deux œuvres littéraires choisies dans le cadre de notre mémoire illustrent chacune un type de terrorisme bien particulier avec une genèse, des enjeux et acteurs qui lui sont propres. Afin de ne pas nous disperser au sein de ce phénomène aussi riche et intéressant qu'expansif, il nous a semblé nécessaire, avant de procéder à l'analyse même des romans, d'esquisser brièvement un prélude sur ces différents groupes terroristes en question pour se diriger ensuite vers une meilleure compréhension des œuvres dans la partie analytique. Nous allons d'abord commencer par résumer les principales étapes du conflit israélo-palestinien et ensuite, celles de l'émergence de l'État islamique.

⁹⁰ CHOMSKY Noam, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, op. cit., p. 175.

⁹¹ MERARI Ariel, op. cit., p. 52.

3.1. Le conflit israélo-palestinien dans *L'Attentat* de Yasmina Khadra

À la suite des accords Sykes-Picot signés en mai 1916, la France et le Royaume-Uni se partagent le Proche et le Moyen-Orient, et la Palestine devient une zone sous influence du Royaume-Uni. L'Europe traversant une période de guerre contre l'ennemi allemand, les Anglais encouragent les Arabes à se révolter contre l'Empire ottoman, véritable allié de l'Allemagne, en échange d'un grand Royaume arabe indépendant. Cependant, un an plus tard, le britannique Arthur Balfour annonce en 1917 dans une lettre adressée à Lord Rothschild « l'établissement d'un foyer national en Palestine pour le peuple juif », menacé en Europe. Le Royaume-Uni s'est donc vu mener une politique ambiguë, car en contradiction avec les engagements pris envers les Arabes. Voilà pourquoi les communautés juives et arabes ont commencé à guerroyer – outre le fait que ce territoire recèle la Terre Sainte chère aux juifs, aux musulmans et aux chrétiens – et continuent encore un siècle après ces accords et cette déclaration à ensanglanter ce joyau culturel.

Il est intéressant de souligner qu'« en 1946, la population en Palestine comptait environ 1 846 000 âmes, dont 1 203 000 Arabes (65%) et 608 000 Juifs (33%) [...] et la population arabe possédait alors 85% des terres et la population juive moins de 7% »⁹². En novembre 1947, un plan de partition distribuant des terres entre un État juif et un État arabe a été voté par l'Assemblée générale des Nations unies, mais les unités armées sionistes se sont approprié, par la terreur, par des « déportations forcées et des massacres »⁹³ de Palestiniens à Deir Yassin, plus de terres que ce que le plan de partition ne prévoyait. Cette occupation forcée par les Israéliens explique la raison pour laquelle les Palestiniens ne cessent de réitérer leur exigence pour le « droit au retour »⁹⁴. Officiellement, les frontières de l'État d'Israël reconnues internationalement sont celles qui ont été édictées par l'Assemblée générale des Nations unies en 1947 ; néanmoins, le gouvernement israélien n'a volontairement pas défini précisément ses propres frontières

⁹² BAUD Jacques, *Terrorisme - Mensonges politiques et stratégies fatales de l'Occident*, Monaco, Éditions du Rocher, 2016, p. 31.

⁹³ *Ibid.*, p. 32.

⁹⁴ *Ibid.*

dans le but de les étendre, malgré ce que stipulait le plan de partition. On comprend dès lors que, dans ces conditions, une situation acceptable pour tous ne peut facilement jaillir d'une discussion entre le gouvernement israélien, l'Autorité palestinienne et les mouvements extrémistes palestiniens. C'est davantage compliqué si la condition *sine qua non* pour ouvrir le débat repose sur la reconnaissance de l'État d'Israël, car sans un marquage clair des frontières, les Palestiniens risquent de reconnaître la toute-puissance, « la souveraineté d'Israël » et encourent alors le danger de ne plus pouvoir revendiquer leurs propres territoires⁹⁵. Jacques Baud illustre le cas des Palestiniens par un exemple qui nous semble assez révélateur : « la Résistance française aurait-elle reconnu la France occupée comme étant l'Allemagne – légitimant ainsi l'occupation ? Sans doute pas »⁹⁶. Ce refus de reconnaissance est interprété par les Israéliens, et les alliés qui les soutiennent, comme une volonté du Hamas – mouvement islamiste palestinien – de détruire cette culture. Or, le conflit n'est pas lié à la religion d'après le fondateur du Hamas :

Le conflit n'est pas religieux. Nous respectons toutes les religions et nous avons de bonnes relations avec toutes les religions. La question, c'est d'abord une agression. Il y a un agresseur, qui nous a agressés [...], qui nous a confisqué nos maisons et notre terre. Nous devons résister et nous devons récupérer nos droits⁹⁷.

Il est donc peu correct de placer les volontés du Hamas palestinien du côté de la destruction d'Israël en raison d'un antisémitisme aigu. De plus, selon Jacques Baud, le « "Djihad" global de l'Islam » ne fait pas partie de leur projet et le Hamas ne cultive d'ailleurs pas vraiment d'affinités avec les groupes islamistes djihadistes comme Al-Qaïda ou l'État islamique⁹⁸, même si nombreux sont les pays qui rangent le Hamas dans la catégorie « organisation terroriste internationale ». L'islam est évidemment le « système d'exploitation »⁹⁹ de tout mouvement islamiste et on peut reprendre la métaphore du ciment proposée par Jacques Baud pour montrer qu'il symbolise l'union entre ces groupes islamistes, mais aussi pour montrer que l'islam permet d'harmoniser les intérêts particuliers et de les rassembler sous la même bannière. Leurs actions visent cependant des finalités différentes. Par exemple, en ce qui concerne Al-Qaïda, il s'agissait de se récrier violemment contre l'ingérence des États-Unis au Moyen-Orient et contre

⁹⁵ *Ibid.*, p. 39.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 40.

⁹⁷ Cheikh Yassine, interview pour la *Radio Suisse Romande*, par Malika Nedir (décembre 2000), dans BAUD Jacques, *op. cit.*, pp. 40-41.

⁹⁸ *Ibid.*, pp. 41-42.

⁹⁹ *Ibid.*, p. 291.

leur soutien en faveur d'Israël ; pour l'État islamique, l'intervention occidentale et la mondialisation sont aussi pointées du doigt ; en revanche, concernant le Hamas, il est question de reconquérir le territoire que les Palestiniens ont perdu.

Le cas de la Palestine résonne internationalement et s'est finalement attiré la bienveillance de certains en parvenant à prouver sa légitimité, vue comme le « centre de gravité » des belligérants palestiniens, tel que le définissait Clausewitz. Par ailleurs, on ne peut que s'indigner davantage devant ce conflit qui mêle également la population palestinienne, comme en témoignent la première et la seconde *intifada* ou « guerre des pierres », mais aussi les attentats-suicides perpétrés par de jeunes enfants. La réponse certes compréhensible de l'État d'Israël en érigeant un mur, la « barrière de sécurité », afin d'assumer son rôle de protection auprès de la population n'a pas vraiment réussi à calmer les ardeurs de ses opposants. Surtout lorsque l'on s'aperçoit que ce mur sépare des terres de leur propriétaire, prive les villageois des canaux d'irrigation et des sources d'eau utiles au bon fonctionnement de l'agriculture, ainsi que de l'accès aux oliviers, un autre gagne-pain des Palestiniens.

3.2. La suprématie de l'État islamique/Daech dans *Ce que tient ta main droite t'appartient* de Pascal Manoukian

Même si son essor ne devient palpable qu'à partir de 2014, la création de l'État islamique en Irak – ou l'EI – est avérée en 2006, lorsque le Conseil consultatif des *moudjahidin* en Irak, constitué d'Al-Qaïda et de cinq autres groupes djihadistes, proclame le 13 octobre 2006 l'État islamique d'Irak. Ce dernier a profité de la guerre civile en Irak, sous occupation américaine depuis 2003, et de la chute du régime baasiste de Saddam Hussein pour commencer à confessionnaliser son discours et à recruter un certain nombre d'adeptes à l'aide de méthodes violentes. Dans son discours, on a pu déceler de l'anti-impérialisme, le refus de subir toute invasion de l'étranger, comme l'ingérence des États-Unis¹⁰⁰ en Irak sous couvert d'une guerre contre le terrorisme, perçue plutôt comme « une

¹⁰⁰ Une peur malsaine et animée par la haine, en raison du gouffre qui sépare la culture arabe de celle des États-Unis, a fomenté le motif de la politique étrangère américaine, et ce, dès la Seconde Guerre mondiale. De plus, tout ce qui œuvre en faveur de l'émergence des peuples arabes constitue, aux yeux des États-Unis, une menace pour Israël (CHOMSKY Noam, CLARK Ramsey

guerre contre la foi dans le monde islamique »¹⁰¹. Par ailleurs, un autre élément majeur intervient dans la montée en puissance de l'État islamique en Irak. Pierre-Jean Luizard, historien spécialiste du Moyen-Orient, explique à ce titre que « de 2003 à 2008, pendant l'occupation américaine, une guerre confessionnelle entre sunnites et chiites a ensanglanté l'Irak, un conflit sans précédent dans la longue histoire des relations entre les deux grandes communautés musulmanes de ce pays »¹⁰². Alors que ces deux communautés avaient longtemps coexisté sans grande animosité dans la ville de Bagdad, cette guerre aura abouti à un « nettoyage confessionnel qui a vidé des quartiers entiers de leur population sunnite »¹⁰³. Les chiites ont en effet récupéré le pouvoir après la déroute du président irakien Saddam Hussein, appartenant lui-même à la branche sunnite. Les sunnites se sont alors révoltés parce qu'ils se sont sentis chassés et Bagdad – puis au fur et à mesure l'Irak – est devenue majoritairement à dominante chiite. Une portion de ces sunnites révoltés a alors rejoint les djihadistes sunnites de l'État islamique.

Si l'État islamique s'est enraciné en Irak, il s'est d'abord emparé en 2013 de Raqqa, qui est par ailleurs sa capitale administrative, et de Deir ez-Zor, deux villes syriennes. En raison du soulèvement de la population à l'occasion des printemps arabes et des manifestations contre le gouvernement de Bachar el-Assad, la Syrie a subi un morcellement de son territoire et un délitement de son État, situation dont l'État islamique a évidemment pu se délecter pour consolider son joug au nord du pays. L'État islamique en Irak s'appellera alors à partir de 2013 « l'État islamique en Irak et au Levant » – le Levant comprenant la Syrie, la Jordanie, le Liban, la Palestine et Israël – et Daech, terme souvent employé par les adversaires politiques de l'État islamique, est d'ailleurs l'acronyme en arabe d'« État islamique en Irak et au Levant ». Ce groupe d'islamistes radicaux connaîtra un succès grandissant en janvier 2014 avec la conquête d'une des plus importantes villes d'Irak, Falloujah : cette ville est en effet passée sous le contrôle de l'État islamique, mais elle a été libérée de son emprise en juin 2016. À la différence d'autres organisations terroristes islamistes telles qu'Al-Qaïda, l'État islamique n'a pas souhaité s'imposer sur le territoire de Falloujah tel un envahisseur impérialiste, mais il

et SAID Edward, *La loi du plus fort. Mise au pas des États voyous*, trad. de l'anglais par Guy Ducornet, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2002, p. 15).

¹⁰¹ BAUD Jacques, *op. cit.*, p. 139.

¹⁰² LUIZARD Pierre-Jean, *Le piège Daech – L'État islamique ou le retour de l'Histoire*, Paris, Éditions La Découverte, 2015 (Cahiers Libres), p. 8.

¹⁰³ *Ibid.*, p. 9.

s'est approprié cette ville avec le désir de rendre le pouvoir à la population locale sunnite et de faire entendre sa voix. Cependant, ces nouveaux dirigeants et leaders de quartiers sunnites responsables de la gestion de la ville devaient se soumettre à plusieurs conditions, notamment « l'allégeance exclusive à l'État islamique, l'interdiction de déployer d'autres emblèmes officiels que ceux de l'organisation, ainsi que l'obligation de se plier aux injonctions des djihadistes en matière de mœurs »¹⁰⁴. Les habitants ont néanmoins vu en l'État islamique une « armée de libération », la salvatrice de leur douleur – contrairement à l'armée irakienne, sous le commandement du pouvoir irakien, qui s'est montrée à plusieurs reprises très répressive et habilitée à contrôler exagérément la population via des « check points »¹⁰⁵. Ensuite, progressivement, les villes de Mossoul et de Tikrit tomberont également aux mains de l'EI. Enfin, en juin 2014, l'émir Abou Bakr al-Bagdadi se proclame calife des musulmans et leur demande de lui prêter allégeance.

En plus d'être une organisation terroriste très bien structurée, Daech constitue également une souveraineté étatique avec la présence d'un calife, une territorialisation du pouvoir, une armée et des équipements militaires sophistiqués, une force économique non négligeable, un système de taxation et de rémunération ainsi qu'une délégation du pouvoir à des acteurs locaux. Le projet politique du calife est le retour du califat aboli il y a presque un siècle – à commencer par la suppression des frontières entre la Syrie et l'Irak, véritables symboles de la colonisation occidentale – et la résurgence d'un islam pur du Moyen Âge, période considérée comme l'Âge d'or de la civilisation musulmane. Ce retour au califat et à l'islam pur implique l'application de la *chari'a*, traduite approximativement par « la loi islamique », vue comme une composante essentielle au bon déroulement de la vie quotidienne.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 16.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 18.

PARTIE ANALYTIQUE

LE DÉGAGEMENT COMME MANIFESTATION DE L'ENTRE-DEUX

Dans le chapitre consacré au concept de dégagement littéraire, nous avons insisté sur la présence du dialogisme et de la confrontation de plusieurs points de vue à l'œuvre dans les romans renfermant une structure *dégagée*. Nous allons maintenant appliquer ce concept aux romans de notre corpus, *L'Attentat* de Yasmina Khadra et *Ce que tient ta main droite t'appartient* de Pascal Manoukian¹⁰⁶. Pour ce faire, nous avons sélectionné trois paramètres : les représentations, les actions des combattants gravitant autour du phénomène terroriste dans les deux œuvres étudiées et les choix narratifs qui mettent en évidence une esthétique du *dégagement* ; nous nous proposons de commencer par celui des représentations qu'ont les personnages de la figure des terroristes, y compris celles que ces derniers ont d'eux-mêmes.

1. Représentations qu'ont les personnages de la figure du terroriste

1.1. Représentation à connotation négative : les terroristes ou « ces énervés de Dieu », « ces fêlés »

Que notre société embrasse un discours désapprobateur à l'égard de cette catégorie de personnes n'est point étonnant. Il nous suffit de se brancher sur les ondes radiophoniques un vendredi matin et de prêter l'oreille à l'émission *C'est vous qui le dites* présentée par Benjamin Maréchal pour entendre que les terroristes sont des « complexés », « à la recherche de reconnaissance »¹⁰⁷ – une fois que la question du « pourquoi » est posée aux auditeurs, le mutisme semble s'emparer d'eux –, que « ce ne

¹⁰⁶ Nous signalons que les références des pages des romans figureront dans le corps du texte.

¹⁰⁷ Émission *C'est vous qui le dites* animée par Benjamin Maréchal sur le thème de la perception de la différence entre terroristes et musulmans, diffusée à la radio sur Vivacité le 29 juin 2018. https://www.rtbf.be/vivacite/emissions/detail_c-est-vous-qui-le-dites/accueil/article_sahib-la-population-ne-fait-pas-la-difference-il-doit-setaire?id=9959519&programId=25 (page consultée le 4 août 2018).

sont pas des musulmans », qu'« ils ne devraient pas être en vie » après avoir volé injustement celle des autres, et même que « ce genre de comportement ne devrait pas être défendu par la justice ». Bien évidemment, le tri d'informations est de rigueur dans ce type d'émission, mais il n'empêche qu'il est intéressant d'écouter ces différents sons de cloche afin d'établir l'état des lieux de la question. Qu'en est-il dans les deux romans du corpus ? Comment les terroristes sont-ils représentés, décrits par les personnages ?

Trois représentations majeures se hissent dans les œuvres étudiées : deux dont la voie est toute tracée, et une troisième légèrement plus effacée, méritant davantage l'attention des lecteurs. Parmi les personnages des romans analysés, toute une série porte un jugement de valeur relativement négatif à l'encontre des terroristes. Tout d'abord, au niveau de la physionomie, Karim – le héros du roman *Ce que tient ta main droite t'appartient* – semblait avoir emmagasiné dans son imagination un portrait du terroriste bien particulier. En effet, d'après lui, le tueur que l'on décrit au journal télévisé « n'a pas la tête d'un tueur » et il se trouve surpris par « la douceur de ses traits, un ovale parfait et des yeux gris transparents » – son épouse Charlotte était également elle-même décontenancée par le son si doux de sa voix (p. 60). Karim se dit même être « presque rassuré » parce que son épouse « a dû avoir moins peur. » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 69). Il s'était donc forgé initialement l'image négative d'un terroriste au visage plutôt “coloré”, à la mine patibulaire, terrifiante et appartenant à la communauté arabe. Rencontrer un terroriste non arabe lui paraît sortir de l'ordinaire et c'est précisément cette familiarité ethnique entre les victimes et l'auteur des exactions, qui d'après Karim, rend la pression et la peur plus facilement surmontables à qui serait victime d'un attentat ; les idées reçues ne manquent donc pas. Quant au narrateur de ce roman, il présente également les terroristes de manière caricaturale puisqu'ils portent un « kami » (p. 38), une « barbe en broussaille » (p. 38) ou « mal taillée » (p. 238), « la moustache fine des salafistes » (p. 38) et « arborent la kalachnikov comme d'autres la cravate » (p. 97). À l'instar de Karim, il avait intériorisé un portrait singulier et figé du terroriste et se demande alors comment un chrétien comme Aurélien avant sa conversion au “djihad” a pu dériver vers l'organisation de Daech et comment un Arabe, Karim, s'est retrouvé aux côtés de Charlotte (« Qui s'est trompé de bouton en envoyant le chrétien vers Daech et l'Arabe vers Charlotte ? », p. 70). Le narrateur recourt aussi à des figures de style comme la périphrase pour nommer les terroristes qui deviennent dès lors « les énervés de Dieu » (p. 35), « les diables de Daech » (p. 115), « les barbares » (p. 204) ou

« les monstres » (quatrième de couverture). Ces personnes sont donc rappelées à leur « brutalité extrême », à leurs « mœurs archaïques »¹⁰⁸. Le narrateur ne s'abstient pas non plus d'user de la satire dans ses commentaires afin de brocarder et attaquer les vices des terroristes : il présente la kalachnikov comme faisant partie de leur « tenue de travail » (p. 97), compare le califat au Moyen Âge et dit qu'il est à son image en raison de la « barbarie » qui y est exercée (« En un clic, il [Karim] passe du raffinement de l'Égypte ancienne au Moyen Âge du califat. Les appels au meurtre remplacent les hiéroglyphes. Les corps défilent en morceaux. », p. 96). Enfin, ce même narrateur insiste également dans les descriptions sur la folie des combattants au moment où ils activent les gestes les plus fous (« Il délire, parle d'endives, de Chinoise[s], d'anguilles [sic] », p. 59 ; « ça apaisera sa folie à lui aussi [celle d'Aurélien] », p. 60) ; dès l'instant où ils se disent lever la hache de guerre pour défendre l'islam (« L'islam n'a pas besoin d'un fou de plus », p. 279) ; lorsqu'ils s'exilent à Raqqa, cette « cité alanguie sur les bords de l'Euphrate [...] devenue un immense asile où les fous d'Allah sont laissés en liberté » (p. 228). L'étroitesse d'esprit, le refus de cultiver le sentiment du vivre-ensemble (« cette petitesse d'esprit qui refuse l'expérience de l'autre », p. 184 ; « les simples d'esprit », p. 249) ainsi que l'ineptie, toutes composantes qui, d'après le narrateur et certains personnages, habiteraient les terroristes, « ces colonnes d'abrutis » (p. 135), ne sont pas non plus épargnées par le narrateur de la fiction.

Dans le roman *L'Attentat*, les forces de l'ordre israéliennes se montrent aussi réfractaires aux actes des terroristes et n'ont que du mépris pour eux (« J'essaie de comprendre, mais il y a des choses que je ne comprendrai jamais. C'est tellement absurde, tellement stupide... », p. 41 ; « son petit manège », p. 41 ; « Pour moi, tous ces fumiers se valent », p. 42). Le capitaine israélien, dénommé Moshé, n'a de cesse d'employer des termes appartenant au registre de la folie : « ce sont les mêmes bandes de dégénérés » (p. 42), « ces fêlés » (p. 42), « un petit coin de paradis pour les simplets » (p. 42), « ces tarés » (p. 46). De manière générale, après un attentat, les policiers israéliens sont dépeints comme nerveux, méfiants et prêts à dégainer leur arme lorsqu'un faciès leur semble suspect. C'est le cas avec le héros du roman, Amine Jaafari, qui quitte l'hôpital le soir

¹⁰⁸ FRAGNON Julien, *Le discours antiterroriste : la gestion politique du 11 septembre en France*, thèse de doctorat dans le Département de Science politique, présentée sous la direction du Professeur Paul Bacot, Université Lumière Lyon 2, 2009, p. 285. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01447971> (page consultée le 2 juillet 2018).

même de l'attentat dans un restaurant de Tel-Aviv et subit les interventions musclées des policiers (*L'Attentat*, p. 25) :

Il [un policier] balaie ma voiture avec sa torche, l'oriente sur la plaque minéralogique avant de la diriger sur moi. Instinctivement, il fait un léger bond en arrière et porte son autre main à son pistolet.

— Pas de geste brusque, me prévient-il. Je veux voir vos mains sur le volant. [...]

Le deuxième flic promène à son tour sa lampe sur moi, me dévisage d'un œil torve, méfiant.

— Vos papiers !

Amine Jaafari est un chirurgien arabe naturalisé israélien et visiblement, son apparence étrangère dérange les policiers qui paraissent directement associer le danger aux personnes d'origine arabe. Ce n'est qu'à la quatrième patrouille qu'Amine peut espérer rentrer chez lui ; la tâche du jour devait définitivement reposer sur le contrôle des Arabes, tous suspectés d'être les auteurs de l'attentat dans le restaurant de Tel-Aviv.

Une autre image – voire même un stéréotype – construite autour de cette figure est celle du terroriste musulman pratiquant, comme si être un terroriste supposait l'idée d'être une personne dévote. Le terrorisme serait ici en l'occurrence étroitement lié à l'islam. Durant un interrogatoire, le capitaine Moshé a l'air en effet étonné que la kamikaze palestinienne Sihem, femme d'Amine, n'ait pas eu de rapport strict avec la religion musulmane, et semble aussitôt rassuré lorsqu'Amine lui confirme que sa femme observait le ramadan, comme le montre le dialogue suivant (*L'Attentat*, pp. 41-42) :

— [Le capitaine Moshé] Êtes-vous pratiquant, docteur ?

— [Amine] Non.

— Et votre épouse ?

— Non.

Il fronce les sourcils :

— Non ?

— Elle ne faisait pas sa prière, si c'est ce que vous entendez par pratiquer.

— Curieux... [...]

Son regard s'arc-boute contre le mien.

— Elle ne faisait pas la prière ?

— Non.

— N'observait pas le ramadan ?

— Si.

— Ah ! ...

À l'heure des amalgames sur l'islam et face à ce triangle de relations, *a priori* cohérent pour le capitaine Moshé, “musulmans-pratiquants-terroristes”, il est bon de rappeler que tous les musulmans ne sont pas des islamistes, qu'ils ne sont pas nécessairement arabes, et que la pratique stricte et régulière de leur foi ne les classera pas plus dans la case « terroriste ». En effet, faut-il préciser que « les plus grandes concentrations de musulmans » sont localisées en Asie, en Inde et en Indonésie, au Bangladesh – et non pas au Moyen-Orient –, et que les musulmans sont ceux qui réalisent pleinement leur foi sur la base des enseignements du Coran et de la « tradition du prophète Muhammad »¹⁰⁹. Indépendamment de cet islam modéré, “ordinaire”, existe un islam dit “radical”, appelé communément l’“islamisme” qui, lui, se fonde sur la volonté d'un « État musulman »¹¹⁰ détenant conjointement pouvoirs politique et religieux, impliquant en cela l'application de la *chari'a* dans les pays musulmans. Par ailleurs, l'équation selon laquelle tous les islamistes sont des terroristes n'est pas valable ; « l'islam est un monde », un univers à lui tout seul formé de « pluralité » et « différenciations ». André Couture reprend dans son article les propos de Bruno Étienne – anthropologue, sociologue et politologue français – et relate en effet que l'islamisme recouvre divers degrés, en fonction des groupes en présence :

Il y a des associations qu'il [Bruno Étienne] appelle dans son jargon “de maintenance classique”, c'est-à-dire des groupes qui se préoccupent de maintenir les croyances et les pratiques traditionnelles (comme la prière et le ramadan), tout en conservant des préoccupations politiques ; il y a aussi des associations tournées vers la conversion, c'est-à-dire des groupes qui visent à raviver la foi des musulmans, à les amener à s'intéresser à nouveau à leur religion et à les sensibiliser à sa mission sociale et politique ; enfin, il y a des associations activistes qui, en plus d'appeler à la ferveur religieuse, politique et au prosélytisme, sont prêtes à utiliser la violence pour atteindre leurs fins¹¹¹.

¹⁰⁹ COUTURE André, « Pour mieux distinguer entre Arabes et musulmans, musulmans et islamistes, islamistes et terroristes », dans *Le Centre de ressources et d'observation de l'innovation religieuse (CROIR) de l'Université Laval*, 2 février 2017, p. 2. <https://croir.ulaval.ca/wp-content/uploads/2017/02/Pour-mieux-distinguer-entre-Arabes-et-musulmans-musulmans-et-islamistes-islamistes-et-terroristes-.pdf> (page consultée le 2 juillet 2018).

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*, p. 3.

Ces « associations activistes » djihadistes qui recourent à la violence pour « atteindre leurs fins » s'élèvent d'ailleurs à un nombre assez réduit par rapport à l'ensemble des musulmans modérés¹¹².

En réaction à ce lieu commun que tout terroriste est musulman et inversement, le père de Karim, un Français d'origine algérienne, s'adresse d'un ton net aux lecteurs pendant l'enterrement de sa belle-fille Charlotte, touchée par la ceinture explosive d'Aurélien, et anéantit en quelque sorte implicitement la croyance du capitaine Moshé à travers le roman : « J'espère qu'aucun musulman ne priera pour lui [Aurélien]. » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 92) ; un peu avant, ce même personnage rétorquait à la mère d'Aurélien qu'il lui manquait du courage, celui que son fils n'a pas eu. Le message apparaissant en filigrane a pour objectif de rétablir l'image souillée des musulmans. Les terroristes tels que Sihem dans *L'Attentat* et Aurélien dans *Ce que tient ta main droite t'appartient* ne sont pas des musulmans, autrement ils feraient preuve de courage qui ne sied pas dans le statut du martyr. Un musulman courageux est plutôt celui qui se bat pour redorer le blason de sa religion, éloigner les prédicateurs-déformateurs de l'islam, et montrer, puisque le contexte actuel l'oblige, que l'islam est une religion pacifiste et melliflue pour celui qui se donne la peine d'en comprendre les fondements. Cette religion a foi en les vertus de l'homme et non en la détermination des martyrs pour une cause qui détruirait l'être humain. Par ailleurs, l'intervention du chauffeur de taxi français d'origine marocaine converge avec celle du père de Karim, car il ne comprend pas comment ces personnes violentes peuvent se considérer comme des musulmans :

C'est des conneries, ces histoires de djihad. Le paradis, c'est une femme, des enfants et un bon boulot pour les emmener en vacances et au restaurant. Excusez-moi, mais putain, qu'est-ce qu'ils ont dans la tête ? Qu'ils me montrent où il est écrit qu'un musulman doit se faire sauter dans une gare ou à la terrasse d'un café. (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 122)

Le père de Karim et le chauffeur de taxi discréditent donc complètement les actes des terroristes au regard des codes de l'islam et du fanatisme. « Le fanatisme est un monstre qui ose se dire fils de la religion » (*Ibid.*, p. 75).

Ainsi, se profile déjà la volonté de brasser le plus d'avis, d'arguments et de stéréotypes possible au sein d'un même groupe de représentation, et ce, grâce à la diversité des propos mis dans la bouche de ces personnages. Entre ceux qui ont une vision

¹¹² *Ibid.*

négative des terroristes basée sur des éléments peu tangibles – l'apparence physique, les croyances non fondées – et ceux qui partagent cette même vision, mais s'appuient sur des arguments plus convaincants – l'islam et la foi –, les auteurs ont voulu recentrer le débat par le biais de personnages plus critiques et enclins à la réflexion.

1.2. Les médias, une position ambivalente

En ce qui concerne les médias, il s'avère plus complexe de les classer dans une catégorie au vu de leur position paradoxale, car il leur incombe d'informer les lecteurs et téléspectateurs au moyen de faits, chiffres, statistiques, dates et enquêtes dans les journaux et reportages à la télévision ou sur les réseaux sociaux ; cependant, ils tendent également vers le sensationnalisme, plongeant alors les populations dans un état d'angoisse, et se sont enfoncés plus d'une fois dans la désinformation en cherchant à divulguer le plus rapidement et le plus simplement l'information pour répondre à la concurrence entre les médias. Cette situation peut alors déboucher sur des simplifications qui dénaturent trop les événements et n'aident pas à la compréhension du phénomène terroriste ni, par conséquent, à sa dissolution. Or, force est de constater que le choix des termes employés, la diffusion de certaines images et le point de vue adopté sont importants puisque, consciemment ou non, les médias exercent une influence sur la perception du public. Par ailleurs, le travail des médias fonctionne aussi par rapport à « l'horizon d'attente imaginé du public »¹¹³.

Si la place accordée aux médias locaux répandant l'information est relativement infime dans les romans, elle témoigne toutefois des rouages du traitement médiatique d'un événement¹¹⁴ et des répercussions qu'il peut engendrer sur les représentations qu'ont

¹¹³ TAZARTEZ Chloé, *Après l'attentat : Fictions de l'événement terroriste dans les littératures arabe et états-unienne contemporaines*, thèse de doctorat dans le Département de Littératures comparées, présentée sous la direction du Professeur Emmanuel Bouju, Université Rennes 2, 2015, p. 155. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01261447> (page consultée le 4 août 2018).

¹¹⁴ Une précision terminologique s'impose à l'égard du vocable « événement » : il peut signifier à la fois un « ensemble de faits plus ou moins importants de l'actualité (définition du CNRTL), mais également « un fait imprévisible » dans la philosophie de Jacques Derrida. « Un événement, [explique le philosophe], ne s'intègre jamais dans un horizon d'attente [...] il ne se profile pas à l'horizon d'où je pourrais le pré-voir ; un événement "me tombe dessus", il vient d'en haut, à la verticale, il est une surprise absolue » (RAFFOUL François, « Derrida et l'éthique de l'impossible », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n° 53, 2007, pp. 73-88. <https://www.cairn.info/revue-de->

les citoyens des actes terroristes et partant, des terroristes. Selon Patrick Charaudeau, l'évènement passerait par un « processus d'événementialisation »¹¹⁵ comportant trois étapes qu'il reprend sous le nom de « mimesis », terme utilisé par Paul Ricœur dans son herméneutique du récit¹¹⁶. Il appelle la première étape « pré-figuration du monde », la deuxième « configuration du monde préfiguré » et la dernière « re-figuration du monde configuré ».

Comme le souligne Patrick Charaudeau, l'évènement surgit dans un premier temps dans le « monde réel » ou « monde à commenter » et « [...] s'impose au sujet, dans un état brut, d'avant saisie perceptive et interprétative de celui-ci »¹¹⁷. Cet évènement n'est néanmoins jamais retranscrit de manière brute au public – par exemple, la qualité de l'image et du son des reportages et émissions diffusés “en direct” à l'écran est améliorée – bien que les médias aspirent à lui donner cette impression. Dans un second temps, les médias vont vouloir donner du sens à cet évènement qui va alors être examiné par le biais de différents filtres. Ce processus d'intelligibilité est nécessaire. D'après Patrick Charaudeau, « [...] ces phénomènes ne prennent existence signifiante qu'à travers la perception-saisie-systémisation-structuration [...] d'un sujet langagier, car c'est en parlant de ces phénomènes [sic] qu'il leur donne un corps qui signifie »¹¹⁸. Les évènements ont besoin d'être repérés par des instances communicatives pour accéder à la sphère médiatique. Pour ce faire, un sentiment de rupture et de modification doit suffisamment jaillir dans l'espace public afin que les évènements puissent être perçus par un sujet communicant et faire naître chez lui « un effet de saillance »¹¹⁹. Vient enfin le

[metaphysique-et-de-morale-2007-1-page-73.htm](#) [page consultée le 7 juillet 2018]). Dans le cas du terrorisme, et suivant cette logique, on ne peut plus considérer actuellement un attentat terroriste comme un “évènement”, étant donné son caractère répétitif et prévisible, après ceux du 11 septembre. Nous ne sommes donc plus dans l'ordre de l'imprévisible, de l'évènement puisque nous savons que les attentats sommeillent quelque part, prêts à être “réveillés” à tout moment tel un volcan ; la question qui nous taraude tous est plutôt la suivante : “Quand les prochains attentats terroristes vont-ils survenir ?”.

Dans ces lignes, nous faisons allusion à l'évènement pris dans son sens médiatique, à savoir un fait important, saillant de l'actualité.

¹¹⁵ CHARAUDEAU Patrick, *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Éditions Nathan, 1997 (Médias-Recherches), p. 104.

¹¹⁶ RICŒUR Paul, *Temps et récit I*, Paris, Éditions du Seuil, 1983 (L'ordre philosophique), cité dans *Ibid.*, p. 103.

¹¹⁷ CHARAUDEAU Patrick, *op. cit.*, p. 102.

¹¹⁸ *Ibid.*

¹¹⁹ *Ibid.*

rôle du récepteur qui va, à son tour, interpréter l'évènement élaboré et préparé par les communicants en fonction de ses propres connaissances et de son vécu. Le récit de l'évènement par les médias doit à nouveau résonner fortement dans l'esprit du public si ceux-ci ne veulent pas manquer leur cible. C'est précisément la raison d'être du sensationnalisme : l'instance médiatique y a recours pour capter l'attention du public. Cette instance tient ainsi compte du *pathos* et vise la *cible affective*¹²⁰, termes employés par Patrick Charaudeau. Elle s'imagine à cette fin les informations susceptibles d'affecter le plus la cible et « s'appuie pour cela sur des catégories socialement codées de représentation des émotions telles que “l'inattendu” [...] ; “le répétitif” [...] ; “l'insolite” [...] ; “l'inouï” [...] ; “l'énorme” [...] ; “le tragique” [...] »¹²¹.

Dans le roman *Ce que tient ta main droite t'appartient*, cet évènement surgissant dans le monde réel se cristallise autour de l'attentat perpétré par Aurélien, un ancien camarade de classe de Karim, et Assan, l'apprenti imam de la mosquée fréquentée par ce même Karim. Différents agents arrivent ensuite sur les lieux de l'attentat tels la police, la brigade de recherche et d'intervention, les ambulances, les pompiers, et enfin, l'instance médiatique comprenant les journalistes – dont un certain Luc Moreira – et les cameramen. Les médias prennent le pouls de la situation et s'informent grâce à leur envoyé spécial et aux témoignages recueillis (« Le plus jeune des deux drones apparaît à l'image, blessé à la jambe, couché sur une civière. Il explique à la journaliste comment l'homme de la terrasse avançait entre les tables en vidant tranquillement ses chargeurs », p. 64). Cette phase de configuration du monde préfiguré permet de donner du sens au dit évènement et passe par le filtre des médias qui inscrivent dans la construction de celui-là l'horizon d'attente imaginé des téléspectateurs. Ainsi, des informations de l'ordre du détail nous parviennent au sujet des circonstances de l'attentat : on apprend que l'attentat s'est produit « [a]u Zébu Blanc » (p. 64), que « le bilan est maintenant de trente-huit morts et de quarante-deux blessés » (p. 64), qu'ils étaient armés de « pistolets-mitrailleurs avant d'actionner leur ceinture d'explosifs » (p. 64). Dans la dernière phase, celle de la refiguration du monde configuré, phase la plus prégnante dans le roman de Pascal Manoukian, les téléspectateurs vont alors percevoir le sens de l'évènement collecté, transmis et relaté par les médias, qui savent pertinemment comment attirer ces téléspectateurs. Effectivement, le choix des images diffusées à destination du public et

¹²⁰ *Ibid.*, p. 91.

¹²¹ *Ibid.*

« tourn[a]nt en boucle¹²² » – dans lesquelles « on devine à peine les corps entre les tables renversées » ou on observe « un bout de la terrasse dévastée » (p. 64) –, la projection des deux photographies des suspects à la télévision (« Voici le visage de celui qui a assassiné dix-huit personnes hier soir à la terrasse du Zébu Blanc », p. 68), ainsi que le défilement d'un bandeau en bas de l'écran indiquant « Exclusivité BFM. Le terroriste était un converti » (p. 68), se veulent judicieux dans la perspective de provoquer un effet de saillance en chacun de nous, et d'attirer ainsi l'attention de l'opinion publique. En plus des images, le choix des mots est aussi révélateur du sensationnalisme recherché par les médias : le terme « effrayant » dans l'expression « les deux hommes ont agi avec un calme et une détermination effrayants » (p. 64) appartient à la catégorie de « l'énorme » et du « tragique » et son emploi entend affecter la cible en touchant son pathos, ébranler la population et ses convictions par ce qu'il se passe sous ses yeux. Par ailleurs, les lecteurs/télespectateurs, n'ayant pas la possibilité de vérifier sur place la véracité des propos des journalistes, et se référant aux quotidiens ou aux journaux télévisés les plus célèbres pour leur crédibilité auprès du public, vont ainsi rattacher leur représentation des actes terroristes et de leurs auteurs à l'image véhiculée dans les médias.

Dans *L'Attentat*, un des rares passages stipulant la présence des médias montre que ceux-ci peuvent, sans l'ombre d'un doute, prendre parti et influencer sur la vision des lecteurs, aussi bien ceux de la fiction – les lecteurs intra-diégétiques – que les récepteurs de cette fiction dans le monde réel – les lecteurs extra-romanesques – :

Quelqu'un a collé une affiche sur la grille de ma maison. Ce n'est pas exactement une affiche, mais la une d'un quotidien à grand tirage. Par-dessus une large photo décrivant le chaos sanglant autour du restaurant ciblé par les terroristes, on peut lire en gros caractères : LA BÊTE IMMONDE EST PARMI NOUS. Le titre s'étale sur trois colonnes. (*L'Attentat*, p. 59)

Indubitablement, ce quotidien se range du côté des détracteurs des terroristes marginalisés de la société, anathématisés, excommuniés du genre humain et même refoulés au règne

¹²² Alors que l'on pourrait penser, à l'instar d'Aurélia Lamy (cf. LAMY Aurélia, « Les spécificités du traitement médiatique dans l'urgence. L'exemple des attentats du 11 septembre 2001 », dans *Communication & organisation*, n° 29, 2006, pp. 108-122. <https://journals.openedition.org/communicationorganisation/3386> [page consultée le 9 août 2018]), que la diffusion des images en boucle contribue à dramatiser l'évènement terroriste, Jacques Derrida, lui, explique que ce type de diffusion a pour fonction de rassurer les télespectateurs (cf. DERRIDA Jacques et HABERMAS Jürgen, *Le « concept » du 11 septembre*, Paris, Éditions Galilée, 2004 [La philosophie en effet]).

animal ; les terroristes devenant, par métaphore, « la bête ». De plus, le terme « immonde » vient renforcer cette distinction entre ce qui relève de l'humain, doté de raison, d'un ensemble intériorisé et complexe de principes moraux, et le terroriste, lui, dépouillé de toute moralité et allant jusqu'à franchir le degré de l'immoralité. La procédure de disqualification s'opère donc par la déshumanisation du terroriste et par son éviction de la civilisation. Par ailleurs, nous ne sommes pas sans savoir que cette métaphore renvoie au nazisme¹²³ et pouvons dès lors supposer que la locution « la bête immonde » est un rappel des atrocités qu'ont commises les nazis, et que les terroristes, de part et d'autre du globe, perpétuent à leur manière encore aujourd'hui.

Ensuite, la typographie utilisée – grande police, lettres en majuscules et espacées pour le titre – et la quantité de surface iconique et rédactionnelle – l'article consacré à l'attentat dans le fast-food de Tel-Aviv constitue la une dudit journal à grand tirage – octroyées à cet « évènement » ne sont pas anodines. Maxwell McCombs et Donald Shaw font remarquer à cet effet, dans leur article intitulé « The Agenda-Setting Function of the Press », que « les journaux établissent clairement la valeur qu'ils attribuent à la saillance d'un sujet à travers la taille des titres et l'emplacement dans le journal – n'importe où à partir du sujet principal à la page une jusqu'à l'emplacement au dos d'une colonne à la page 66 »¹²⁴. Le nombre de colonnes entre également en jeu, et plus il est important, plus les médias tendent à mettre un sujet en évidence. Dans ce cas précis du récit de l'attentat, le titre de l'article court sur trois colonnes de la page (*L'Attentat*, p. 59), ce qui est assez conséquent. On constate également que les images en tous genres interviennent aussi dans le processus de construction de l'évènement, car elles permettent de susciter l'attention du lecteur et détiennent une puissante force de communication de « vérité »¹²⁵. Elles confèrent cependant aux articles une atmosphère visuelle qui influence la lecture. Par exemple, l'image figurant le « chaos sanglant autour du restaurant » ne peut qu'accrocher le regard du lecteur appréhendant en un coup d'œil le sujet traité. Si l'espace iconique ne semble pas très informatif, il véhicule tout de même un message alarmiste : les terroristes

¹²³ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/b%C3%AAtre/8945/locution?q=immonde#11035604> (page consultée le 8 juillet 2018).

¹²⁴ McCOMBS Maxwell et SHAW Donald, « The Agenda-Setting Function of the Press », dans McCOMBS Maxwell et SHAW Donald, *The emergence of American political issues: The agenda-setting function of the press*, St. Paul, MN, West Publishing, 1977, p. 11 [Nous traduisons].

¹²⁵ *Ibid.*

sont imprévisibles, ils peuvent nous surprendre à un moment quelconque, aux abords d'une terrasse, d'un restaurant ; là où nous célébrons la vie, les terroristes sèment la menace et répandent la mort. En résumé, les gens acquièrent non seulement « des informations factuelles sur les affaires publiques à travers les médias, mais les lecteurs et téléspectateurs apprennent aussi quelle importance il leur faut attacher à un sujet »¹²⁶ sur la base de l'accent qui y est mis par les médias. Cette mise en relief s'effectue à travers une foule d'indices – article à la une, disposition sur la première page, gros titres, typographie, nombre de colonnes, etc. – et contribue à influencer les représentations que l'on peut avoir à propos du terrorisme.

Par ailleurs, les réactions du voisinage d'Amine coïncident manifestement avec cette interprétation donnée par les médias – le terroriste, cette “bête immonde” –, car le milieu environnant du protagoniste lui semble hostile dès son retour dans le quartier, après l'annonce de la nouvelle tragique et l'arrivée des fourgons cellulaires devant sa maison (« Mon quartier m'accueille froidement. », p. 39). Effectivement, le voisin d'en face ne souhaite plus communiquer avec le mari de la kamikaze ayant sévi dans un restaurant peuplé d'enfants (« [le] voisin d'en face a fermé ses rideaux. Il est à peine dix heures et aucune fenêtre ne veille. », p. 59 ; « Depuis l'attentat, il fait comme si je n'avais jamais existé », p. 172). Ensuite, la femme de ménage ne répond plus aux appels de son client, et ce, malgré les vives sollicitations de Kim et Amine (« [Kim] tente de joindre la femme de ménage au téléphone pour lui demander de rappliquer, tombe à plusieurs reprises sur le répondeur, finit par laisser un message. », p.62). Une centaine de pages plus loin, nous découvrons qu'elle n'est toujours pas passée et qu'étrangement, elle continue d'ignorer les appels d'Amine, à tel point que ce dernier a abandonné tout espoir de la voir réapparaître (« La femme de ménage n'est toujours pas passée. J'essaie de la joindre au téléphone et tombe régulièrement sur son répondeur. Je décide de prendre les choses en main. », p. 168). Enfin, aucun habitant de son quartier n'est intervenu lors de la dispute déclenchée par un petit attroupement d'adolescents israéliens reprochant à Amine d'être un « sale terroriste » (p. 62) comme en témoigne l'assertion suivante : « Pas un voisin ne s'était porté à mon secours, pas une âme chrétienne n'a eu la présence d'esprit d'appeler

¹²⁶ McCOMBS Maxwell, « The Agenda-Setting Role of the Mass Media in the Shaping of Public Opinion », dans McCOMBS Maxwell, *Presentation to Mass Media Economics 2002 Conference*, London School of Economics, 2002, p. 1. <http://sticerd.lse.ac.uk/dps/extra/McCombs.pdf> (page consultée le 7 juillet 2018) [Nous traduisons].

la police. » (p. 63). Autrement dit, la plupart des voisins redoutent de fréquenter à nouveau l'époux de la terroriste après les faits, mais surtout, plus personne ne souhaite lui adresser la parole étant donné que certains le considèrent comme potentiellement contaminé par les prêches de sa femme : il représente dès lors un danger pour le voisinage. Amine, lui qui concentrait en sa personne les deux origines, arabe et israélienne, et illustrait l'exemple parfait de l'intégration dans un pays pourtant fragmenté et déchiré, est en proie à l'exclusion par les siens.

1.3. Représentation à connotation positive : les terroristes ou « les lumières de l'histoire »

Un troisième groupe de personnages nous paraît essentiel dans cette partie axée sur la représentation de la figure du terroriste ; ce groupe en question se concentre sur les “terroristes” eux-mêmes et les chefs de guerre, bien qu'évidemment ils ne se présentent jamais comme des terroristes dans les deux romans. Éluder leur propre image de ce qu'ils sont et font – ou celle qu'ils ont de leurs “frères” – signifierait ignorer les règles de la distanciation critique et objective que nous nous fixons dans ce mémoire.

Tout d'abord, l'image que les personnages combattants ont d'eux-mêmes et qui revient incessamment dans les deux romans est celle du martyr ou du volontaire de la mort. Ce terme vient étymologiquement du grec *martus*, *marturos* et signifie « témoin de Dieu »¹²⁷. Originellement, les martyrs sont des personnes à qui on a infligé la mort ou la torture pour avoir témoigné de leur foi chrétienne ; ce sens a aujourd'hui tendance à se radicaliser et à s'étendre à toute « personne qui a souffert la mort pour sa foi religieuse, pour une cause à laquelle elle se sacrifie »¹²⁸. Le jeune Aurélien, parti en direction du Zébu Blanc, les poches remplies d'explosifs et une ceinture explosive dissimulée sous sa veste, se considère effectivement comme un martyr et lance alors à Charlotte « Je suis un martyr et les martyrs sont les lumières de l'histoire » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 60) avant de terminer ce qu'il avait entrepris en pénétrant dans ce café parisien. Il pense, que grâce à son geste et à celui de ses semblables, il va pouvoir libérer les musulmans de leur situation de dépendance, de soumission au monde occidental, et

¹²⁷ <http://www.cnrtl.fr/definition/martyr> (page consultée le 12 juillet 2018).

¹²⁸ <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/martyr/49661?q=martyr#49565> (page consultée le 12 juillet 2018).

opérera ainsi, à son échelle, des changements dans l'histoire de l'*oumma*, la communauté des musulmans. Aurélien, Assan ainsi que d'autres candidats à un attentat-suicide et ce faisant candidats au Paradis d'Allah (p. 117) ont franchi le point de non-retour parce qu'ils étaient persuadés qu'ils agissaient pour Dieu et l'islam. Les personnages sont en effet « mus par l'amour d'Allah » (p. 228), s'en remettent uniquement à sa volonté (« si Dieu le veut », p. 84) et n'hésitent pas à se maquiller, se parfumer le jour de l'apothéose afin de plaire à Dieu, car comme le dit Assan, « il faut être présentables, c'est important » (p. 53). Pour eux, la mission terrestre de nature destructrice dont ils se sentent investis va de pair avec « la mission divine de nature rédemptrice et créatrice ». Ces kamikazes extrémistes inscrivent la mort perçue comme « finalité inexorable » dans leur projet avec « l'espoir de conquérir, par leur geste suprême, le droit à la félicité dans l'au-delà »¹²⁹. De fait, le mythe des septante vierges, ces *houris* aux grands yeux noirs, selon lequel dans le jardin d'Éden les attend « un palais de perles, aux soixante-dix cours de rubis, avec dans chaque cour soixante-dix maisons d'émeraude et dans chaque maison soixante-dix lits et sur chaque lit une femme » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 242), est la récompense promise aux valeureux martyrs s'employant au service d'Allah. Bernard Chouvier confirme dans son ouvrage *Les fanatiques, la folie de croire* qu'on leur avait laissé entendre que « leur récompense suprême et immédiate était un aller simple pour le Paradis avec une place réservée auprès des vierges sacrées, en compagnie des autres martyrs »¹³⁰. Même si, d'après Jacques Baud, ce mythe ne constitue pas une motivation majeure¹³¹, il peut tout de même contribuer à renforcer chez certains – ceux qui n'ont pas intériorisé profondément la Cause, n'en ont pas fait une finalité absolue – leur désir de franchir le cap.

Alors que le narrateur de *Ce que tient ta main droite t'appartient* déplore la criminalité de cette organisation qu'est Daech (p. 103) implantée en terre de *Shâm*, les recruteurs travaillant pour celle-là ne manquent pas, eux, d'y voir une terre à peupler, un paradis où l'on peut « rendre gloire à Allah » (*Ibid.*, p. 104), où ils seront « vivants et bien pourvus » à ses côtés (*Ibid.*, p. 112). Dans l'optique des combattants, intégrer les rangs de Daech et fouler cette contrée appelée *Shâm* – correspondant à la « Grande Syrie du

¹²⁹ CHOUVIER Bernard, *Les fanatiques, la folie de croire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2016 (O.J. Psychologie), p. 164.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 168.

¹³¹ Cf. BAUD Jacques, *op. cit.*, p. 284.

XIX^e siècle » (*Ibid.*, p. 103) – leur permettra de défendre féroce­ment l’islam, de « reconquérir leur honneur » et de mettre un terme à leurs problèmes (*Ibid.*, p. 104). De plus, à la différence d’Al-Qaïda qui glorifiait son chef, « Daech glorifie ses guerriers et la vie dans le califat » (*Ibid.*, p. 202) : le sacrifice des martyrs est en effet magnifié, toutes leurs actions sont filmées grâce au service des médias de Daech et la rétribution octroyée est plus que généreuse. Aussi, sont-ils considérés comme des « anges » qui vont « guider les autres musulmans », leurs frères vers le bon chemin (*Ibid.*, p. 242). On leur assigne donc une fonction et non des moindres : celle de mentor, de guide spirituel.

Dans *L’Attentat*, Sihem Jaafari et les autres kamikazes incarnent également la figure du martyr ré­véré envers qui le mouvement terroriste palestinien est très reconnaissant à l’égard de leur sacrifice (« Votre femme est une martyre. Nous lui serons éternellement reconnaissants », p. 137 ; « Ta femme aurait mérité qu’on lui baise les pieds. Ce qu’elle nous a offert, par son sacrifice, nous réconforte et nous instruit », p. 157). Beaucoup professent une profonde vénération pour ces martyrs qui font l’objet d’un véritable culte :

Les uns jurent même lui avoir parlé et baisé le front. Ce sont des réactions courantes, chez nous. Un martyr, c’est la porte ouverte sur toutes sortes de fabulations. Il se peut que la rumeur exagère, mais, d’après ce que tout le monde raconte, Sihem a été bénie par cheikh Marwan ce vendredi-là. (*L’Attentat*, p.131)

Sihem est devenue l’« icône de la cité », l’annonciatrice d’un avenir meilleur (*Ibid.*, p. 131) et sa mort est perçue comme l’avènement d’un miracle autour duquel on invente toutes sortes de légendes. Un peu plus loin, Adel, le neveu d’Amine, confie à son oncle que Sihem représentait tout ce qui est à l’image d’une « sainte », d’un « ange » incarné (p. 216). Bien que Naveed et Kim insistent bien auprès d’Amine sur le côté regrettable et inacceptable du geste posé par Sihem, le cheikh Marwan exhorte tous les fidèles à se comporter comme celle-ci et à faire preuve d’autant de « bravoure » (p. 149). Ce cheikh fait comprendre à Amine que les terroristes sont des « éclairés » et qu’ils acquièrent, par leur statut de terroriste, des qualités telles que l’humilité, la charité, l’altruisme et la justice (*Ibid.*). Par ailleurs, tout comme dans le roman de Pascal Manoukian, les kamikazes radicalisés se sentent aussi investis d’une mission divine et réalisent par leur suicide un acte utile à la Cause qu’ils défendent. Endossant leur propre perte, ils accomplissent une tâche militante exemplaire ; voilà pourquoi Adel précise-t-il que Sihem fait de la « résistance », qu’elle est une « militante » (p. 220) dont la témérité suscite l’admiration et le respect chez les siens qui l’élèvent au rang de héros suprême. Yasser, le beau-frère d’Amine, impliqué de loin dans les mouvements islamistes, glisse d’ailleurs à Amine que

son épouse est une « héroïne », car elle a fait don de sa vie au bon Dieu (p. 123). Enfin, le commandeur d'une faction terroriste en Palestine exprime à Amine que ses soldats et lui-même ne sont « ni des islamistes ni des intégristes » ; au contraire, ils se perçoivent comme des résistants, des combattants de la liberté essayant de recouvrer leurs terres et leur patrie, et utilisent pour ce faire tous les moyens mis à leur disposition (p. 156). Ils ne sont « ni plus ni moins » (*Ibid.*).

En conclusion, selon les doctrines djihadistes illustrées dans les deux romans, que ce soit le groupe Daech ou le Hamas en Palestine, « le meurtre et le sacrifice de vies innocentes ne sont nullement un crime, c'est au contraire un acte héroïque au service du Bien »¹³². C'est la raison pour laquelle les « terroristes » ont une vision positive de leurs actes et saluent le courage de chacun d'entre eux.

1.4. Représentation « dégagée » de la figure du terroriste tournée vers un effort de compréhension

Tandis que la plupart des représentations comportent un jugement négatif au sujet de la figure du terroriste, quelques-unes nous semblent plus édulcorées, dégagées si on postule préalablement que tenir compte des raisons poussant un terroriste à bout n'est pas synonyme de justification de leurs actes. Cela signifie plutôt qu'on se livre entièrement à un exercice de compréhension en prenant le parti de ne pas prendre parti.

Dans le dialogue ci-dessous, trois personnages de *L'Attentat*, Ezra, Benjamin et Naveed disputent du cas des Palestiniens et se démarquent par leur réflexion :

— Je ne vois pas le rapport, fait Ezra après s'être raclé la gorge.

— Il y a toujours un rapport là où l'on ne le soupçonne pas, dit Benjamin qui a longtemps enseigné la philosophie à l'université de Tel-Aviv avant de rejoindre un mouvement pacifiste très controversé à Jérusalem. C'est pourquoi nous n'arrêtons pas de passer à côté de la plaque.

— N'exagérons rien, proteste poliment Ezra.

— Les cortèges funèbres, qui s'entrecroisent de part et d'autre, ont-ils avancé à quelque chose ?...

— Ce sont les Palestiniens qui refusent d'entendre raison.

¹³² CHOUVIER Bernard, *op. cit.*, p. 164.

— C’est peut-être nous qui refusons de les écouter.

— Benjamin a raison, dit Naveed d’une voix calme et inspirée. Les intégristes palestiniens envoient des gamins se faire exploser dans un abribus. Le temps de ramasser nos morts, nos états-majors leur expédient des hélicos pour foutre en l’air leur taudis. Au moment où nos gouvernants se préparent à crier victoire, un autre attentat remet les pendules à l’heure. Ça va durer jusqu’à quand ? (p. 69)

Benjamin, le frère de Kim Yehuda et professeur de philosophie à Tel-Aviv, ainsi que Naveed Ronnen se distancient clairement de l’opinion d’Ezra Benaïm, le directeur d’hôpital dans lequel Amine exerce la fonction de chirurgien. D’un côté, les deux premiers critiquent la réciprocité de la violence que l’on peut rapporter comme suit : les Palestiniens commettent des attentats auxquels l’État d’Israël répond en détruisant la maison des kamikazes pour les dissuader d’en reproduire d’autres, ce qui alimente davantage la rancœur des Palestiniens, malheureux et démunis, ceux-ci “remettant alors les pendules à l’heure” en commettant derechef d’autres attentats. De plus, au lieu de se focaliser sur la violence même et l’impétuosité des combattants de la liberté, Benjamin et Naveed émettent la nécessité du dialogue et de l’écoute entre Palestiniens et Israéliens (« C’est peut-être nous qui refusons de les écouter »), mais surtout, ils amorcent leur réflexion en incluant la responsabilité de leur propre peuple dans le conflit qui déchire Arabes et Juifs ou Palestiniens et Israéliens. Cette situation préoccupe les deux protagonistes qui, altruistes, préconisent la cohabitation des deux peuples, la ségrégation raciale, sociale, religieuse et politique ayant eu suffisamment de l’emprise sur l’union des deux ethnies. De l’autre côté, Ezra Benaïm, lui, charge les Palestiniens et ne soutient donc pas une représentation “dégagée” insinuant que si la situation actuelle est déplorable, c’est parce que ceux-là mêmes ne veulent pas se raisonner. De cette façon, il ne remet pas du tout en question l’imputabilité des Israéliens dans cette violente opposition qui divise les uns et les autres. Si ce personnage d’Ezra Benaïm n’a pas été inventé pour ternir l’image des terroristes ou bien des combattants de la liberté palestiniens, il a été conçu pour mettre en exergue les préjugés que l’on peut avoir sur les acteurs de cette lutte armée, plaçant toujours les Arabes dans la catégorie des provocateurs et meurtriers. Un autre objectif escompté, qui est le prolongement du précédent, est de faire remarquer, par le biais de l’insertion de ce dialogue notamment, qu’il est souvent facile de stigmatiser l’autre camp, auquel nous n’appartenons pas – Ezra étant Juif – et d’envisager les luttes idéologiques sous l’angle d’une pensée binaire. Or, nous pensons que l’écrasante majorité gagnerait à reconsidérer l’autre comme faisant partie prenante d’un tout, ce qui signifie que si conflit socio-politique il y a, tel que celui du Proche-Orient, il existe alors plusieurs causes,

facteurs et acteurs en jeu. La solution à ce type de problème majeur est à chercher dans cette perspective de dégagement.

En outre, les protagonistes des deux romans, et même les narrateurs, Amine dans *L'Attentat* et un narrateur omniscient dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, s'incorporent également dans cette catégorie de personnages ayant une représentation dégagée des terroristes. Effectivement, par leur quête thérapeutique et leur besoin vital de réponses, ils démontrent aux yeux de tous leur volonté de comprendre la genèse des actes et attitudes des terroristes, tout en dépassant les clivages ordinaires, voire naïfs, que l'on a coutume d'établir à l'égard de ce conflit. Il suffit en effet de pointer les innombrables interrogations qui surgissent dans l'esprit des héros romanesques au sujet de tous « ces égarés ayant fait le mauvais choix pour de mauvaises raisons » pour montrer leur désir ardent de comprendre pourquoi certaines situations débouchent sur tant de violence, de force destructrice et déstructurante : « Comment la vie a-t-elle pu les mettre [Aurélien et Karim] sur des orbites si différentes ? » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 70) / « Que va-t-elle [Sarah, une jeune femme de vingt-trois ans] chercher là-bas qu'elle ne trouve pas ici [en France] ? » (*Ibid.*, p. 130) / « Alors pourquoi détruire les bouddhas de Bamiyan, le tombeau de Jonas, les lions assyriens de Raqqa, la bibliothèque de Mossoul et les colonnes du temple antique de Baalshamin ? Sur le commandement de quel verset, au nom de quelle sourate ? » (*Ibid.*, p. 236) / « Combien de garde-fous n'ont servi à rien, rouillés d'indifférence sans doute [...] ? » (*Ibid.*, p. 252) / « Est-ce le refus de me dissocier de la faute de Sihem qui me pousse à me montrer désobligeant ? Dans ce cas, que suis-je en train de devenir ? Que cherché-je à prouver, à justifier ? Et que savons-nous vraiment de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas ? » (*L'Attentat*, p. 90) / « Comment peut-on, comme ça d'un coup, se bourrer d'explosifs et aller se faire sauter au milieu d'une fête ? » (*Ibid.*, p. 94) / « Je veux juste comprendre comment la femme de ma vie m'a exclu de la sienne, comment celle que j'aimais comme un fou a été plus sensible au prêche des autres plutôt qu'à mes poèmes. » (*Ibid.*, p. 109) / « Pourquoi sacrifier les uns pour le bonheur des autres ? » (*Ibid.*, p. 122). Ce sont autant de questions existentielles à se poser que de réponses essentielles à y apporter si on veut comprendre le phénomène terroriste dans son ensemble.

Par ailleurs, concernant la folie de ces terroristes, Amine et Naveed se positionnent différemment par rapport à Karim et au capitaine Moshé. Amine et son ami policier tiennent effectivement des propos plus critiques et plus nuancés. Bien qu'ils n'excusent

pas les actes terroristes, ils présupposent que les terroristes ne sont pas naturellement fous, que ce sont des « êtres ordinaires sains de corps et d'esprit » qui deviennent, à un moment donné, l'instrument de leur frustration (« Comment, bordel ! un être ordinaire sain de corps et d'esprit, décide-t-il, au détour d'un fantasme ou d'une hallucination, de se croire investi d'une mission divine [...] ? », p. 95). Ils essayent donc de comprendre et d'expliquer l'origine de cette folie soudaine, visiblement mystérieuse, comme en témoigne l'extrait suivant :

— Comment peut-on, comme ça d'un coup, se bourrer d'explosifs et aller se faire sauter au milieu d'une fête ?

Naveed hausse les épaules, visiblement ennuyé :

— C'est la question que je me pose toutes les nuits sans lui trouver un sens, encore moins une réponse.

— Tu en as rencontré, de ces gens ?

— Beaucoup.

— Alors, comment ils expliquent leur folie ?

— Ils ne l'expliquent pas, ils l'assument.

Nous remarquerons également qu'Amine élude le terme « terroriste » en employant un collectif « ces gens », ce qui peut être considéré comme une forme de dégagement sachant que ce vocable est doté d'une charge émotionnelle négative et recouvre des réalités bien différentes selon les points de vue de chacun. Durant son parcours initiatique, Amine fera aussi allusion au terrorisme et à la mouvance djihadiste en parlant de « mouvement » (« Je ne quitterai pas Bethléem avant d'avoir rencontré un responsable de votre mouvement », p. 150) et de « militantisme suicidaire » (« Je me moque de savoir à partir de quel instant Sihem a sombré dans le militantisme suicidaire », p. 216) sans pour autant prononcer le mot « fâcheux » et polysémique de « terrorisme ».

Avant de terminer cette section, nous aimerions mettre en relief le profil de quelques terroristes. Beaucoup pensent que ceux-ci sont des « psychopathes », issus d'un milieu socio-économique défavorable, ayant reçu peu d'éducation, trainant derrière eux un « passé criminel »¹³³, etc. Certes, les dimensions sociologique et économique peuvent impacter sur le terrorisme, et constituent d'ailleurs le « climat du "Djihad" »¹³⁴, mais il serait erroné d'en tirer des généralités et de ne pas estimer l'adversaire auquel on est

¹³³ BAUD Jacques, *op. cit.*, pp. 284-286.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 305.

confronté à sa juste valeur. En effet, le terrorisme attire également des personnes érudites, titulaires d'un diplôme universitaire et bénéficiant d'une stabilité financière¹³⁵. Les deux romans offrent à cet effet un éventail relativement large de profils de terroristes afin de laisser entrevoir d'autres perspectives aux lecteurs, plus proches de la réalité : au lieu de présenter le grand chef à la tête de Daech, Abou Ziad, à l'instar d'un malfaiteur ayant une soif de sang que seuls le combat et la cruauté peuvent éteindre, l'auteur a choisi de le caractériser de cette façon : « Abou Ziad n'a rien d'un désosseur », est habillé d'« un impeccable treillis noir et porte à la ceinture un colt 45 [...] », a la main « fine et élégante », ce qui prête à penser que ce chef semble « plus habitué à manipuler les hommes que les armes » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 266). Au-delà de son aspect physique, Karim nous informe qu'il parle un anglais « précis et compréhensible » malgré son accent étranger (son anglais a l'odeur du « taboulé et du thé à la menthe », *ibid.*). À l'entendre citer une phrase de la pièce *Henry IV* de Shakespeare¹³⁶, on devine en filigrane le bagage culturel de cet homme ayant eu le projet, avant d'être contraint de l'abandonner, d'ouvrir une librairie anglaise à Bagdad. Cette librairie, il la voulait « identique à la Shakespeare and Company, rue de la Bûcherie, à Paris », ce qui laisse prédire son attrait pour celle-ci et pour la langue française (« C'est une Française. Vas-y, parle-lui, je ne comprends pas, mais j'adore entendre votre langue », p. 274). À côté d'Aurélien qui a cessé ses études pour revendre de la drogue, ce personnage d'Abou Ziad se révèle plus mystérieux et cultivé que le prototype des terroristes emmagasiné dans l'esprit de la plupart de la population non documentée sur le sujet¹³⁷. En ce qui concerne la kamikaze Sihem, épouse d'Amine, nous ne possédons que peu d'éléments à propos de sa carrière ou de sa formation. Le capitaine Moshé apporte néanmoins des informations sur son entourage : « [...] il faut impérativement que je sache comment une femme appréciée par son entourage, belle et intelligente, moderne, bien intégrée, choyée par son mari et adulée par ses amies en majorité juives, a pu, du jour au lendemain, se bourrer d'explosifs [...] » (*L'Attentat*, p. 53). De plus, dès les premières pages, avant de connaître

¹³⁵ Cf. *ibid.*, pp. 284-287.

¹³⁶ À savoir : « En temps de paix, rien ne sied mieux à un homme qu'une modeste et humble douceur. Mais, quand la tempête de la guerre éclate à votre oreille, imitez alors l'action du tigre » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 268). Nous retrouverons par ailleurs cette citation à la page 85 du présent mémoire.

¹³⁷ Jacques Baud explique que « nous aimons voir dans les terroristes des individus "paumés" ou des "branleurs" et leur appliquons les qualificatifs les plus divers » (BAUD Jacques, *op. cit.*, p. 284).

l'identité de l'auteur de l'attentat, Amine décrit à quoi ressemble sa nouvelle vie depuis qu'il s'est construit une réputation louable dans la région. Il relate que Sihem et lui-même comptaient parmi leurs proches et confidents, « des notables de la ville, des autorités civiles et militaires ainsi que quelques ténors du *show-biz* » (*Ibid.*, p 28). Même si elle est orpheline depuis son adolescence, Sihem nous est dépeinte telle une femme sociable avec un niveau intellectuel et social relativement élevé, bien intégrée dans la société israélienne, loin du standard véhiculé du « loup solitaire », « psychopathe »¹³⁸ et asocial.

Dans ces quelques lignes, nous avons démontré que les deux romans étaient traversés de représentations distinctes les unes des autres, et ce, dans le but de laisser s'exprimer chaque position : celle des forces de l'ordre, des citoyens victimes de ce phénomène bouleversant, des Israéliens, des Palestiniens, des membres de Daech, des narrateurs et personnages principaux, en passant par les médias. Les auteurs offrent ainsi la possibilité aux lecteurs de forger leur propre opinion dans ce bain de discours et de prêter attention à ceux qui, hors du champ littéraire, sont plutôt lésés et délaissés.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 285.

2. Les actions des terroristes : entre l'injustifiable et l'explicable

La position du *dégagement* nous invite également à percevoir deux logiques relativement opposées dans les romans, mais nécessaires et interactives, centrées sur les motivations des terroristes – ou des combattants de la liberté, selon le point de vue duquel on observe le phénomène – : la logique de l'injustifiable et celle de l'explicable. En effet, les deux romans mettent en évidence que l'on ne peut adopter une logique ou l'autre. Mieux, elles sont à considérer ensemble, et s'il nous faut choisir une direction, elle est plutôt à envisager sous l'angle de l'entre-deux, loin de la binarité. Toutefois, nous souhaitons ajouter que le geste d'expliquer le terrorisme ne se confond pas avec celui qui désirerait l'excuser. Expliquer ici signifie élucider les causes et facteurs du terrorisme ; mettre en lumière les motivations des terroristes afin que l'on puisse mieux cerner ce phénomène ; éviter que ce concept, jusqu'alors informulé, ne glisse dans l'« impensé » et apporter ainsi une meilleure gestion du problème, sans pour autant excuser la violence des actes. Cela implique donc que nous devons tenir compte des circonstances dans lesquelles les actes terroristes sont perpétrés – le « système d'exploitation »¹³⁹ du terrorisme qu'est la religion dans le cas des œuvres de notre corpus, le milieu social et environnant des terroristes, la situation économique, le contexte politique –, tout en réprimant fermement la méthode utilisée, la violence et les meurtres commis sur des civils. Nous commencerons dès lors par traiter de la logique de l'injustifiable, puis de la logique de l'explicable.

2.1. La logique de l'injustifiable

2.1.1. « *La vie ne tient qu'à un bas filé* »¹⁴⁰

Quelles que soient leurs motivations, la violence et les moyens utilisés par les terroristes sont injustifiables, inacceptables et ne peuvent que décrédibiliser leurs actions. En effet, selon nous, on ne peut ôter la vie d'autrui pour servir ses propres intérêts, car la vie d'une personne vaut tout autant que celle d'une autre, que la nôtre. Amine rappelle à

¹³⁹ *Ibid.*, p. 291.

¹⁴⁰ MANOUKIAN Pascal, *op. cit.*, p. 119.

cet effet au responsable d'un mouvement djihadiste palestinien ce que la majorité des terroristes ont tendance à oublier : « Je suis venu au monde nu, je le quitterai nu ; ce que je possède ne m'appartient pas. Pas plus que la vie des autres » (*L'Attentat*, p. 159). De plus, ces attentats à la vie ne relèvent pas d'un choix stratégique étant donné que les victimes sont à chaque fois des innocents, emportés aux abords d'une terrasse à Paris comme Charlotte et ses deux amies (*Ce que tient ta main droite t'appartient*), d'un fast-food à Tel-Aviv comme les enfants réunis pour l'anniversaire de leur copain (*L'Attentat*), d'une gare, d'un aéroport, de « non-lieux »¹⁴¹ de manière générale. La vie se joue actuellement à « un horaire de train, à une réservation de restaurant, à une manie d'être toujours à l'heure » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 119), à « un jour au mauvais moment, au mauvais endroit ». Mais quand bien même cette violence serait une riposte à la violence de l'autre, nous apprenons des règles élémentaires de la vie qu'il est vain et regrettable de répondre à la violence par la violence. Au nom de qui s'autorisent-ils pour assassiner des personnes en pleine célébration de la vie ? D'eux-mêmes ? « D'un dieu mortifère ? Du néant auquel il[s] aspire[nt] ? »¹⁴². Ce sont toutes sortes de questions qui nous taraudent et demeurent pour la plupart d'entre nous, avec nos diversités, sans réponse.

Ce qui est difficilement acceptable pour Amine et Karim, c'est la violence avec laquelle le terrorisme frappe au cœur la vie des victimes. Dans *L'Attentat*, « les sirènes ululent », les ambulances inondent les rues de Tel-Aviv ; les corps sont ensanglantés, certains sont noircis, d'autres sont « disloqués et horriblement criblés d'éclats » ; les mains sont arrachées ; le dos écorché ; en résumé, l'hôpital se transforme « en champ de bataille » où les pleurs et les hurlements se déversent en continu (pp. 19-20). À Alep et à Paris, le même scénario se reproduit dans lequel « les corps s'enchevêtrent, pliés sur les côtés comme des origamis » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 57), les pieds sont arrachés entre les mains (*Ibid.*, p. 58), les visages sont terrorisés et « les yeux chavirent » (*Ibid.*, p. 221). Les deux personnages principaux tressaillent face à cette horreur et ressentent cette indignation devant « la mort pour rien, aveugle, sans distinction ni raison » (*Ibid.*, p. 222). En amont de la mort, nous retrouvons également une méthode jugée injustifiable basée sur les critères que nous avons évoqués précédemment dans le

¹⁴¹ Cf. AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992 (La librairie du XXI^e siècle).

¹⁴² LAROUÏ Fouad, *Ce vain combat que tu livres au monde*, Paris, Éditions Julliard, 2016, p. 231.

cadre théorique sur le terrorisme¹⁴³. La propagande, un des éléments de la stratégie terroriste, est présente sous la forme des prêches virulents du cheikh Marwan et de l'imam de la mosquée de Paris :

Qu'aurons-nous à répondre lorsqu'il nous sera demandé [...] : Qu'avez-vous fait de votre vie, [...] qu'avez-vous fait du salut que je vous ai confié ?... Et ce jour-là, mes frères, vos fortunes, vos relations, vos alliés [...] ne vous seront d'aucun secours. En vérité, mes frères, la richesse d'un homme n'est pas ce qu'il possède, mais ce qu'il laisse derrière lui. Et que possédons-nous, mes frères ? Qu'allons-nous laisser derrière nous ?... Une patrie ?... Laquelle ? Une histoire ?... Laquelle ? [...] Par vos ancêtres, montrez-les-moi... Tous les jours, nous sommes traînés dans la boue, sinon devant les tribunaux [...]. (*L'Attentat*, pp. 118-119)

C'est vrai qu'en France il est difficile d'être un bon musulman, et savez-vous pourquoi ? Parce qu'en France le vice est partout. Ici, pour vendre des télévisions, on affiche des femmes nues ! Pour vendre du beurre, on affiche des femmes nues ! [...]. « Alors, ordonne l'imam du doigt, vous tous, mes sœurs, mes frères, si vous entendez dire d'un musulman qu'il est "intégré", qu'avec lui "il n'y a pas de problème", inquiétez-vous et sauvez-le de Sheitan, aidez-le à retrouver le chemin de la mosquée. C'est votre devoir de croyant ». (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, pp. 39-42)

Nous pouvons effectivement observer par le biais de ces extraits que leurs prêches ne sont pas empreints d'innocence et de candeur. Le premier imam s'attache à dépeindre la situation des Palestiniens en leur signalant qu'ils ne laisseront aucun héritage derrière leur passage et qu'il leur faut donc agir et cesser de subir les avanies de l'État d'Israël. Le second s'obstine à diaboliser la France auprès de ses fidèles, leur inspire des sentiments d'hostilité, car selon lui, ce peuple se heurte à la foi des musulmans et sombre dans le prosélytisme (« aidez-le à retrouver le chemin de la mosquée »). Dans le roman de Pascal Manoukian, la propagande passe aussi par les montages de vidéos – filmant des martyrs en pleine action, des pillages de villages yézidis par exemple –, qui épousent les formes des jeux vidéo et d'aventures, des émissions de télé-réalité, des films réalisés par Stanley Kubrick tels que *Full Metal Jacket* et *Spartacus* ; ces montages cumulant tous des milliers de vues sur la chaîne YouTube (p. 214). Ils contiennent toute l'essence de la mentalité de Daech, et plus précisément de leur chef Abou Ziad, le recruteur : attirer bon nombre d'adeptes grâce à l'action, l'horreur, les effets spéciaux dont regorgent ces vidéos de propagande (« Il faut que tu [Karim] fasses briller le califat, que tes films les attirent

¹⁴³ Cf. le point deux de ce mémoire sur le terrorisme comme stratégie insurrectionnelle (chapitre théorique), pp. 32-36.

tous », p. 270 » ; « [Abou Ziad] J'adore la lumière des flammes ! Il faut la poster, ça va les attirer comme des papillons », *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 276). Cette propagande atteint par ailleurs son paroxysme grâce au progrès, aux nouvelles technologies et de cette façon, Daech peut être considéré comme une organisation opportuniste qui souhaite faire parler de son activité grâce aux avancées et moyens de communication de la société. Le deuxième principe de la stratégie terroriste, à savoir l'intimidation, peu présent dans le roman *L'Attentat*, se mesure à la peur répandue dans la population française (« Là tu vas les rendre paranos, surtout si tu filmes et que tu mets en ligne », *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 241). Le chef de guerre Abou Ziad explique que son but est de « délocaliser la guerre », de franchiser leurs idées pour que chaque Français ait peur de trouver un membre de Daech dans sa salle de bains, « pour que plus une mère ne laisse sortir ses enfants sans s'inquiéter ». Pour lui, « il faut faire passer la ligne de front dans le salon des Français, sur les plages, dans les épiceries du village [...] ». Autrement dit, « il ne faut plus leur laisser un mètre carré d'espace de paix » (*Ibid.*, p. 270). En ce qui concerne la provocation, troisième élément de la stratégie terroriste destiné à la fois à démontrer que le pouvoir en place ne possède plus les capacités de protéger sa population et à susciter l'exercice de représailles de la part d'un État ennemi¹⁴⁴, nous pouvons remarquer qu'elle s'intègre également dans les deux romans comme moyens injustifiables. Effectivement, les terroristes s'en prennent à des civils, au sein du quotidien et de la routine, pour viser l'État afin que son incapacité à défendre ses citoyens soit rendue « éclatante »¹⁴⁵. Dans l'extrait suivant, l'incitation à la provocation dans l'État français, en guise de représailles, point à l'horizon :

Parce que les valeurs auxquelles ils [les Français] s'accrochent vont les perdre : les droits de l'homme, le débat, la démocratie, la justice, la laïcité. Ce sont autant de bombes à retardement pour eux. Il suffit de les amener à allumer les mèches. Ils s'étripent déjà sur ce qu'il faut faire pendant que la colère monte partout, il faut continuer à les diviser, les pousser à la faute, jusqu'au jour où un fou finira par faire sauter une mosquée ou par mitrailler une école coranique, alors là on aura gagné (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 271).

Conduire la France à vivre une situation d'anxiété et d'angoisse permanente semble être la stratégie de ces partisans de Daech. Dans ce type de situation, les mots et gestes peuvent dépasser la pensée et contrevenir aux valeurs consacrées par la démocratie. Les terroristes

¹⁴⁴ Cf. le point deux de ce mémoire sur le terrorisme comme stratégie insurrectionnelle (chapitre théorique), p. 35.

¹⁴⁵ FRAGNON Julien, *op. cit.*, p. 239.

attendent que la France transgresse ses propres valeurs et scrutent la moindre maladresse de sa part – comme poser une bombe dans une mosquée ou dans une école coranique –, de manière à ce qu'ils puissent rétorquer ses arguments, le non-respect des valeurs démocratiques qu'elle s'était fixées – en l'occurrence, la liberté de religion – et avancer ainsi une raison à leur combat contre la France. À terme, la France, qui prétendait défendre des valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité pourrait participer à leur dissolution pour des besoins de sécurité et subir le délitement de sa démocratie menacée par les mouvements extrémistes. Dans le roman *L'Attentat*, il s'agit d'une provocation, par les attentats martyrs, cherchant à contrecarrer l'oppression de l'État d'Israël. Les terroristes palestiniens aspirent à négocier avec l'adversaire qui, lui, ne cesse de se montrer inflexible et n'ont trouvé de solution sinon dans la "folie" des hommes : « il n'y a que deux extrêmes dans la folie des hommes. L'instant où l'on prend conscience de son impuissance, et celui où l'on prend conscience de la vulnérabilité des autres » (p. 213). Cette vulnérabilité traduit la fragilité de la vie de l'homme. Amine ne tolère pas l'idée qu'en le frappant de stupeur, en touchant ce qu'il a de plus cher, le don de la vie, l'homme reviendra sur ses positions et sera à même de participer activement et raisonnablement au débat. Les deux personnages principaux des romans étudiés dans le cadre de ce mémoire remettent tous deux en cause le fait que « la fin justifie les moyens, tout le temps depuis toujours » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 259) ou qu'elle « génère ses propres moyens » (*L'Attentat*, p. 164), car on ne peut fonctionner ainsi sans aboutir à des situations tragiques telles que celles décrites dans les romans que nous nous proposons d'analyser. De plus, les moyens odieux des terroristes ne subliment jamais la Cause que de loin, voire même, ils la disqualifient, même si certains répliqueront que le terrorisme utilise les moyens que la société lui procure comme « les armements, la richesse, l'influence sur l'opinion, etc. »¹⁴⁶.

En outre, la conception de la mort et de l'au-delà distingue foncièrement les terroristes des personnages comme Amine, et se fonde sur un argument contestable. Ce chirurgien explique cette différence entre son neveu Adel et lui-même de la sorte : « Nous avons une conception radicalement différente de ce que nous devons attendre les uns des

¹⁴⁶ STEPHENSON Adam, « La fin et les moyens : la philosophie politique de Bertrand Russell », dans *Hermès, La Revue*, n° 7, 1990, p. 208.
<https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-1990-1-page-203.htm> (page consultée le 21 juillet 2018).

autres. Pour lui, le paradis est au bout de la vie d'un homme ; pour moi, il est au bout de sa main » (*L'Attentat*, p. 217). Effectivement, aux yeux des terroristes palestiniens, « la vie, la mort, c'est du pareil au même » (*Ibid.*, p. 96) – et à cet effet, « Adel ne relève plus de ce qui est vivant » (*Ibid.*, p. 225) – puisqu'ils bâtissent leur bonheur dans un au-delà « compensateur des malheurs du monde »¹⁴⁷. Ils refoulent l'ici et maintenant (« Le monde d'ici, tu ne veux plus en entendre parler » ; *ibid.*, p. 96), leur devoir de justice sur Terre en prétextant qu'ils seront récompensés après la mort. Finalement, dans leur perception de la vie et de la mort, on ne décèle pas un prolongement dans l'au-delà de la vie commencée ici-bas, mais plutôt « un échange entre celle d'ici et celle de l'au-delà » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 242), comme le souligne l'intervenant du *think tank* (*Ibid.*, p. 238) au sujet des kamikazes. Cependant, de cette forme de théologie, les puissants peuvent retirer « une justification sacralisée des injustices les plus graves »¹⁴⁸. Or, pour certains, il serait inadmissible de justifier ses actes en avançant le fait qu'ils seront pardonnés dans l'au-delà et que l'ici-bas n'a, lui, que très peu de valeur à leurs yeux (« Quelque part, tu auras définitivement renoncé à tout ce qui pourrait donner une chance à ton retour sur terre » ; *L'Attentat*, p. 96), surtout lorsque l'on apprend que le suicide comme le meurtre sont tous deux condamnés dans l'islam¹⁴⁹ et que, par conséquent, les terroristes éloignent le Coran de son sens véritable.

Avant de terminer cette partie, nous souhaiterions établir un parallèle entre le personnage de Camus, Kaliayev, issu du roman *Les Justes*, et les personnages kamikazes des romans analysés dans ce mémoire. Cette œuvre camusienne met à nu la question de « l'exigence intarissable de justice et celle, inépuisable, du bonheur »¹⁵⁰, soit le dilemme entre éthique et politique qui concerne les deux romans du corpus. Les partisans du terrorisme, que ce soient ceux illustrés dans l'œuvre d'Albert Camus, de Pascal Manoukian ou de Yasmina Khadra, s'emploient au service d'une Cause et ont recours à

¹⁴⁷ Intervention de Mgr Albert Rouet, archevêque de Poitiers, sur le thème « L'au-delà, ici et maintenant », colloque d'octobre 2002.

<https://croire.la-croix.com/Definitions/Lexique/Theologie/L-au-dela-ici-et-maintenant> (page consultée le 20 juillet 2018).

¹⁴⁸ *Ibid.*

¹⁴⁹ Cf. SAUVAGET Bernadette, « Le suicide, une pratique interdite par l'islam », dans *Libération*, le 18 novembre 2015. http://www.liberation.fr/france/2015/11/18/le-suicide-une-pratique-interdite-par-l-islam_1414405 (page consultée le 4 août 2018).

¹⁵⁰ CAMUS Albert, *Les Justes* / Dossier et notes réalisés par Sophie Doudet ; lecture d'image par Agnès Verlet, Paris, Éditions Gallimard, 2010 (Folioplus classiques), p. 137.

la violence pour atteindre leur but. Néanmoins, concernant leur rapport à la violence et à la mort, on observe dans le cas des deux romans contemporains que l'attentat-suicide est utilisé comme un moyen relativement « efficace »¹⁵¹ parmi d'autres d'exercer de la violence et qu'il ne répond pas à une logique de dette – le terroriste sait qu'il va dérober la vie de plusieurs victimes et par conséquent, il déciderait de payer de sa personne en se sacrifiant. Le but poursuivi est à chercher du côté de la stratégie : il s'agit d'intimider la population, le groupe de personnes visé par ce geste, et à la fois d'exhorter d'autres fidèles à reproduire cet acte à leur tour, améliorant ainsi la visibilité de la Cause que les terroristes soutiennent. De plus, comme nous l'avons explicité précédemment, puisque ces derniers consacrent plus d'importance à leur vie dans l'au-delà, l'attentat-suicide leur permet alors de quitter plus rapidement cette vie. Ce geste pourrait donc s'interpréter comme se produisant dans une visée égocentrique. Le volontaire de la mort nie effectivement l'autre, le chosifie et le réduit à « un animal nuisible, sans sexe, sans âge et sans visage : le non-soi, l'ennemi »¹⁵². La chosification de l'autre succède à celle du martyr lui-même puisqu'il « accepte de se transformer en arme, en chose explosive intelligente »¹⁵³. Ce qui est irrecevable s'inscrit dans leur « échange meurtrier : ma vie contre la leur », « la leur » faisant l'objet d'une « indiscrimination »¹⁵⁴. En outre, pour Kaliayev, l'action terroriste s'impose à l'évidence, mais il est nécessaire d'en définir des limites. Les justes tirent plusieurs « règles d'action » : « sacrifier systématiquement l'ennemi »¹⁵⁵ n'est pas concevable et l'efficacité ne peut pas être un bon indicateur, il lui faut préférer « le sens de l'honneur »¹⁵⁶. Après avoir lancé une bombe sur la calèche du grand-duc¹⁵⁷, véritable tyran en Russie, Kaliayev ressent le besoin de se mettre en règle, celui de « mourir pour que le meurtre ne triomphe pas »¹⁵⁸, ce qui le conduit ainsi au sacrifice de sa vie. Parce

¹⁵¹ GÉRÉ François, « Les opérations suicides : entre guerre et terrorisme », dans CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *op. cit.*, pp. 531-536.

¹⁵² *Ibid.*, p. 524.

¹⁵³ *Ibid.*

¹⁵⁴ *Ibid.*

¹⁵⁵ BERETTA Alain, *Étude sur Albert Camus : Les Justes*, Éditions Ellipses, 1999 (Résonances), p. 63.

¹⁵⁶ *Ibid.*

¹⁵⁷ Nous soulignons que la comparaison entre les terroristes issus du roman *Les Justes* et ceux issus des œuvres de notre corpus est tout de même limitée : les premiers, dont Kaliayev, visent une cible politique (le grand-duc de Russie) alors que les seconds visent des civils qui sont là au mauvais endroit.

¹⁵⁸ CAMUS Albert, *op. cit.*, p. 40.

qu'il aime la vie, le bonheur sur terre, Kaliyev souhaite se sacrifier pour éviter de commettre une autre injustice et espère trouver, de cette manière, « la voie de son salut »¹⁵⁹. Le texte de Camus, écrit pour la présentation de sa pièce *Les Justes* à la Comédie de l'Est en 1955, résonne encore actuellement :

Notre monde nous montre une face répugnante, justement parce qu'il est fabriqué par des hommes qui s'accordent le droit de franchir ces limites, et d'abord de tuer les autres, sans payer de leur personne. C'est ainsi que la justice d'aujourd'hui sert d'alibi aux assassins de toute justice ¹⁶⁰.

2.1.2. *Le rapport aux textes sacrés : l'usurpation de l'islam comme couverture religieuse du terrorisme*

La principale source de motivation des terroristes, que ce soient les terroristes appartenant à la bannière de Daech, au Jihad islamique de Palestine ou encore au Hamas dans les romans étudiés, se fonde sur la personne de Dieu/Allah et sur leur foi musulmane. Les personnages terroristes se disent effectivement perpétrer ces actes barbares au nom d'Allah et « finir en beauté » pour lui, par le statut de martyr (« Elle [Sihem] n'avait rien à te dire. N'avait de comptes à rendre à personne. Puisqu'elle s'en remettait à Dieu... », p. 61 ; « Je [Amine] n'arrivais pas à me faire à l'idée que Dieu puisse inciter ses sujets à se dresser les uns contre les autres et à ramener l'exercice de la foi à une absurde et effroyable question de rapport de forces » ; *L'Attentat*, p. 102), et c'est en cela que cette motivation est injustifiable aux yeux des narrateurs. La perversion, le détournement de la religion musulmane pour servir une cause soi-disant noble – « combattre pour Allah » –, attenter à la vie d'autrui et attirer le plus de fidèles possible demeurent insoutenables. Tuer est effectivement proscrit dans le Coran et ces malheureux actes s'inspirant du sacré n'entretiennent pas de lien avec l'islam (« Les bons musulmans ne tuent pas, surtout au nom d'Allah » ; *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 254). Le paradoxe que l'on peut relever se base sur le fait que « les terroristes s'autoalimentent de paroles qui ne sont pas la "vraie" religion »¹⁶¹, mais qui ne sont pas non plus en-dehors du champ religieux.

¹⁵⁹ BERETTA Alain, *op. cit.*, p. 69.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 74. Extrait du texte de Camus pour la présentation des *Justes* à la Comédie de l'Est, 1955. Texte reproduit dans l'édition de la Pléiade, p. 1835.

¹⁶¹ DUBOST Michel, MERROUN Khalil et SERFATY Michel, *L'Imam, l'Évêque et le Rabbín : terrorisme, racisme, laïcité, éducation*, entretiens menés par Florence Méréo, Paris, Éditions Autrement, 2016, p. 40.

Pour éclaircir ce paradoxe, Nasr Hamid Abû Zayd, un de ces huit nouveaux penseurs de l'islam que nous présente Rachid Benzine dans son ouvrage éponyme, pose au départ comme axiome que le Coran est un texte en langue arabe, une œuvre littéraire, une « production culturelle » que l'on ne peut restreindre à un Livre saint uniquement normatif et prescriptif. D'après ce nouveau penseur de l'islam,

Le Coran constituant un document linguistique dont les formes sont les mêmes que celles des autres textes issus du même milieu, il n'y a pas à chercher à lui appliquer une « herméneutique sacrée », mais il peut être étudié et interprété, et faire l'objet des mêmes méthodes d'interprétation que tout autre chef-d'œuvre de la littérature¹⁶².

Le théologien conçoit donc le Coran comme un texte linguistique et historique ; et éluder cette considération conduit à figer sa signification. Le problème qui s'impose alors, avertit-il, c'est qu'une fois cette fixation de la signification du texte, une autorité peut se proclamer « seule gardienne » de ce dernier et en agencera ainsi le sens de manière à ce qu'« elle corresponde à ses propres desseins, et rejette toutes les autres interprétations possibles »¹⁶³. De plus, bien souvent ces autorités, telles que la doctrine salafiste par exemple, isolent complètement le contexte de production dans lequel le Coran a été rédigé du Coran lui-même en tant que texte. Cette mouvance déforme également le texte originel, voire se base sur des commentaires spécieux, non authentiques, et les « thèses du salafisme » sont généralement étiquetées comme étant « involutives et simplificatrices »¹⁶⁴. Or, si les nouveaux penseurs de l'islam dont traite Rachid Benzine dans son ouvrage divergent sur certaines « questions religieuses » ou sur « les réalités politiques ou culturelles »¹⁶⁵, ils construisent toutefois à l'unisson une théorie attachant de l'importance au texte sacré originel de l'islam, à son interprétation et à son contexte de production – le Prophète Muhammad était un homme de tribu et vivait donc dans une société tribale. Ils exhortent les lecteurs du Coran à établir incessamment des parallèles – et donc des contrastes – entre les situations dans le temps et l'époque actuelle, différente à bien des égards. Abû Zayd relate à ce sujet que « le Coran est un message du Ciel à la terre » qui se veut tributaire de la réalité et résulte d'une « dialectique entre le texte et la

¹⁶² BENZINE Rachid, *Les nouveaux penseurs de l'islam*, Paris, Éditions Albin Michel, 2004 (L'islam des Lumières), p. 192.

¹⁶³ *Ibid.*

¹⁶⁴ Conférence « Neutralité, prosélytisme et propagande » : rencontre avec H. Abdel Gawad. Conférence du 29 mars 2018 à l'UCL, Louvain-la-Neuve.

¹⁶⁵ BENZINE Rachid, *op. cit.*, p. 18.

réalité »¹⁶⁶. Cette relation dialectique s'observe dans l'histoire de la Révélation coranique qui a été marquée par des événements particuliers et par des bouleversements sociaux et politiques. C'est la raison pour laquelle Abû Zayd parle d'une « production culturelle » pour qualifier le Coran. Par ailleurs, pour exprimer son discours, il affirme que Dieu a dû se doter d'un « système d'interprétations culturelles et linguistiques » propre au genre humain afin que les premiers destinataires de son message puissent le comprendre. Le choix de la langue, l'arabe, n'est pas anodin puisque cette dernière est « l'instrument » d'une communauté lui permettant d'appréhender le monde et de lui donner un sens dans la conscience de chacun. Ce langage se révèle éminemment local étant donné sa nécessaire adaptation à « l'horizon linguistique et intellectuel des premiers destinataires »¹⁶⁷.

Ainsi, le paradoxe susmentionné entre le fait que les terroristes se crédibilisent par des paroles qui ne sont pas la “vraie” religion, mais qui, dans le même temps, ne sont pas non plus hors de la religion islamique trouve son explication dans le manque de mise en relation dialectique entre texte et réalité. En effet, comme l'interprétation et le texte sont indissociables, le Coran une fois déchiffré, « décodé » en fonction de son contexte historique, culturel et linguistique, doit être « réencodé » selon le contexte culturel et linguistique de l'interprète¹⁶⁸. Le problème lié à ce paradoxe réside soit dans ce « réencodage » manqué du Coran dans la culture du lecteur, pour reprendre le terme d'Abû Zayd ; soit dans une méthode d'interprétation des textes trop subjective et forçant leur signification pour qu'ils traduisent au mieux ce que les membres d'une doctrine religieuse souhaiteraient entendre et propager. Afin de pallier cette subjectivité de l'herméneutique au cours de la lecture d'un texte sacré, Abû Zayd propose de tenir compte de plusieurs aspects : « l'aspect psychologique », « ontologique », « scientifique », « sociologique », « existentiel », « phénoménologique » et enfin, « l'aspect théologique »¹⁶⁹.

Dans le roman *Ce que tient ta main droite t'appartient* dont le titre est lui-même un verset du Coran, le narrateur déplore justement le manque d'herméneutique, de recul par rapport au texte originel sacré, et plus globalement, il déplore une promptitude à

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 195.

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 196.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 208.

¹⁶⁹ *Ibid.*, pp. 210-211.

critiquer défailante chez les terroristes. Par exemple, un membre de Daech, dénommé « l'Anglais », explique à Karim que la veuve d'un soldat doit épouser le frère de ce dernier, car Daech observe le lévirat dans l'islam. Il ajoute que si ce soldat n'a pas de frère, l'émir peut alors épouser la veuve s'il le désire (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 174). Karim s'étonne de ce commentaire, lui demande si cette relation matrimoniale avec l'émir est mentionnée dans le Coran (« C'est dans le Coran, ça ? », *ibid.*) et l'Anglais ne semble pas trop certain de sa réponse étant donné qu'« il ne l'a pas lu jusqu'au bout » (*Ibid.*). Non seulement cet Anglais, James, répand une pratique vieille de l'Antiquité – faisant de la femme un bien de l'héritage familial – dont il n'est même pas certain de l'existence dans le Coran, mais il omet de dire, en l'absence du savoir, que le lévirat n'était opérant qu'avec l'accord de la femme veuve¹⁷⁰. De plus, même si certains attestent de cette relation matrimoniale dans le Coran, il ne faut pas perdre de vue le contexte dans lequel ce texte a vu le jour : le lévirat correspondait à une « possibilité qui existait dans la société [tribale] arabe où Muhammad a vécu »¹⁷¹. En outre, pour rebondir sur le cas de terroristes djihadistes comme James, on remarquera que ce n'est pas d'abord l'islam qui l'a radicalisé¹⁷², mais son radicalisme qui s'est islamisé, comme le suggère Olivier Roy dans son ouvrage *Le djihad et la mort*¹⁷³. Il est d'ailleurs dit dans le roman que James a rejoint Daech huit mois après une « conversion express dans l'arrière-salle d'un kebab tenu par un Turc » (p. 173). Cet Anglais n'a effectivement pas lu le Coran dans son intégralité, ce qui prouve donc qu'il n'a pas songé au passage à la violence après une réflexion sur le Coran ou les hadiths. La thèse d'Olivier Roy tend à démontrer que ces jeunes ne possèdent pas « la culture religieuse requise » pour comprendre les textes sacrés, et qu'« ils se soucient surtout fort peu de l'avoir »¹⁷⁴. D'après sa recherche, les djihadistes sont radicaux « parce qu'ils choisissent de l'être, parce que seule la radicalité

¹⁷⁰ Cf. EL-TIBI Zeina, *L'islam et la femme : rappel pour en finir avec les exagérations et les clichés*, Paris, Éditions Desclée De Brouwer, 2013 (Essais/religions), p. 51.

¹⁷¹ BENZINE Rachid, *Le Coran expliqué aux jeunes*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, p. 191.

¹⁷² La radicalisation est « un terme creux » d'après Rik Coolsaet, car il est source de confusion et d'ambiguïté. En effet, le terme « radicaliser » signifie-t-il que la personne est très violente, qu'elle est pieuse – une personne musulmane et très orthodoxe –, qu'elle représente un danger pour la société et qu'elle est susceptible de passer à l'acte ? « Le concept même de radicalisation renferme toute une série de réalités différentes qui doivent être définies » (Rik Coolsaet). Émission télévisée *À votre avis* animée par Sacha Daoût sur le thème de la radicalisation, diffusée sur la RTBF le 30 mai 2018. https://www.rtbf.be/auvio/detail_radicalisation-concept-creux?id=2355753 (page consultée le 30 juillet 2018).

¹⁷³ ROY Olivier, *Le djihad et la mort*, Paris, Éditions du Seuil, 2016 (Débats), 166 p.

¹⁷⁴ *Ibid.*, pp. 73-78.

leur paraît séduisante ». Ces radicalisés ont généralement été auparavant des personnes marginalisées en quête d'une reconstruction personnelle, cédant alors facilement au «chant des sirènes». Ce n'est ensuite que dans une seconde phase que la radicalisation se place sous l'égide de la religion. La thèse, probablement discutable, d'Olivier Roy n'en est qu'une parmi d'autres, et nous ne sommes pas sans savoir que Gilles Kepel propose exactement l'inverse, à savoir que le terrorisme trouverait son origine dans l'islam¹⁷⁵. Ces divergences d'opinions ont d'ailleurs conduit à une « querelle française »¹⁷⁶ entre les deux hommes au sujet de la radicalisation.

Un autre exemple de mauvaise manipulation du Coran est celui du « testament » légué par Aurélien avant d'aller à sa perte. Chaque martyr doit laisser une trace de sa mort, expliquer le sens de son sacrifice en enregistrant par le biais d'une vidéo les dernières volontés du martyr. Aurélien a ainsi revendiqué son action au nom de Dieu et a joint un passage du Coran pour «justifier» son geste : « Combattez-les jusqu'à ce qu'il ne subsiste plus d'association et que la religion soit entièrement à Allah » (Sourate 8). Il termine son message ainsi : « Voilà pourquoi je meurs et voilà pourquoi ils mourront ce soir. Pour qu'un jour nous ne vivions plus qu'entre musulmans » (p. 249). Le narrateur omniscient s'empresse à nouveau de désapprouver vivement cet usage pernicieux du Coran lu de manière strictement littérale et privée de toute contextualisation. Or ce verset tire sa genèse dans des épisodes guerriers remontant environ à l'an sept-cent et fut dicté au moment « où les tribus arabes se faisaient encore la guerre à cheval » (*Ibid.*). Le narrateur critique donc le retour à la foi des origines et la compréhension biaisée des textes, dépourvue d'interprétation dans la mouvance djihadiste. Bien que l'esprit critique d'Aurélien et d'autres jeunes ait été perverti par les chefs de guerre de Daech connaissant tous les rouages de l'endoctrinement, on ne peut justifier leurs actes terroristes revendiqués au nom de Dieu et de l'islam. Le message en toile de fond se veut ainsi transparent : « draper sa lâcheté » d'une quelconque sourate met le monde à mal et est damnable.

Du côté de *L'Attentat*, le rapport des hommes aux textes originels fondateurs des religions est aussi abordé par Shlomi Hirsh, un charlatan qui vit en ermite – également

¹⁷⁵ Cf. DAUMAS Cécile, « Olivier Roy et Gilles Kepel, querelle française sur le jihadisme », dans *Libération*, le 14 avril 2016. http://www.liberation.fr/debats/2016/04/14/olivier-roy-et-gilles-kepel-querelle-francaise-sur-le-jihadisme_1446226 (page consultée le 4 août 2018).

¹⁷⁶ *Ibid.*

appelé Zeev l'Ermite par les Arabes–, non pas ici pour dénoncer les principes des terroristes, mais pour accuser la politique d'Ariel Sharon, naguère Premier ministre d'Israël, envers les Palestiniens. « Appuyé sur un gourdin, la mine déconfite et la crinière chenue », Shlomi Hirsh toise le Mur de séparation occultant l'horizon et constate que « Sharon est en train de lire la Torah à l'envers » et que « le Juif erre parce qu'il ne supporte pas les murs » (*L'Attentat*, p. 231). Ariel Sharon lit la Torah à l'envers, car il n'a visiblement pas saisi toutes les subtilités du message religieux dispensé dans ce Livre – à savoir le partage, la fraternité, l'amour de son prochain – puisqu'il pense préserver son peuple des assaillants de part et d'autre d'Israël grâce à l'érection de ce mur de sécurité. Cependant, il ne fait que l'exclure du cosmopolitisme propre à cette terre, « l'enferme dans un autre ghetto, moins terrifiant certes mais tout aussi injuste... » (*Ibid.*). Si on tient compte de l'origine du terme « ghetto » qui renvoie à un « quartier où les Juifs étaient tenus de résider, isolés du reste de la population et étroitement surveillés »¹⁷⁷, cette situation paraît effectivement tout aussi injuste que celle réservée aux Palestiniens. Sous le gouvernement d'Ariel Sharon, le peuple juif est aussi esseulé, surveillé, dépourvu de contact humain, et même privé du partage des cultures. De la conversation entre Amine et Zeev l'Ermite sur les dogmes religieux et les croyances, il en résulte que l'Homme n'a pas compris grand-chose aux prophéties et qu'il est crucial de libérer Dieu « depuis le temps qu'il est l'otage de nos bigoteries », comme le formule Amine (pp. 233-234). Nous pourrions même joindre à cet impératif de la liberté de Dieu celle de la communauté musulmane toujours placée dans une situation inconfortable, car stigmatisée à cause de quelques-uns qui ont crié les deux mots tant redoutés.

¹⁷⁷ <http://www.cnrtl.fr/definition/ghetto> (page consultée le 16 juillet 2018).

2.1.3. *La destruction, le nihilisme au cœur du terrorisme*

Inéluctablement, les actes de terrorisme entraînent la destruction de bâtiments, d'infrastructures, de lieux de culte, de l'architecture et de la culture qui en découle. Les terroristes empêchent alors la transmission de cet héritage culturel aux générations futures, de tous ces biens qui constituent, pour certains d'entre eux, le patrimoine de l'Unesco. En évoquant ce thème de la destruction, nous pensons évidemment à une ville comme Alep, ensevelie sous les décombres et sous le poids de la violence, mais aussi à des villes comme Mari – l'une des plus anciennes cités du monde actuellement saccagée par Daech –, Raqqa, Deir ez-Zor en Syrie, Janin et Bethléem dans l'État d'Israël. Les narrateurs des deux romans mettent en exergue et à la fois réprouvent cette force destructrice ainsi que les conséquences matérielles qui s'ensuivent.

Dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, le narrateur relate avec peine cette destruction d'Alep, de son quartier chrétien, du minaret fragile superposé sur la mosquée des Omeyades et d'une des plus vieilles synagogues – la Grande Synagogue – détenant le codex d'Alep qui est l'ancienne copie de la Bible hébraïque (p. 219). Il dépeint le métissage de cultures autrefois présent dans cette ville : les chrétiens étaient occupés à la blanchisserie, au tissage et au commerce de la dentelle et du satin ; les Arméniens y contrôlaient le négoce de la soie et des chafarcanis – des cotonnades à fond rouge – ; les Tcherkesses martelaient le cuivre, et les juifs y ont également trouvé refuge après la destruction du second temple de Jérusalem (*Ibid.*). Ensuite, le narrateur décrit et dénonce simultanément la dégradation, pour ne pas dire disparition, des sites historiques antiques comme le temple de Baalshamin, les lions assyriens de Raqqa ou le site archéologique mésopotamien de Mari datant du troisième millénaire avant notre ère (pp. 234-237). Cette vieille cité flamboyante de Mari, riche de « son palais royal, de ses canaux, de ses jardins sucrés et ombragés », de son architecture époustouflante pour cette époque, sert aujourd'hui de camp d'entraînement et de pied-à-terre pour l'État islamique. Du monument à la mémoire du génocide arménien érigé en 1989 à Deir ez-Zor, il ne reste plus rien, Daech l'a dynamité et ses ruines tiennent lieu de latrines aux combattants. En plus d'être ravagés et assiégés, ces lieux cités sont pillés par les terroristes qui s'approprient les objets précieux découverts lors de fouilles pour les vendre ensuite sur Internet ou à des fins connaisseurs et collectionneurs intéressés (p. 235). De cette manière,

cette organisation peut s'autofinancer et se targuer d'être un État à part entière avec son propre budget et ses dépenses, en plus de la rémunération versée aux soldats de Daech.

Si la destruction de bâtiments par les terroristes du Hamas ou du Mouvement du Jihad islamique palestinien et par l'armée israélienne est moins systématique, voire moins recherchée à tout prix dans *L'Attentat*, celle exercée par l'organisation de Daech s'inscrit dans un projet nihiliste, dans la mesure où ils désirent volontairement effacer tout ce qui a précédé l'islam. Dans l'optique de l'État islamique, il faut absolument nier, détruire, éliminer chaque trace de ce qui a pu être, « comme si une civilisation pouvait émerger du néant, [alors que] rien ne naît de rien ; tout est obligatoirement relié à quelque chose » (*Ibid.*). Pour le narrateur, prétendre que l'islam a jailli de l'Histoire de façon autonome sans avoir subi aucune influence est « hérésie et prétention, péché d'orgueil » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 235). L'animosité et le rejet de l'Autre, de sa culture, de sa religion font l'objet de la suppression de tout signe religieux et lieu de culte autres que ceux consacrés à la religion musulmane. Le narrateur se heurte à cette profanation débridée traduisant l'irrespect des terroristes indifférents à la culture occidentale qui a tendance à muséifier, fossiliser tous les chefs-d'œuvre et objets du passé. L'État islamique a bien compris comment fonctionnait la préservation de l'art et de la culture dans les sociétés modernes et se permet d'utiliser les sites archéologiques pour s'entraîner, se loger et se protéger des missiles amorcés par leurs ennemis, comme l'illustre l'extrait suivant :

[Karim] — C'est là qu'ils s'entraînent ?

[Alex, un membre de Daech travaillant dans le service des médias] — Oui, détruire un site archéologique, c'est un crime contre l'humanité. Enfin, pour eux, pas pour nous, ajoute-t-il aussitôt, alors on est tranquilles, personne ne bombarde. C'est comme une capote, ça nous protège (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 232).

Cette organisation profite donc de la faiblesse des autres, de leurs principes de conservation de tout héritage du passé, sachant pertinemment que leurs adversaires ne prendront pas le risque de perdre des vestiges d'une cité millénaire, qui forme la première société urbaine avec l'Égypte antique. La destruction n'est toutefois pas à son comble : les chefs des rangs de Daech censurent également les livres et procèdent à un autodafé. Encore une fois, le narrateur raille allègrement cette pratique, critique les terroristes pour qui la lecture s'avère être « un poison mortel », un horrible danger – on dresse à cet effet le même constat à l'époque de Voltaire avec son pamphlet intitulé *De l'horrible danger*

de la lecture. Lire un autre texte que celui de Dieu équivaut à se détourner de la foi, « à s'imaginer d'autres mondes », or il n'en existe qu'un seul, celui de Dieu (p. 226). Ces attitudes, au nom d'une revigoration d'un islam pur, font complètement abstraction du génie humain et incitent les jeunes et moins jeunes à cultiver la haine de l'Autre, ce qui ne permet pas de composer facilement avec l'altérité, le vivre-ensemble et les valeurs occidentales.

Brûler des bâtiments et des livres, démolir des temples ou sites archéologiques était déjà perçu comme une provocation et une offense à la culture, mais conduire de jeunes filles yézidies sur un bûcher en raison de leur foi déviante, de la non-apparition de leur religion dans le Livre est de l'ordre de l'insoutenable pour Karim (« il a honte de croiser leur regard », p. 212 ; « Comment peut-on voir en elles des démons ? », p. 213 ; « il n'a plus le courage de rien », *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 214). Le peuple yézidi forme une petite minorité venant de la Syrie, de l'Irak, de la Turquie et de l'Iran et est dévoué à un dieu unique et créateur. Le narrateur fournit à ses lecteurs de précieuses informations sur ce peuple oublié de l'histoire et réduit en esclavage par l'organisation de Daech, car considéré comme inférieur et ne possédant aucun droit, contrairement aux juifs et aux chrétiens. On nous apprend que les yézidis se sont attiré la haine de l'État islamique pour leurs croyances millénaires : « ils se sont inspirés de celles des disciples de Zarathoustra, les adorateurs du feu de la Perse antique, et traînent depuis auprès de Daech une réputation d'admirateurs du diable qui leur vaut aujourd'hui d'être considérés comme des païens souillant la terre de *Shâm* » (p. 114). Ils sont pourchassés, assassinés parce qu'ils aiment le feu et en allument pour « célébrer le soleil », parce qu'ils prient un ange créé par leur Dieu et représenté par un paon – symbole de Satan pour Daech –, parce que certaines ont les yeux bleus et le bleu est la couleur des yeux des damnés, d'après un passage du Coran lu consciencieusement par Daech. Autrement dit, ils incarnent parfaitement ces « putains d'adorateurs du diable » (p. 175). La plupart des yézidis sont assassinés lors des pillages de villages, mais les filles font partie du butin de guerre – que l'État islamique justifie par ailleurs au moyen de la sourate qui donne son titre au roman de Pascal Manoukian¹⁷⁸ – et sont ainsi maintenues en vie afin de les revendre sur Internet, d'en faire des objets sexuels, des domestiques, des ouvrières attelées à la fabrication de ceintures explosives chères aux martyrs. Le roman ne manque pas de pointer un autre passage du Coran rapportant que le croyant devait traiter les vaincus d'une guerre comme

¹⁷⁸ Cf. émission *C à dire ?!*, *op. cit.*

leur *alter ego* (« Nourris-les comme tu te nourris, habille-les comme tu t'habilles, et ne leur assigne pas des tâches au-dessus de leurs forces », p. 177). Il discrédite pleinement ce crime non fondé contre l'humanité, contre les identités et ce système d'esclavage, certes autrefois en vigueur dans les sociétés arabes du temps de Muhammad et même dans la plupart des sociétés de cette époque-là, mais inconciliable de nos jours avec la « dignité humaine »¹⁷⁹. Un passage poignant révèle le tragique de la situation du peuple yézidi tenu dans la servitude, dans lequel une jeune fille est véritablement infériorisée, traitée comme un chien et méprisée par le chauffeur Hamed, qui transite par la Turquie deux fois par semaine afin de sortir du pétrole volé pour l'État islamique :

Une jeune yézidie leur porte le thé. Elle a les yeux vides, le droit à moitié fermé. Plus personne n'a l'air d'habiter son corps.

« Allez, fous le camp ! » lui hurle le chauffeur en lui arrachant le plateau des mains. [...]. Elle baisse le regard et trotte jusqu'à sa niche, une natte en jonc déroulée à même le sol devant le four à pain. [...] La jeune yézidie s'est roulée en boule. (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, pp. 232-233)

2.2. La logique de l'explicable

« Comment acquérir enfin tolérance et non-violence, sinon en se plaçant du point de vue de l'autre, savoir de l'autre côté ? »
(Michel Serres)

Au-delà de la prise en compte des raisons politiques ou religieuses, les narrateurs s'opposent foncièrement au terrorisme pour la violence qui en résulte, qui plus est une violence sans limites, faisant de la mort la véritable gagnante du combat. Leur travail de réflexion ne s'arrête néanmoins pas à ce constat ; ils désirent comprendre pourquoi une minorité de personnes se lance dans cette entreprise du mal, persuadés que la frontière entre ce qui relève du pacifisme et de la violence n'a pas été déplacée toute seule, sans un ensemble de circonstances et d'acteurs affectant le jugement des terroristes. Nous allons

¹⁷⁹ BENZINE Rachid, *Le Coran expliqué aux jeunes*, op. cit., pp. 188-189.

donc dès à présent dessiner le paysage de ces différents facteurs explicables et inhérents à l'action terroriste dans les romans étudiés.

2.2.1. *Dimension politique : le terrorisme comme réponse à une agression*

1. Dans *L'Attentat*

[...] Il faut impérativement que je sache comment une femme [Sihem] appréciée par son entourage [...] a pu, du jour au lendemain, se bourrer d'explosifs et se rendre dans un lieu public remettre en question tout ce que l'État d'Israël a confié aux Arabes qu'il a accueillis en son sein. Vous rendez-vous compte de la gravité de la situation, docteur Jaafari ? On s'attendait à des félonies, mais pas de cette nature. (*L'Attentat*, p. 53)

Tout l'enjeu du conflit israélo-palestinien repose sur cette citation du roman. Le capitaine Moshé semble être le porte-parole de beaucoup d'Israéliens – mis à part Kim et Benjamin Yehuda, Naveed Ronnen et Shlomi Hirsh – pour qui l'État d'Israël est le Bon Samaritain, puisqu'il a accueilli les Arabes en son sein¹⁸⁰. Ce capitaine n'admet pas que l'on puisse s'en prendre à l'État juif, le détruire et le corrompre alors qu'il s'est montré bienveillant envers les Arabes de Palestine. L'ironie de la situation se profile à l'horizon ; les Palestiniens se rendent évidemment compte de la gravité de la situation et deviennent des bombes humaines dans l'espoir d'agir sur le sort qui leur est réservé et de contrer l'agression de l'autorité israélienne. Amine rapporte que cette oppression est tellement forte que la vie de son beau-frère Yasser s'est réduite à « une soumission aveugle à l'autorité de l'État » et à « la plus simple expression de la survie – galérer sans relâche pour joindre les deux bouts et considérer chaque bouchée de pain comme un pied de nez brandi à la barbe de la déveine » (*Ibid.*, p. 125).

De même, les adolescents guettant la maison d'Amine pour la vandaliser et importuner ce dernier après l'annonce de l'attentat tiennent le même discours que le capitaine Moshé : « C'est comme ça qu'on dit merci chez vous, sale Arabe ? En mordant la main qui vous tire de la merde ? [...] Regarde le château que tu occupes [...] Qu'est-ce qu'il vous faut de plus pour apprendre à dire merci ? » (*Ibid.*, p. 63). Il ne s'agit donc

¹⁸⁰ Nous soulignons par ailleurs que l'État d'Israël a accueilli les Arabes, mais après les avoir chassés. Cf. p. 37 de ce mémoire.

pas de l'opinion d'une catégorie particulière, l'élite sociale, la police ou les autorités juives, mais de l'ensemble de la société israélienne qui partage cet avis que les Arabes leur sont redevables et devraient plutôt montrer de la reconnaissance. En outre, ces adolescents semblent totalement ignorer – ou le feignent – les disparités sociales présentes sur le territoire occupé. Si le « château » qu'il occupe témoigne certes de la richesse d'Amine due à sa position sociale frôlant la haute sphère bourgeoise, il n'est guère le lieu d'habitation de tous les Palestiniens (« Bethléem propose de nouveaux fatras de taudis en parpaings nus, dressés les uns contre les autres comme des barricades – la plupart encore au stade de finition, recouverts de tôle ou hérissés de ferraille, avec des fenêtres hagardes [...] » ; *ibid.*, p. 113). Amine a pu bénéficier de sa naturalisation israélienne et a dès lors joui d'une situation confortable tant financièrement que socialement, mais la majorité des Arabes vivent sous le seuil de pauvreté depuis des décennies (« les hameaux en état de siège », « des routes jalonnées de voitures carbonisées », p. 195 ; « des pâtés de maisons entiers ont été rasés par les tanks et les bulldozers, sinon soufflés à la dynamite », p. 197 ; « rangées de ruines », « rues réduites au silence », « façades estropiées », p. 198). À titre d'exemple, la bande de Gaza est aujourd'hui peuplée de deux millions d'habitants qui n'ont que « quelques heures d'électricité par jour et n'ont pas accès à l'eau potable » ; le chômage dans cette région est totalement endémique ; les maisons détruites à cause des tirs ne sont pas reconstruites par « manque d'argent, de subsides et d'exportations à l'étranger »¹⁸¹, tandis qu'à quelques kilomètres de la bande de Gaza, la lumière scintille de tous côtés. Ce constat relevé en 2018 par Charles Enderlin, journaliste israélien, s'avère similaire aux propos du roman publié quelques années plus tôt : à Janin, il n'y a pas d'« eau courante, pas d'électricité », plus de nourriture, et « on n'arrive pas à fermer l'œil de jour comme de nuit » fulmine Jamil, le cousin d'Amine (*L'Attentat*, p. 199). Ainsi, dans un contexte de ségrégation, les Palestiniens ont recours à la violence terroriste afin de répondre à l'agresseur qui occupe leur terre, confisque leurs maisons et ne reconnaît pas leurs droits, et à cet effet, le roman met en lumière ces motivations compréhensibles et « circonstances atténuantes » qui gravitent autour d'un attentat. En plus des *checkpoints*, du Mur de sécurité qui traverse les champs des propriétaires et entrave

¹⁸¹ Émission France culture *La Grande table* animée par Olivia Gesbert sur le thème du réveil du conflit israélo-palestinien, diffusée le 17 mai 2018. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/la-grande-table-2eme-partie-du-jeudi-17-mai-2018> (page consultée le 25 juillet 2018).

la production agricole, le commandeur d'un mouvement extrémiste palestinien essaie de décrire le calvaire que sa patrie subit quotidiennement :

On passe nos soirées à ramasser nos morts et nos matinées à les enterrer. Notre patrie est violée à tort et à travers, nos enfants ne se souviennent plus de ce qu'école veut dire, nos filles ne rêvent plus depuis que leurs princes charmants leur préfèrent l'*Intifada*, nos villes croulent sous les engins chenillés et nos saints patrons ne savent plus où donner de la tête. (*Ibid.*, p. 158)

Par ailleurs, un des éléments les plus révoltants pour Amine – et pour la plupart des Palestiniens – concerne la mesure de destruction punitive des maisons des familles de terroristes, appliquée depuis 1967 par l'armée israélienne (« conformément aux instructions qu'il [un officier] a reçues de sa hiérarchie, nous avons une demi-heure pour évacuer la demeure et lui permettre de procéder à sa destruction » ; *ibid.*, p. 237). Elle se donne pour objectif de « frapper les esprits » et de dissuader les potentiels combattants à se lancer dans des actions terroristes. Cependant, dans *L'Attentat*, en détruisant la maison de l'oncle Omer, une maison familiale bâtie pierre après pierre, de leurs propres mains et de leur courage, l'armée israélienne détruit « le repère le plus important de la tribu » (p. 238), le tissu social de la famille d'Amine, l'histoire des générations qui y sont écloses. Cette demeure recèle tous les biens de la famille ainsi que les souvenirs, rêves et espérances de chacun, et même « l'éternité entière » ; c'était le « château de petit prince aux pieds nus » d'Amine (p. 239). Au moment où le soldat israélien s'apprête à abattre le muret de la clôture, une vague de colère se déchaîne en Amine et l'emporte avec violence contre l'engin, contre « le monstre en train de dévaster [s]on histoire » (*Ibid.*). Aussi, pour les familles, il s'agit d'une menace, d'une intrusion dans leur intimité, dans ce qu'ils ont de plus cher lorsqu'il ne leur reste plus rien. Consterné et chagriné, Amine s'indigne de la démolition de la maison qui de surcroît abrite deux vieillards sur le point de rendre leur dernier souffle :

Nous ne vous laisserons pas détruire notre maison. Qu'est-ce que c'est cette histoire ? Ils vont aller où, les gens qui habitent ici ? Il y a deux vieillards presque centenaires qui essaient tant bien que mal de s'acquitter correctement des quelques jours qui leur restent. Vous n'avez pas le droit... (*Ibid.*, p. 238)

Le constat est sans appel : les militaires vont détruire la maison et rejoignent ainsi la place des « sans-cœurs » (« Ces gens n'ont pas plus de cœur que leur engin. Sauvons ce que nous pouvons et partons d'ici. », *ibid.*). Au lieu d'avoir « un effet dissuasif », cette politique provoque donc l'anéantissement du nid familial punissant tous les membres de la lignée

alors que les individus recherchés pour leurs exactions ne vivent bien souvent plus sous le toit des familles concernées d'après Jacques Baud¹⁸². Cette sanction, « contestée au sein même de la population israélienne »¹⁸³ pour la souffrance infligée aux femmes, enfants et personnes âgées, est perçue comme la réponse prosaïque aux actes du combattant de la liberté dont la famille pourrait vouloir rendre la pareille par la suite. Bien que l'État d'Israël souhaite défendre légitimement la population israélienne en érigeant le Mur et en imposant des mesures restrictives – et disproportionnées par rapport aux actions commises¹⁸⁴ – telles que la *knass*¹⁸⁵ et la démolition des maisons de terroristes, tous ces éléments accumulés, et décuplés par la difficulté du milieu précaire, génèrent davantage de « rancœur »¹⁸⁶ ainsi que des sentiments hostiles envers le peuple et le gouvernement juifs.

2. Dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*

Prison de toutes les violences et humiliations, certains disent que c'est dans la prison d'Abou Ghraïb près de Bagdad que l'idéologie djihadiste a atteint son paroxysme au vu des sévices et traitements exercés par les soldats américains, les GI, sur des détenus irakiens. Ceux-ci, dont le personnage d'Abou Ziad dans le roman de Pascal Manoukian, le recruteur et grand chef de Daech, n'ont jamais pu se libérer de cette humiliation administrée par les soldats américains, revenant sans cesse hanter leur esprit. Si un sentiment profond de haine envers les États-Unis avait déjà mûri chez Abou Ziad en raison des bombes américaines projetées aveuglément sur les maisons de civils, il s'est davantage exacerbé après la scène suivante :

Après [c'est-à-dire après la frappe qui a soulevé les ruines de sa maison], je suis allé manifester devant l'immeuble de l'état-major américain. Ils m'ont arrêté, soupçonné de terrorisme et j'ai fini à la prison d'Abou Ghraïb où pendant trois ans on a laissé des

¹⁸² BAUD Jacques, *op. cit.*, p. 51.

¹⁸³ Auteur anonyme, « Israël autorise la destruction punitive de maisons de terroristes palestiniens », dans *Le Monde*, le 2 janvier 2015. https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2015/01/02/israel-autorise-la-destruction-punitive-de-maisons-de-terroristes-palestiniens_4548355_3218.html (page consultée le 4 août 2018).

¹⁸⁴ Cf. BAUD Jacques, *op. cit.*, pp. 48-49.

¹⁸⁵ Amende entrée en vigueur dans le règlement de l'État d'Israël que les familles des feus combattants pour la liberté doivent payer afin de récupérer le corps des kamikazes intégristes (*L'Attentat*, p. 56).

¹⁸⁶ BAUD Jacques, *op. cit.*, p. 49.

chiens me lécher l'anus pendant que j'étais tenu en laisse. [...]. Si tu cherches bien, il doit rester encore quelques photos sur Internet (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 268).

À la mort de sa famille entière ainsi qu'à ses rêves éconduits – l'inauguration de sa librairie en partenariat avec sa famille devait avoir lieu le jour où elle a été décimée lors des bombardements aériens américains –, s'ajoute cette scène insoutenable, insupportable, expliquant mieux cette soif de vengeance présente chez Abou Ziad. Par le biais de l'intertextualité, à travers la citation de la pièce *Henri IV* de Shakespeare, Abou Ziad dévoile la raison pour laquelle il dompte « les tigres du califat » et répudie tous les livres, excepté celui de Dieu : « En temps de paix, rien ne sied mieux à un homme qu'une modeste et humble douceur. Mais, quand la tempête de la guerre éclate à votre oreille, imitez alors l'action du tigre » (*Ibid.*). Le représentant de Daech a fondé en prison son idéologie basée sur la vengeance, en réaction à l'humiliation subie dans cette prison, mais aussi en réaction à l'invasion des États-Unis en Irak. Nombreuses sont les victimes qui ont été ensevelies par une frappe chirurgicale américaine, « ces bombardements censés ne faire aucune victime innocente » (*Ibid.*). Cette invasion que les États-Unis ont souhaité justifier comme une lutte contre le terrorisme et les armes de destruction massive a été considérée comme une « entreprise illégale, illégitime, et de nature criminelle »¹⁸⁷. Les Américains ont en réalité foulé le sol irakien pour s'appropriier des ressources pétrolières, gagner des positions géopolitiques stratégiques, s'immiscer dans ce pays du Moyen-Orient, objectifs déjà latents avant le 11 septembre. De plus, cette attaque non conforme aux règles de la Charte des Nations unies s'est avérée être un désastre le plus complet, « à l'origine de la montée des mouvements islamistes dans la région et de la déstabilisation de la Syrie »¹⁸⁸. Ils sont entrés en guerre contre l'Irak, ont participé au morcellement du territoire ainsi qu'aux clivages de la société irakienne sans rétablir un nouveau régime après la chute de Saddam Hussein. Des idéologies extrémistes, auxquelles Abou Ziad s'est raccroché, ont profité de cette période instable et creuse pour proliférer et déporter les « enjeux » propres au « domaine politique vers le domaine religieux », la religion se transformant alors en « élément fédérateur »¹⁸⁹, d'après la lecture du conflit par Jacques Baud.

¹⁸⁷ *Ibid.*, p. 142.

¹⁸⁸ *Ibid.*, p. 148.

¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 156.

De manière générale, le travail de cet analyste prête à penser que le terrorisme djihadiste surgit des conséquences d'une coalition, d'une agression étrangère entraînant des mouvements de résistance armée au Moyen-Orient qui ont alors débouché sur une lutte pour le pouvoir – c'est le cas de l'Irak, mais aussi celui de la Syrie, où les Occidentaux ont envenimé la situation. Finalement, l'image conférée à ces terroristes ou combattants de la liberté, selon le point de vue, s'apparente à celle d'une « structure "gardienne" de l'Islam contre les "Croisés" »¹⁹⁰. Pour l'État islamique, et plus précisément pour Abou Ziad dans la fiction, tous les bombardements de l'Occident au Moyen-Orient se sont soldés par une intensification du sentiment d'oppression et de la haine envers les forces occidentales et ont manqué leur principal objectif, éloigner les islamistes de la voie du terrorisme. Ainsi, à défaut d'un effort de compréhension du terrorisme, les frappes occidentales ont engendré « une augmentation de volontaires combattants » dans ces pays, tous désireux de livrer combat contre l'Occident¹⁹¹, comme en témoigne le commentaire d'Abou Ziad à Karim : « alors qu'ils [les Américains] nous bombardent, chacune de leurs frappes fait venir à nous des milliers de nouveaux soldats » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 273). Dans le roman, plusieurs nationalités sont effectivement mises à l'honneur et attestent de la "multiculturalité" débordante de Daech : beaucoup de Saoudiens, d'Irakiens, de Tunisiens, d'Algériens, d'Espagnols, de Portugais, d'Italiens, de Suisses, d'Anglais, de Français et d'autres nationalités diluées dans la masse se retrouvent enrôlés dans les camps d'entraînement (p. 179). À titre indicatif, on constatera également que l'organe officiel de l'État islamique cette fois convergeait exactement dans le même sens en 2015 dans son magazine *Dabiq* :

En prenant le chemin de la guerre, les gouvernements se sont mis eux-mêmes sur une voie mortelle. Chaque bombe larguée en Syrie ou en Irak sert comme un moyen de recrutement pour l'État islamique. C'est un choix peu sage lorsque des millions de musulmans vivent dans ces mêmes pays, qui seront rapidement poussés en avant par l'appel du Djihad [...]¹⁹².

Non seulement les membres de Daech ainsi que certains Arabes influencés par les discours extrémistes se sentent agressés par une élite occidentale, mais ils répandent également ce sentiment de haine que les Français cultiveraient envers les musulmans :

¹⁹⁰ *Ibid.*, p. 267.

¹⁹¹ *Ibid.*, p. 268

¹⁹² *Dabiq Magazine*, n° 7, février 2015, p. 79, dans BAUD Jacques, *op. cit.*, pp. 268-269.

l'organisation part du principe que « les Arabes sont déclassés en France »¹⁹³ en raison de l'ambition impérialiste de celle-ci. En guise de bienvenue, dans le roman de Pascal Manoukian, les instructeurs du camp d'entraînement en Syrie commencent d'ailleurs par évoquer une litanie de reproches aux candidats français : selon eux, « la colonisation, la guerre d'Algérie, l'interdiction du port du voile et l'introduction de la laïcité, la première guerre du Golfe, la deuxième, les frappes aériennes contre Daech, l'islamophobie des médias, la famille Le Pen, et le lobby juif » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 180) sont des exemples d'aversion contre les musulmans. Les recruteurs sur Internet, comme Abou Walid, sont formés pour prouver auprès des jeunes égarés que la France « part en croisade contre l'islam et le voile » au nom de la lutte contre le terrorisme, ce qui explique à leurs yeux pourquoi les *curriculum vitae* s'amoncellent sur les bureaux des directeurs français, pourquoi ils sont regroupés dans des cités insalubres « où aucun Français ne veut vivre » et « condamnés au trafic de shit » (*Ibid.*, p. 103). Les personnages d'Anthony et de sa compagne Sarah – deux Français partis rejoindre le pays de Daech – souffrent de ce chaos dans lequel ils sont plongés depuis quelques années : ils ont enchaîné de petits contrats, ont accumulé les problèmes, n'ont vu aucune issue et ont alors trouvé refuge dans l'alcool et les drogues pour oublier leur triste quotidien sans avenir (*Ibid.*, p. 138). Ils souhaitent offrir une tout autre vie à leur fils, une vie plus décente qu'ils pensent être située sous la loi d'Allah en Syrie et loin des chemins scabreux et des difficultés rencontrées en France.

En outre, la pullulation des partis xénophobes en Europe est de nouveau interprétée comme une stratégie de rejet des Arabes et Maghrébins (« [...] ils nous détestent, la haine de l'islam monte partout, regarde la Ligue du Nord en Italie, Ukip en Angleterre, le Parti de la liberté aux Pays-Bas et en Autriche, le Front national chez toi [Karim] », p. 272). Néanmoins, les chefs de Daech utilisent cet argument supplémentaire pour attirer le plus de soldats possible, et comme nous l'avons explicité dans notre section consacrée à la logique de l'injustifiable, ils attendent patiemment une révolte, une déclaration de guerre contre le terrorisme, un geste déplacé de la part des politiques occidentales pour justifier leurs actes terroristes (« Voilà nos vrais alliés [les partis extrémistes européens] ! Ils vont gratter l'allumette pour nous et ils sont tellement stupides qu'ils réclament déjà la boîte partout » ; *ibid.*).

¹⁹³ Émission *C à dire ?!*, *op. cit.*

Enfin, l'attitude de Bachar el-Assad en tant que président de la République de Syrie provoque un soulèvement au sein de sa population qui ne tolère plus l'autoritarisme et l'absence cruelle de parité entre les différentes classes sociales : d'un côté, le monde universitaire et la haute bourgeoisie où le champagne coule à flots dans les palais ; de l'autre, la classe inférieure qui ne fait qu'entrapercevoir ce milieu riche et flamboyant. Le narrateur décrit sèchement ces deux mondes aux antipodes l'un de l'autre dans l'extrait suivant :

La plupart des Syriens [étaient] entassés dans des minibus bondés, ne survivant que grâce aux subsides d'un État de moins en moins riche et qui, petit à petit, les abandonnait au profit d'une autre Syrie, toujours plus fortunée, toujours plus méprisante, rendue sourde à leurs appels par le brouhaha des inaugurations et des cocktails. Sans compter la Syrie des prisons, pleines à craquer, où le sang coulait à flots, [...], des geôles pleines de coupables mais surtout d'innocents, torturés pour un mot de trop sur le régime ou même pas, un monde [...] hors du droit et du monde, [...] un trou sans fond dans lequel chaque année disparaissaient des milliers de fils, de pères, de frères, un enfer où n'importe qui pouvait brûler sans raison, mais réservé d'abord à ceux qui par malheur se trouvaient en travers du chemin des Assad, [...] les artisans réclamant trop fort leur dû, les voisins trop bruyants [...]. (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 183)

L'excès d'autoritarisme, de corruption et le manque de liberté, de justice autour desquels tourbillonne la pauvreté constituent également la cause de la montée de violence des mouvements terroristes comme Daech. Bachar el-Assad, considéré par l'État islamique comme un agresseur qui opprime son propre peuple, enjoignait à ses bourreaux de faire hurler « tous ceux qui de près ou de loin pouvaient ressembler à des musulmans trop fervents, islamistes ou pas » (*Ibid.*). C'est dans cette optique de vengeance, de réponse à son agresseur que Daech a commencé à répliquer aux bombardements de Bachar el-Assad ayant emporté la vie de deux cent cinquante mille Syriens (« Mais tu sais combien de Syriens Bachar a déjà mis hors-jeu ? Deux cent cinquante mille ! » ; *ibid.*, p. 199).

2.2.2. Dimension de la violence

1. David contre Goliath

Pour se défendre face à cette agression, celle de l'État d'Israël en ce qui concerne les Palestiniens, et face à une asymétrie entre les adversaires, les factions djihadistes ont dû établir des « formes de lutte exceptionnelles »¹⁹⁴ afin de faire réagir l'autre camp. N'ayant que peu de moyens financiers par rapport à l'armée israélienne, ces mouvements de contestation ont vu en le volontaire de la mort une « riposte d'ultime recours dans le cadre d'une situation stratégique caractérisée par une asymétrie fondamentale entre les adversaires »¹⁹⁵, souligne François Géré. Les propos de Jamil s'adressant à son cousin Amine illustrent cette asymétrie entre les deux camps avec d'un côté l'armée israélienne détenant des tanks, de l'autre des pierres et frondes pour les Palestiniens :

— Il y a une semaine, ajoute Jamil, c'était la fin du monde. Est-ce que tu as déjà vu des tanks riposter aux frondes, Amine ? Eh bien, à Janin, les chars ont ouvert le feu sur les gamins qui leur jetaient la pierre. Goliath piétinait David à chaque coin de rue. (*L'Attentat*, pp. 195-196)

La disproportion des moyens entre les tanks et les pierres coïncide avec la disproportion de la réponse des Israéliens et cette réalité est d'autant plus frappante que l'épisode biblique de Goliath et David a été malicieusement inversé. Dans cet épisode, le berger David a en effet vaincu, à l'aide d'une fronde et d'une pierre, le géant Goliath ; ici, c'est David, représentant les enfants palestiniens avec leurs pierres, qui est « piétiné » par le mouvement des chars symbolisant, lui, la force de Goliath. Cette référence culturelle du récit biblique sert à mettre en exergue la situation préoccupante de ce conflit.

Dans *L'Attentat*, les kamikazes tels que Sihem, Adel et Faten, tous les trois membres de la famille d'Amine, ne sont pas des personnes insensées, désespérées au point de vouloir mettre fin à leurs jours dans un restaurant, sur un *checkpoint* ou près d'une frontière. Au contraire, ce sont des « “joueurs” tragiques mus par la conviction que de [leur] sacrifice meurtrier sortira une situation meilleure pour la cause et pour [leur] communauté d'appartenance »¹⁹⁶. Selon François Géré, cet espoir d'une situation meilleure, qu'il appelle l'« espérance de gain », constitue le « moteur du phénomène du

¹⁹⁴ GÉRÉ François, *op. cit.*, p. 513.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 531.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 526.

volontaire de la mort, à la croisée entre psychologie individuelle et stratégie collective »¹⁹⁷. En effet, le commandeur d'une brigade intégriste essaye d'éclaircir les raisons de leur emploi de la violence auprès d'Amine. Il lui explique que :

Personne ne rejoint nos brigades pour le plaisir, docteur. Tous les garçons que tu as vus, les uns avec des frondes, les autres avec des lance-roquettes, détestent la guerre comme c'est pas possible. Parce que tous les jours, l'un d'eux est emporté à la fleur de l'âge par un tir ennemi. (*L'Attentat*, p. 213)

Il affirme également que ces combattants aimeraient eux aussi jouir d'un « statut honorable, rouler dans de belles bagnoles et croquer la lune tous les soirs ». Cependant, on éconduit leurs rêves, on bafoue leur amour-propre, on cantonne ce peuple dans des ghettos ; selon ses dires, « on apprend véritablement à haïr à partir de l'instant où l'on prend conscience de son impuissance » et lorsque l'on s'aperçoit qu'on n'a pas « les moyens de sa dignité » (*Ibid.*, p. 212). Dès lors, ils se révoltent contre l'opresseur, les « colons juifs » (*Ibid.*, p. 195) possédant des terres qui ne leur appartiennent pas, et cette révolte passe par un mouvement de résistance militant pour la Palestine, pour la liberté et la dignité. De leur point de vue, résister se conjugue avec mourir les armes à la main et mourir pour les autres, mais aussi avec « finir dignement après avoir vécu *misérable, aveugle et nu* » (*Ibid.*, p. 213). La résistance se situe donc à la croisée entre l'individuel et le collectif. Les termes « résister » et « résistance » reviennent par ailleurs régulièrement dans le pénultième chapitre de *L'Attentat*, construit autour de dialogues entre un commandeur extrémiste et Amine et puis, entre celui-ci et son neveu Adel. On dit de Sihem qu'elle a voulu rejoindre Adel « au sein de la résistance », qu'elle était « fille d'un peuple qui résiste » et que « la femme a inventé la résistance » (*Ibid.*, pp. 218-220). Adel, embrigadé dans une cellule au service de la Cause, estime que rejoindre la résistance est le « cheminement naturel quand on est issu d'un peuple en souffrance » (*L'Attentat*, p. 220). À cet égard, on aime à se remémorer les paroles de Dionys Mascolo, fondateur avec d'autres écrivains célèbres du Comité d'actions des intellectuels contre la poursuite de la Guerre en Afrique du Nord : « Cette guerre est injuste. On traque des hommes dont le crime est de reprendre à leur compte des principes au nom desquels s'est fait notre propre résistance à l'occupation »¹⁹⁸. Par ces paroles, Dionys Mascolo désirait « ancrer la lutte

¹⁹⁷ *Ibid.*

¹⁹⁸ MASCOLO Dionys, « Pour l'abolition du colonialisme », *Guerre d'Algérie et colonialisme*, Paris, Comité d'action des intellectuels contre la poursuite de la Guerre en Afrique du Nord, 1955, p. 7, dans HAMEL Jean-François, *Nous sommes tous la pègre – Les années 68 de Blanchot*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2018 (Paradoxe), p. 73.

de ce comité dans le souvenir de la résistance ». Il en va de même pour les Palestiniens : ils veulent mettre en évidence qu'ils font de la résistance face à l'occupant – mais ce faisant, ils bénéficient en prime de l'appellation de terroristes, apposée à leur mouvement. En conclusion, l'*Intifada* et les attentats-suicides perpétrés par les volontaires de la mort sont envisagés par ceux-ci comme les dernières solutions, certes radicales, permettant de faire réagir le camp adverse quand aucun ne semble disposé à s'asseoir à la table des négociations.

2. Réciprocité de la violence

Dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, bien que la brutalité soit tout aussi indéfendable que dans le roman de Yasmina Khadra, un membre de Daech prénommé Arkan insiste sur la réciprocité des actes violents et sur le clivage habituel entre les exactions des organisations dites terroristes et celles des États syrien et américain : selon Arkan, Bachar envoie dix fois par jour des largages de bombes sur les civils, mais on se focalise uniquement sur les coups portés par Daech (« On ne retient de cette guerre que nos coups de sabre parce que nous les mettons en scène » ; *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 199). Même si comme l'exprime le proverbe “comparaison n'est pas raison”, il est important de se représenter la situation de chaque position pour mieux cerner le phénomène qui nous occupe et de savoir que Daech fonctionne justement sur le modèle de la comparaison : Bachar bombarde, les Américains et les Français bombardent également, ainsi pourquoi l'exécution d'un otage américain serait-elle intolérable ? Le narrateur relate que cette façon de raisonner non raisonnablement est née à la suite du manque d'aide et de secours porté à l'Armée syrienne libre ; beaucoup ont alors rejoint les rangs de l'État islamique, d'apparence plus efficace et plus persévérant, toujours prompt à l'attaque (« [...] alors Aznavour, comme beaucoup d'autres, a rejoint les hommes de Daech, plus efficaces et les seuls “à vraiment se bouger le cul contre Bachar”, comme il aime à dire » ; *ibid.*, p. 153). Anthony, un autre partisan de Daech qui a fait le voyage en Syrie en compagnie de Karim, compare la révolution française de 1789 avec celle que Daech mène dans le monde. Pour lui, comme toutes les révolutions, il faut les « imposer », ce qui implique que « des têtes tombent » (*Ibid.*, p. 167). Il essaie également de convaincre Karim, à l'aide d'un argument d'autorité (« J'ai lu ça dans le journal de Daech », *ibid.*) et d'un argument par la comparaison, que Daech ne peut pas être considéré

comme un mouvement “terroriste”, sinon les leaders de la révolution française auraient aussi été jugés de “terroristes” :

Tu sais combien on a fait tomber de têtes en France pendant la Révolution ? Environ cinquante mille ! J’ai lu ça dans le journal de Daech. Et tous les ans on tire un feu d’artifice pour fêter ça. [...] Et tu as déjà entendu parler de terroristes, toi, le 14-Juillet [sic] ? (*Ibid.*)

Dans ce syllogisme, si la France n’a pas commis d’actions dites terroristes, les militants de Daech appliquant le même scénario – révolution, exécutions de masse, guillotine – ne sont donc pas non plus des terroristes mais des combattants de la liberté. Voilà pourquoi nous insistions sur le fait que l’État islamique fonctionne et légitime sa Cause sur la base de comparaisons.

3. La guerre, partout, tout le temps

Une autre donnée dont il nous faut tenir compte se cristallise autour de la permanence de la guerre qui rassemble les deux romans : « il faut pouvoir s’imaginer ce qu’est de vivre dans un pays secoué par la guerre, les bombardements », les attentats sans que l’Occident ne parvienne à protéger les plus chétifs, à « imposer une trêve »¹⁹⁹ ni à emprunter la voie du “dégagement”. Karim s’indigne devant le peu de considération et le manque de structures encadrant les victimes des attentats en Syrie, comparativement au soutien mobilisé après celui de Paris au Zébu Blanc :

C’est la même horreur qu’à Paris, la même négation. La même haine absurde. La même négation de tout. Ces victimes-là [les victimes syriennes] ne valent pas moins que d’autres. Elles laissent autant de désespoir derrière elles, autant d’orphelins. Leur sang ne sèche pas plus vite, elles arrachent autant de larmes, qu’elles soient pleurées en arabe ou enterrées sur le côté, face à La Mecque. Elles vont hanter les esprits, longtemps, comme Charlotte hante le sien, peu importent leurs voiles, leurs barbes, ou leurs kamis. Comme à Paris, les sirènes emportent ceux qui ont une chance de vivre. Mais où sont les halls de théâtre pour abriter les blessés ici ? Où sont les hôpitaux, les chirurgiens, les cellules de soutien, les champs stériles ? Pourquoi les enfants brûlés restent-ils assis par terre, abandonnés ? Pourquoi les laisse-t-on seuls avec leur malheur ? (*Ce que tient ta main droite t’appartient*, p. 222)

De plus, les deux conflits armés exposés dans les romans sont en cours depuis des années – depuis sept ans pour la guerre civile syrienne et septante ans pour le conflit israélo-palestinien –, ce qui signifie que des jeunes enfants et adolescents n’ont encore jamais

¹⁹⁹ Émission *C à dire ?!*, *op. cit.*

connu la paix et qu'ils méconnaissent même peut-être le caractère que revêt ce mot. Quand bien même la durée de ces conflits installerait une certaine routine comme le signale une personne de l'hôpital où Amine travaille (« Soudain, une formidable explosion fait vibrer les murs et tintinnabuler les vitres de la cantine [...] — C'est sûrement un attentat, dit quelqu'un » ; *L'Attentat*, p. 17) et au vu du déploiement de la cellule de crise à Tel-Aviv (« Les infirmières et les chirurgiens rejoignent les urgences où des chariots et des civières sont disposés dans un carrousel frénétique, mais ordonné » ; *ibid.*, p. 18), on ne s'habituerait jamais à la violence, à l'horreur, « un attentat reste un attentat » (*Ibid.*). À l'usage, on peut tenter de le « gérer techniquement, pas humainement » (*Ibid.*). Karim, une fois arrivé à l'hôtel à Bruxelles avant son départ pour la Syrie, ne manque pas non plus de montrer la différence entre les deux mondes, celui de la paix séparé de celui de la guerre. Alors que le monde occidental peut se permettre de se pencher sur l'écologie, l'énergie, le confort et la recherche scientifique (« C'est un bâtiment neutre. Nous ne produisons aucune émission de CO₂. Les murs ont été isolés pour ça. Il y fait en permanence 21 degrés, les vitres se teintent automatiquement et tout le toit est couvert de panneaux solaires pour nos besoins en énergie » ; *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 124), le monde oriental, lui, ne vit qu'à travers la violence, les « chars », la « fumée noire dans les rues d'Alep », les « immeubles soufflés par les barils de TNT [...] de l'aviation de Bachar », la destruction ou à travers des colonnes de flammes (*Ibid.*). La société mondiale fait véritablement le grand écart.

Selon les dires de Pascal Manoukian, survivre dans un tel milieu hostile peut dès lors s'avérer sans l'ombre d'un doute « destructeur » pour le psychologique et la capacité rationnelle, car on ne conduit effectivement plus nécessairement un « raisonnement » de manière réfléchie et « acceptable dans ces conditions »²⁰⁰. Ainsi, ce type de conflit accompagné de haine, de désespoir, d'une impression d'abandon de la part de la communauté internationale et d'une mauvaise interprétation de la religion, peut déboucher sur des « comportements violents allant à l'encontre du monde »²⁰¹.

²⁰⁰ *Ibid.*

²⁰¹ *Ibid.*

2.2.3. Dimension sociologique

L'absence de la figure paternelle dans l'éducation, une adolescence perturbée et bouleversante, un manque de reconnaissance et d'estime, un milieu défavorisé, des conditions de vie précaires, de mauvaises fréquentations, etc. sont des paramètres qui peuvent influencer et participer à l'embrigadement – selon ce qui ressort de l'analyse des deux romans –, mais d'après certaines études sur les causes du terrorisme, ils ne sont pas forcément à l'origine de la violence terroriste. Cependant, des personnes formées à l'endoctrinement récupèrent la fragilité de ces jeunes frustrés ou isolés pour donner un sens à leur colère, une raison à leurs échecs et pour légitimer la haine qu'ils ont intériorisée. Comme Lila qui a vu son adolescence voler en éclats a regretté « d'avoir ignoré les mots de sa mère » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 160), Aurélien, convaincu de sa culpabilité dans la mort de sa sœur Emy, a lui aussi découvert les mots de Daech en surfant sur Internet. Cette organisation suggère en effet une proposition fascinante telle que « l'utopie millénariste de *Shâm* » s'instillant peu à peu dans les consciences friandes d'« un ailleurs en opposition au monde grisâtre et déprimant »²⁰² du quotidien. Selon Rik Coolsaet, Daech a saisi l'opportunité d'« offrir un catalogue virtuel grâce à son territoire relativement bien localisé »²⁰³. La clé de son succès repose sur le pouvoir d'attraction, sur la « possibilité de faire rêver » la population occidentale et immigrée « de manière crédible »²⁰⁴ : il suffit de franchir le pas vers le califat pour atteindre le Nirvana, le Paradis et pouvoir posséder tout ce que tient ta main droite. Le propagandiste de Daech Abou Walid est parvenu à vendre l'image du califat et a suscité la plus grande curiosité auprès de ses victimes Lila, Sarah, Anthony et puis, Karim, qui a feint d'être subjugué par ses paroles :

On a baissé la tête comme des moutons mais aujourd'hui nous avons un espoir de rester du côté de la lumière. [...]. Il [le musulman] doit immigrer loin des mécréants, là où il pourra rendre gloire à Allah. Et notre paradis est ici, en terre de *Shâm*. Je l'ai devant les yeux, tu devrais voir ça. C'est merveilleux. Des milliers de sœurs nous ont déjà rejoints.

²⁰² CHOUVIER Bernard, *op. cit.*, p. 191.

²⁰³ Émission *Débats Première* sur La Première (RTBF) animée par Bertrand Henne sur le thème « Daesh bientôt la fin ? », diffusée le 22 mars 2018. https://www.rtbf.be/info/monde/detail_daesh-bientot-la-fin-selon-un-expert-des-choses-se-preparent-en-douce?id=9874147 (page consultée le 30 juillet 2018).

²⁰⁴ *Ibid.*

Elles t'attendent, pour le peupler, comme tes frères t'attendent pour le défendre. Nous sommes en train de reconquérir notre honneur. La fin de tes problèmes est ici. (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 104)

Quelques pages plus loin, nous apprenons que ce « gourou » Abou Walid a envoyé des photos de jeunes femmes à Karim en légendant : « Tu vois, mon frère, ici “l'amour est dans les ruines” et tous les musulmans peuvent s'inscrire, alors choisis la tienne » (*Ibid.*, p. 113). En plus d'une promesse d'amour, on leur fait miroiter un avenir meilleur et un emploi leur permettant de se sentir utile (« C'est génial, Hicham m'a trouvé un hôpital, je vais soigner les enfants victimes de Bachar ! » ; *ibid.*, p. 139). Au-delà du matériel, le califat propose également des valeurs admirables et loyales pour qui se trouve hypnotisé par le prosélytisme de Daech : la charité, « l'éducation pour tous », le souci de justice, la résistance, « la lutte contre la délinquance » (*Ibid.*, p. 167). Somme toute, ces personnes coudoyant des prédicateurs de Daech se considéraient comme ayant été trompées auparavant par de « fausses idées » (« Et puis, un jour, en surfant sur le Net, j'ai lu un article qui parlait du califat. Ce n'était pas ce qu'en disait la télé » ; *ibid.*), mais par l'endoctrinement, « le monde [leur] a été soudain révélé dans sa réalité »²⁰⁵. Ces fausses idées se concentrent sur la vision d'un « monde matérialiste », uniquement basé sur le désir ardent de « possession consumériste »²⁰⁶. D'aucuns pourraient avancer que la frontière entre l'explication et la culture de l'excuse semble délicate, mais d'après la lecture perspicace du chauffeur de taxi musulman, la jeunesse est désillusionnée, désabusée, “dérangée” et n'a ainsi pas eu l'opportunité d'être heureuse parce que le progrès n'a pas convergé vers le bonheur ; la religion, opportuniste, a alors profité de cette aubaine pour occuper le devant de la scène et attirer le plus d'impétrants possible :

Vous savez quoi ? continue-t-il. Bien fait pour nous. Voilà ce qui arrive quand le progrès n'assure plus le bonheur. C'est la religion qui prend le dessus et on peut lui faire dire n'importe quoi. Si tous nos jeunes avaient des boulots intéressants, [...], s'ils pouvaient se projeter un peu plus dans leur vie, tous ces connards prêcheraient dans le désert. Ce sont eux qui seraient au chômage. (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, pp. 122-123)

Ce conducteur, tout comme Karim emporté dans son aventure en Syrie, cherche à expliquer la situation actuelle des jeunes plongés dans le chaos, sans pour autant excuser les actes impardonnables qu'ils s'appêtent à livrer une fois enlisés dans la machine d'embrigadement.

²⁰⁵ CHOUVIER Bernard, *op. cit.*, p. 187.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 191.

Au sujet de l'aliénation totale des jeunes, les narrateurs des deux romans incriminent les initiateurs et ceux qui sont à la tête des mouvements extrémistes et salafistes. Ils profitent en effet de la fragilité de centaines d'égarés et de leur capacité d'envoutement pour servir leur Cause. Dans les deux romans, les cheikhs sont présentés comme de véritables gourous au visage « ascétique », au regard « tranchant » (*L'Attentat*, p. 7) ou « troublant » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 43) qui enjolivent leurs discours. Le cheikh de la mosquée de Paris sait également jouer avec sa voix, recourt aux exemples concrets pour didactiser sa pensée et mime tout ce qui est plus abstrait ; ce sont délibérément des figures charismatiques. Nous ne rentrerons pas dans les détails sur ce point, étant donné que le fonctionnement de l'embrigadement ne rencontre pas les objectifs de notre mémoire, mais il est intéressant de savoir que les étapes du processus psychique et psychologique de l'endoctrinement figurent dans le roman de Pascal Manoukian : elles consistent à isoler la personne de toute relation sociale, à travailler le corps et puis l'esprit, à discuter longuement du Coran, à apprendre les bases de l'arabe, à regarder des vidéos de propagande truffées de violence, etc.

2.2.4. *La responsabilité des médias et du secteur culturel dans le roman « Ce que tient ta main droite t'appartient »*

Le narrateur de ce roman pense aussi que les médias peuvent avoir une certaine part de responsabilité, liée notamment au « consuméris[m]e et à la permissiv[ité] en matière de représentation de la violence »²⁰⁷, dans le départ des jeunes terroristes en Syrie. Il développe à ce sujet une réflexion sur l'impact de la télévision, des jeux vidéo, des réseaux sociaux, d'Internet dans le quotidien des jeunes d'aujourd'hui, et en a déduit que les terroristes ont sondé les faiblesses de leurs proies et les ont exploitées. « Le cheval de Troie de Daech, c'est l'inculture, tous ces cerveaux d'adolescents rendus disponibles à force de les remplir de vide, à force de les abrutir d'"hanounaneries", d'"Ange" et de "Ch'tis" » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 203). Toutes ces émissions de télé réalité abêtissantes sont des « bouts de rien et de TNT » (*Ibid.*, p. 207) qui entravent le discernement et l'esprit critique chez ces mêmes jeunes personnes. Il ajoute que le problème de la pullulation d'émissions de télé réalité puise ses racines dans la

²⁰⁷ FRAGNON Julien, *op. cit.*, p. 399.

marchandisation du droit d'émettre et du non-contrôle du projet, du budget et du contenu de ces chaînes douteuses. Il remet également en cause les nouveaux codes du journalisme attaché à diffuser les informations de l'actualité les plus intéressantes pour son lectorat, et ce, le plus rapidement et le plus simplement possible. Il explicite par des exemples concrets ce nivellement par le bas de la production et de la profession de journaliste, déclin observé de près par Karim, à l'abri des regards dans sa salle de montage :

Les journalistes devaient toujours faire plus court, plus rythmé, plus concernant, plus première partie de soirée, toujours penser à l'audience, à sa courbe, à la « responsable des achats » l'ex trop vulgaire « ménagère de moins de cinquante ans », mètre étalon de toutes les directions des programmes (*Ibid.*, p. 206).

Pour le monteur, la ligne conductrice du journalisme ces dernières années repose moins sur le critère du fond, asservi à celui de la forme et du « formatage » (*Ibid.*, p. 206). À force de vouloir simplifier et sélectionner les reportages les plus attrayants et palpitants, on finit par délaisser le cas des yézidis pris en étau par les combattants de Daech (« fais plus simple sur les chiïtes et les sunnites, laisse tomber les yézidis, on ne va pas remonter au Moyen Âge », *ibid.*). Ainsi, si les jeunes Français se retrouvent empiégés dans les mailles du filet de Daech, ils sont à vrai dire des proies facilement atteignables en raison de leur perméabilité à la bêtise, « à la connerie » (p. 204) et à la duperie qu'on leur offre tous les jours à la télévision.

Avant de clôturer notre propos, nous aimerions mentionner le fait que les éléments des deux logiques, celles de l'injustifiable et de l'explicable pour rappel, ont été repris et analysés comme tels parce qu'ils figuraient dans les romans de notre corpus. Nous nous sommes appuyée sur ceux-ci pour ensuite approfondir la recherche, mais n'ignorons pas que d'autres romans pourraient ajouter ou présenter différemment les composantes à l'origine du terrorisme.

3. Les choix narratifs d'une esthétique du dégagement

Après avoir démontré la présence du geste de *dégagement* dans les représentations et dans les actions, nous aimerions développer succinctement un dernier paramètre qui illustre et consolide le concept de dégagement : les choix narratifs liés à l'agencement des deux récits et aux personnages. Cette analyse permettra également de confirmer ce qui a été vu dans les points précédents.

Comme nous l'avions théorisé plus haut dans ces lignes²⁰⁸, la structure des romans engagés se base sur la diffusion d'un message clair et délesté de toute ambiguïté par une voix narrative relativement autoritaire. Ces romans souhaitent en effet défendre une thèse, et le système oppositionnel entre les valeurs positives et négatives permet justement de conforter cette dernière. Dans les romans dégagés, nous n'observons pas une hiérarchie claire entre l'idéologie positive et négative, car toutes les positions discursives se maintiennent et sont articulées entre elles grâce au dialogisme. Les personnages principaux, Amine dans *L'Attentat* et Karim dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, rencontrent en effet durant leur quête de sens toutes sortes de personnalités ayant un parti pris sur la question du terrorisme. Ces divergences de positions et les représentations explicitées précédemment²⁰⁹ se recourent évidemment : les romans regorgent de positions condamnant systématiquement les terroristes pour leur violence sans s'interroger sur les causes ; d'autres sont en faveur du terrorisme et ne reculent devant rien ; et entre ces deux grandes orientations, celle du *dégagement* se fraye un passage pour tenter d'apaiser les tensions, de comprendre les conflits en cours et de les neutraliser. De plus, dans les romans dégagés, « les positions adverses ne sont pas balayées et conservent une partie de leur validité »²¹⁰, comme l'atteste cet extrait de *L'Attentat* :

Un islamiste est un militant politique. Il n'a qu'une seule ambition : instaurer un État théocratique dans son pays et jouir pleinement de sa souveraineté et de son indépendance... Un intégriste est un djihadiste jusqu'au-boutiste. Il ne croit pas à la souveraineté des États musulmans ni à leur autonomie. Pour lui, ce sont des États vassaux qui seront appelés à se dissoudre au profit d'un seul califat. Car l'intégriste rêve d'une ouma une et indivisible qui s'étendrait de l'Indonésie au Maroc [...]. Nous ne sommes ni des islamistes ni des intégristes, docteur Jaafari. Nous ne sommes que les

²⁰⁸ Cf. chapitre sur le concept du dégagement littéraire, pp. 13-23.

²⁰⁹ Cf. point 1 sur les représentations de la figure du terroriste, pp. 43-63.

²¹⁰ GARAND Dominique, *op. cit.*, p. 44.

enfants d'un peuple spolié et bafoué qui se battent avec les moyens du bord pour recouvrer leur patrie et leur dignité, ni plus ni moins. (*L'Attentat*, p. 156)

D'après Dominique Garand, ce dialogue entre un chef de guerre et Amine tend en effet à accorder une certaine part de « légitimité au mouvement de résistance palestinien ». Ce chef et les autres membres de la cellule ne se voient ni comme des islamistes ni comme des intégristes ; ils désirent simplement mettre un terme à l'humiliation et à l'affront que leur fait subir l'État d'Israël depuis des années en grignotant toujours plus de terres en Palestine et en imposant un blocus sur la bande de Gaza. Finalement, ces personnes en détresse et prêtes à « se battre avec les moyens du bord » n'ont perçu le conflit israélo-palestinien que sous l'angle de l'opposition binaire, marquée par la répétition de la conjonction de coordination « ou » : « Pour eux [les kamikazes], pas question de crevoter dans le mépris des autres et de soi-même. C'est ou la décence ou la mort, ou la liberté ou la tombe, ou la dignité ou le charnier » (*Ibid.*, p. 159). Dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, on pourrait également voir une forme de "légitimité" : Daech se défend contre les bombardements de Bachar, des États-Unis et de la France, plus globalement, contre une agression extérieure. Ce que les romans de notre corpus veulent communiquer aux lecteurs se concentre sur le fait que les discours des terroristes ne sont pas acceptables en raison du relancement continu de la logique mortifère, mais qu'ils ne sont pas complètement dénués de sens et de pertinence.

Face à la confrontation de ces différents partis, l'unique solution envisageable selon Amine et Karim – et selon d'autres personnages dégagés tels que Zeev l'Ermite, Benjamin Yehuda, Naveed Ronnen ou le conducteur de taxi à Bruxelles – repose sur le dégagement du cercle vicieux de la violence et sur le respect de la vie (« Car l'unique combat en quoi je [Amine] crois et qui mériterait vraiment que l'on saigne pour lui [...] consiste à réinventer la vie là où la mort a choisi d'opérer » ; *L'Attentat*, p. 226). Le roman de Pascal Manoukian porte en épigraphe le même message que celui d'Amine dans *L'Attentat* :

Nul homme n'est une île, un tout en soi. Chaque homme est partie du continent, partie du large. Si une parcelle de terre est emportée par les flots, c'est une perte égale à celle d'un promontoire. La mort de tout homme me diminue parce que je suis membre du genre humain. Aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas. Il sonne pour toi. (Citation de John Donne, dans *Devotions upon Emergent Occasions*, 1624).

Les protagonistes souhaiteraient volontiers que cette citation de John Donne soit entendue comme un précepte de base, une règle morale à respecter qui n'admettrait aucune exception. À l'instar d'Amine et de Karim dans les romans étudiés dans le cadre de ce travail, John Donne conçoit l'Homme comme faisant partie d'un tout. Ainsi, si une personne atteint à la vie d'une autre, elle atteint en réalité à la sienne puisqu'elle détruit ce qui la constitue, elle détruit une partie qui permettait la construction d'un tout, de l'humanité. En donnant la mort, cette même personne s'appauvrit et appauvrit simultanément le genre humain auquel elle appartient. Face à la fragilité de la vie qui « ne tient parfois qu'à un bas filé » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 119), Amine pense que tout le monde devrait adhérer à cette devise, si les humains veulent atteindre la « maturité » : « Il n'y a rien, absolument rien au-dessus de ta vie... Et ta vie n'est pas au-dessus de celle des autres » (*L'Attentat*, p. 102). L'idéal décrit dans les deux œuvres serait donc de mener une vie en parfaite harmonie avec cette conception humaniste. La citation de John Donne dans le roman de Pascal Manoukian et cette devise-ci convergent par ailleurs vers la même idée : le dégagement plutôt que l'engagement dans des « systèmes mortifères ». À cet effet, nous allons montrer comment les personnages principaux se « dégagent » de la violence.

Même si Karim a manqué plus d'une fois de succomber à la violence pour nourrir sa vengeance, il a en effet tout de même choisi le dégagement. Après la mort de sa femme dans l'attentat au Zébu Blanc, il s'est rendu en Syrie afin de connaître les rouages de l'embrigadement et de rencontrer le chef à la tête de Daech, le tortionnaire Abou Ziad. Presqu'impatient à l'idée de déverser sa colère sur lui, Karim apprend le soir même qu'il est attendu dans son palais, car il souhaite voir le film de propagande que Karim a produit – contre son gré. Son premier réflexe est de trouver une arme pour l'utiliser contre le « cauchemar des services secrets occidentaux » et aussi « l'assassin par procuration » de son bébé Isis et de sa femme Charlotte (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 257). Ensuite, il est partagé entre sa vision philanthrope de la vie et ce que lui souffle « la petite voix de la vengeance » : il ne peut pas tuer, « c'est inenvisageable, pas lui, il n'est pas fait comme eux [les membres de Daech], jamais il ne pourra, il y a forcément une autre solution » (*Ibid.*). Cette petite voix « tenace » et « lancinante » se faisant de plus en plus « insistante » (*Ibid.*, p. 258), Karim pense alors à Anthony, lui qui ne désire plus apporter son soutien à Daech en tant que volontaire de la mort et qui refuse alors de commettre l'attentat prévu le soir de l'entrevue avec Abou Ziad (« Je ne peux pas faire

ça, [...] pas moi. J'ai peur pour mon âme. Je ne veux pas être responsable de tous ces morts. Je suis un bon musulman et les bons musulmans ne tuent pas, surtout au nom d'Allah » ; *ibid.*, p. 254). Karim voit donc dans son désengagement de l'État islamique une possibilité d'acquiescer sa ceinture explosive, mais il doit tuer son compagnon Anthony s'il ne veut pas qu'un chef le torture pour sa lâcheté (« Ils ne me lâcheront pas, mon frère. Si je pars, c'est fini. Ils sont toujours deux à surveiller. Tu hésites une seconde, ils te mitraillent le ventre [...] Tue-moi, je ne veux pas finir comme ça » ; *ibid.*). Avant de choisir la voie du désengagement, le personnage principal amorce un raisonnement incluant la mort d'Anthony : « Puisqu'Anthony veut mourir et puisqu'il mourra de toute façon, autant lui éviter le pire. Pourquoi pas lui ? Après tout, il a une arme, redoutable même. [...] C'est [Anthony] le seul obstacle entre lui et Abou Ziad » (*Ibid.*, p. 258). Sa mort va permettre d'en éviter « des milliers d'autres » et sera le moyen d'« empêcher Abou Ziad de continuer à ensanglanter le monde » (*Ibid.*, p. 259). On peut à nouveau rapprocher cette réflexion du personnage de Camus, Kaliayev, qui voulait anéantir la vie du grand-duc pour favoriser la liberté du peuple russe, mais avait en horreur la violence. Même si la tentation est forte d'en finir avec Abou Ziad et donc avec l'État islamique, Karim ne peut étrangler Anthony pour une ceinture explosive et renvoie la petite voix de la vengeance dans les cordes. Il se dit qu'il existe un autre moyen préservant l'unité du genre humain comme celui de s'entretenir avec Anthony, lui expliquer pourquoi il lui faut sa ceinture explosive, lui parler de Charlotte, du Zébu Blanc, « de ses mensonges » pour arriver jusqu'en Syrie ; Anthony comprendra, « à lui aussi on a fait des trous dans la vie » (*Ibid.*). À une deuxième reprise, dans le palais d'Abou Ziad, le protagoniste de *Ce que tient ta main droite t'appartient* a préféré le désengagement à la violence, car appuyer sur le détonateur de la bombe aurait signifié rejoindre « un monde en putréfaction » et ignorer tout ce qu'il est, à savoir « un musulman français respectueux du prophète sans être un fou de Dieu » ; « un homme à l'aise dans son temps, sans *a priori* et soucieux d'enseigner à ses enfants la tolérance comme première religion » (*Ibid.*, p. 278). Karim est convaincu que la vengeance ne mène à rien et que la mort de Farida et d'Inès – respectivement la femme et la fille d'Aurélien, vivant maintenant avec le chef de guerre Abou Ziad et présentes ce soir-là –, n'adoucirait pas sa douleur ; Charlotte et Isis ne reviendront tout de même pas d'entre les morts. Au contraire, s'occuper de sécuriser cette jeune femme et cette petite fille et les arracher aux djihadistes, à Abou Ziad sont pour lui un premier pas vers le bonheur, le retour à la vie et la sortie d'un monde funèbre.

Quant à Amine, en tant que chirurgien, il a choisi de privilégier la vie et de dissoudre la douleur, l'empêchant ainsi de prendre parti (« J'ai toujours éprouvé une sainte horreur pour les chars et les bombes » ; ces deux termes renvoyant respectivement à l'armée israélienne et aux mouvements terroristes palestiniens) dans un duel « sans pitié et sans règles » et dominé par le « vertige des revanches et des morts spectaculaires » (*L'Attentat*, p. 164) :

J'ai toujours éprouvé une sainte horreur pour les chars et les bombes, ne voyant en eux que la forme la plus aboutie de ce que l'espèce humaine a de pire en elle. [...]. Je hais les guerres et les révolutions, et ces histoires de violences rédemptrices qui tournent sur elles-mêmes telles des vis sans fin, charriant des générations entières à travers les mêmes absurdités meurtrières sans que ça fasse *tilt* ! dans leur tête. Je suis chirurgien ; je trouve qu'il y a suffisamment de douleur dans nos chairs pour que des gens sains de corps et d'esprit en réclament d'autres à tout bout de champ. (*Ibid.*)

Amine pense à la collectivité et se résout à se retirer du conflit. Nous pourrions donc en déduire que c'est en décidant de se dégager de cette guerre qu'il se montre impliqué et responsable.

La description des lieux n'échappe pas non plus à l'entreprise de l'esthétique du *dégagement*. Amine raconte par exemple aux lecteurs qu'il s'émerveille tout autant devant le Dôme du Rocher – sanctuaire de l'islam – qu'au pied du Mur des Lamentations ou devant la basilique chrétienne du Saint-Sépulcre :

J'ai beaucoup aimé Jérusalem, adolescent. J'éprouvais le même frisson tout aussi bien devant le Dôme du Rocher qu'au pied du Mur des Lamentations et je ne pouvais demeurer insensible à la quiétude émanant de la basilique du Saint-Sépulcre. Je passais d'un quartier à l'autre comme d'une fable ashkénaze à un conte bédouin, avec un bonheur égal. (*L'Attentat*, p. 142)

En plus de l'inscription du *dégagement* dans cet extrait, la comparaison d'égalité (« aussi bien que », « le même », « comme », « un bonheur égal ») véhicule l'idée que le narrateur aime et s'adapte aux mœurs de cette ville cosmopolite, et que Jérusalem n'est splendeur que grâce au métissage culturel et à l'union des trois religions qui y sont représentées par les trois lieux de culte. À propos de cela, Karim, qui se dérobaît sous le poids de l'horreur au Zébu Blanc, aimait se remémorer à cet instant-là l'image de Charlotte se promenant dans l'*Alhambra* à Grenade et rapporte que ce joyau culturel démontre combien « deux religions peuvent être capables de beauté quand elles s'entrelacent au lieu de se détruire » (*Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 63). Ainsi, une autre solution dégagée trouve

de l'écho dans le « salut par l'art »²¹¹. Dominique Garand explique en effet que ce thème du « salut par l'art » participe de l'« éthique non sacrificielle »²¹² : il s'agit en effet de viser une « ouverture du champ de perception » et de mettre en évidence ce que la violence tend à refouler, à savoir la culture, la beauté, l'histoire de l'humanité et plus généralement, tout ce qui est de l'ordre de l'empreinte humaine dans le monde. Quand le narrateur du roman de Pascal Manoukian décrit la cité de Mari, il essaie justement de mettre en lumière le travail accompli par ces hommes et la maîtrise prodigieuse des techniques hydrauliques qui sont à l'origine de la naissance de la Mésopotamie. Les narrateurs valorisent la culture et même le partage de cultures comme en témoignent l'hybridité de l'*Alhambra* ainsi que le cosmopolitisme de Jérusalem. Ils veulent rappeler aux hommes qu'ils détiennent le pouvoir d'engendrer le majestueux, l'hybride, le « Beau » et de créer des œuvres où « s'exprime le génie humain »²¹³ (« Je n'avais qu'à lever les yeux sur les façades alentour [dans un quartier à Jérusalem] pour m'opposer à tout ce qui pouvait égratigner leur immuable majesté » ; *L'Attentat*, p. 142).

Les romans de notre corpus sont également construits autour de passages didactiques, agrémentés de références culturelles, tous destinés à informer le lecteur – certainement occidental – qui aurait une mauvaise connaissance du sujet. Il n'est évidemment pas étonnant de lire des passages ou des dialogues renseignant sur la vie dans le califat de Daech, en Israël et en Palestine, sur les organisations terroristes et l'histoire du califat de Daech, sur l'embrigadement ou la religion musulmane – illustrée par des sourates dans le roman de Pascal Manoukian – et aussi sur la politique des médias, et ce, pour deux raisons. Premièrement, Pascal Manoukian et Yasmina Khadra étant impliqués de près ou de loin dans les conflits qu'ils exposent à leurs lecteurs font part de leur expérience de journaliste ou de soldat, de leurs recherches et informations récoltées sur le terrain. Deuxièmement, puisque les romans s'inscrivent dans une perspective de dégagement, ils doivent pouvoir fournir, grâce aux passages didactiques, les clés des conflits aux lecteurs pour qu'ils puissent comprendre les forces et les discours en jeu, et examiner le terrorisme d'un point de vue nouveau. Les œuvres abordent différemment

²¹¹ *Ibid.*, p. 53.

²¹² *Ibid.*, p. 48.

²¹³ *Ibid.*, p. 53.

– par le biais du *dégagement* – la question du terrorisme et de la violence, et montrent pourquoi un jour, on finit par porter les armes.

Pour terminer, nous nous intéresserons à l'étude des personnages. Par ces derniers, les deux récits ont voulu marquer qu'il n'était pas possible de choisir un camp, car au sein d'un même groupe, les figures sont contrastées. Effectivement, dans *L'Attentat*, nous ne pouvons classer d'un côté les Israéliens et de l'autre les Palestiniens. D'un côté, les amis israéliens d'Amine – Kim et Benjamin Yehuda, Naveed Ronnen – et le sage Zeev l'Ermite tiennent des propos neutres envers les Arabes et comprennent leur douleur ; de l'autre, la police et l'armée israéliennes « personnifient le préjugé anti-arabe »²¹⁴. Le capitaine Moshé adopte par exemple une attitude envers le mari de la kamikaze à la limite de l'acceptable (pour lui, les terroristes sont tous des « fumiers », des « fêlés » et des « dégénérés » ; *L'Attentat*, p. 42) ; tous les policiers attelés au contrôle d'identité près des *checkpoints* se montrent brusques et violents à l'approche d'une personne arborant un faciès arabe ; l'interrogatoire d'Amine n'est pas mené de façon règlementaire par les policiers israéliens (« On m'a carrément trainé en me ramenant dans ma cage. Ensuite, de nouveau le harcèlement, les coups de poing sur la table, les petites gifles [...]. Chaque fois que le sommeil fausse mon discernement, on me secoue de la tête aux pieds » ; *ibid.*, p. 49) ; enfin, le manque d'humanité avec lequel le soldat de l'armée ordonne la destruction de la maison familiale donne à nouveau une « image négative des forces de l'ordre »²¹⁵. Cette image négative s'atténue cependant grâce au personnage de Naveed Ronnen, lui-même policier travaillant pour l'État d'Israël. Il est en effet toujours prompt à aider son ami Amine et n'a pas une représentation de la figure du terroriste aussi figée que celle du capitaine Moshé puisqu'il s'interroge encore tous les jours sur les motivations poussant à passer à l'acte (« Comment peut-on se bourrer d'explosifs et aller se faire sauter au milieu d'une fête ? [...] C'est la question que je me pose toutes les nuits sans lui trouver un sens, encore moins une réponse » ; *ibid.*, p. 95). Ainsi, cette construction nuancée des personnages dotés du pouvoir exécutif contrebalance les stéréotypes habituels auxquels on pourrait s'attendre dans les romans engagés. Face à des policiers et des soldats inscrits dans une position bien particulière, un autre personnage, Naveed Ronnen, issu aussi de la même institution que les autres, incarne celle du *dégagement*. Du côté des Palestiniens, les personnages sont aussi divers et variés : nous

²¹⁴ *Ibid.*, p. 45.

²¹⁵ *Ibid.*

rencontrons le cheikh Marwan et les chefs de guerre charismatiques et manipulateurs ; les kamikazes comme Sihem, Adel et Wissam persuadés de mener une guerre juste ; et Yasser « simple citoyen qui aimerait seulement vivre tranquillement sa vie »²¹⁶ loin de l'emprise de l'État d'Israël. De par sa double nationalité, Amine, un chirurgien arabe naturalisé israélien, est aussi partagé entre les deux camps, et ce choix narratif révèle cette esthétique du dégagement littéraire omniprésent dans l'œuvre. De cette manière, en créant un personnage principal à la fois arabe et israélien, l'auteur évite à Amine de devoir porter les valeurs d'un seul groupe.

Dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, le personnage principal est également représentatif d'une opposition entre deux mondes, à savoir le monde occidental et le monde oriental. Nous retrouvons aussi cette non-catégorisation entre les personnages avec d'une part des terroristes victimes de « la machine à embrigader de Daech » et d'un système occidental trop élitiste qui n'a pas tenu compte des marginalisés – nous pensons à Aurélien, à Lila, à Anthony et à sa femme Sarah – ; et d'autre part, des recruteurs et des chefs de Daech plus exécrables les uns que les autres qui profitent de la fragilité des jeunes pour brouiller leur esprit et leur capacité de jugement. Le profil des terroristes peut aussi surprendre les lecteurs, mais reflète pourtant la réalité : ce ne sont pas tous des « fêlés », des « fous de Dieu » ou des personnes issues d'un milieu défavorisé. Par exemple, Abou Ziad, à la tête de Daech, est un homme cultivé et le fabricant de bombes, Youssef, est chimiste de formation. Ensuite, le personnage d'Anthony paraît également plus complexe que ce qu'il en a l'air : au début, il est fasciné par le califat de Daech, pense que la vie sera plus juste sous les règles de cette organisation. Petit à petit, il se rend compte que le sentier d'Allah n'est pas comme il l'avait imaginé et tente de se rassurer après chaque bombardement (« Aznavour nous a dit qu'on était entre de bonnes mains, essaye de se convaincre Anthony » ; *Ce que tient ta main droite t'appartient*, p. 165). Il déchant de plus en plus, car son fils Adam devient très violent et sa femme doit servir la propagande de Daech et ne soigne donc pas des enfants malades ou blessés comme cela avait été prévu avant leur départ. À la fin du roman, il se sent complètement désabusé et ne veut plus mourir en martyr :

Anthony lui explique [à Karim] sa déception, la corruption, les exactions quotidiennes, les injustices, les vexations, la violence gratuite, [...], le manque de respect des autres hommes envers les femmes, les meurtres, [...], le ronronnement de l'hélicoptère au-

²¹⁶ *Ibid.*, p. 46.

dessus de leurs têtes et ce long fût noir venu s'écraser sur la maison d'en face, emportant les fines jambes de Sarah d'un côté et la bouille ronde d'Adam de l'autre, en le laissant vivant mais mort à l'intérieur, au milieu des ruines de sa vie. (*Ibid.*, p. 253)

On constate donc que le personnage d'Anthony évolue, qu'il a compris ce qu'il se passait sous ses yeux et a alors cessé d'être sous l'influence des chefs de l'État islamique. En outre, pour redorer l'image de la communauté musulmane, on nous présente des musulmans pacifistes et lucides comme Karim, son père, le conducteur de taxi, par opposition aux personnes se revendiquant musulmanes, mais allant pourtant à l'encontre du Coran. Karim n'a d'ailleurs cessé de comparer sa foi religieuse avec l'islam des terroristes, enraciné dans une forme exacerbée de l'obscurantisme religieux, et recadre à l'aide de passages du Coran tous les détournements faits à l'égard de l'islam sur le cas des yézidis, de l'esclavage, de la violence, du lévirat, etc. Finalement, nous pensons que les deux protagonistes des romans, Karim et Amine, sont des personnages qui incarnent la figure de l'auteur pris dans un entre-deux et désirant aller à la rencontre de l'Autre, en quête d'une meilleure compréhension et d'un savoir renouvelé sur un sujet si controversé.

Dans cette partie, il s'agissait de montrer que cette esthétique du dégagement dans l'agencement narratif des romans et dans la conception des personnages a pour but de mettre en exergue le refus du choix ou le « refus du sacrificiel » et de prouver qu'il est possible d'être responsable tout en étant dégagé.

CONCLUSION

Nous avons découvert au fil des pages du présent travail que le concept de dégagement littéraire était relativement bien ancré dans les romans de Yasmina Khadra et de Pascal Manoukian, et qu'il s'agissait de le comprendre comme une manifestation de l'entre-deux, à savoir une voie intermédiaire entre une position engagée et désengagée. Les auteurs sont effectivement engagés dans la mesure où ils se lancent corps et âme dans les méandres de deux conflits poignants et sanglants, qui interrogent un grand lectorat au vu de leur portée universelle. De plus, leur engagement repose sur la force de la dimension explicative, didactique travaillée minutieusement, et également sur l'exigence qui postule de traiter la question du terrorisme avec un souci d'objectivité, délaissant d'entrée de jeu tout parti pris à l'aube d'une société de plus en plus multiculturelle, multiethnique. Cependant, il nous faut admettre que cet engagement particulier n'aboutit pas à l'émergence d'une voix autoritaire dans les romans, ni par conséquent à une solution politique, adéquate et fonctionnelle, parce que le désir de ces deux auteurs ne se situe précisément pas dans la concrétisation d'une solution qui serait la panacée de tous les politiciens. Nous avons en effet noté qu'ils se retiraient totalement des discours violents, de l'usage de la violence, de sa réciprocité et plus globalement, de la logique mortifère. Le message éthique qu'ils cherchent à diffuser se fonde au contraire sur le don de la vie et son respect, sur la tolérance, sur le partage des cultures mises à l'honneur dans les romans, car la culture reflète le geste créateur de l'Homme. Les auteurs ont ainsi tenté d'esquisser une solution qui devrait convaincre, voire séduire, la plupart d'entre nous, une solution loin de la binarité. En cela, n'étant pas désengagées, car empreintes de messages forts et de passages renseignant sur les passions et tourments de l'humain, ces œuvres peuvent être qualifiées de « dégagées », un terme à considérer peut-être comme de l'engagement « mesuré » ou du moins renouvelé par rapport à son acception établie au XX^e siècle. Cette acception, rappelons-le, insistait sur l'entrelacement des sphères politique et littéraire dans la littérature, mais aussi sur l'exhortation des lecteurs à se transformer en acteurs dans l'univers extra-romanesque.

Pour étayer notre hypothèse, nous avons donc consacré un chapitre sur le concept de dégagement littéraire, issu de ceux d'engagement et de désengagement. Ensuite, avant de nous mettre à la recherche de ce concept dans les romans du corpus, nous avons esquissé un portrait du phénomène terroriste. Ce qui a été mis en exergue est le manque d'uniformisation de la définition du « terrorisme », souvent connoté négativement et

laissé volontairement dans « l'impensé » par les autorités politiques. Nous avons ensuite évoqué que le terrorisme développait une stratégie basée sur des caractéristiques relevant de l'aspect psychologique – la propagande par l'action, l'intimidation, la provocation et la stratégie de l'usure – qui ont d'ailleurs été pointées dans les romans lors de la phase d'analyse. Nous avons également contextualisé les deux œuvres littéraires choisies dans le cadre de notre mémoire en fonction du type de terrorisme, des enjeux et des acteurs qu'elles contiennent, et ce, afin de nous diriger vers une meilleure compréhension dans la partie analytique. Cette dernière a été organisée selon des paramètres illustrant ce geste de *dégagement* : les représentations de la figure du terroriste, les actions des combattants et les choix narratifs effectués pour mettre en évidence une esthétique du dégagement.

Au regard de la figure du terroriste, nous avons décelé plusieurs représentations logées dans l'esprit de certains personnages. Une partie d'entre elles inclut un jugement de valeur, une appréciation négative, et accable les terroristes d'épithètes injurieuses – ce sont des « fêlés », des « tueurs », des « fous de Dieu ». Nous avons souligné que la position ambivalente des médias jouait également sur les représentations des lecteurs et des téléspectateurs. D'autres représentations nous ont paru plus édulcorées, dégagées si on considère, comme nous l'avons signalé dans le corps du texte, que tenir compte des raisons poussant un terroriste à passer à l'action ne signifie pas justifier celle-ci, mais tenter de la comprendre en faisant le pari de ne pas prendre parti. Un troisième groupe de personnages nous a semblé essentiel dans les représentations sur la figure du terroriste : celui des terroristes eux-mêmes. Toutes ces divergences de représentations coïncident évidemment avec la diversité des personnages ayant leur opinion en la matière. Ainsi, les auteurs ont agi tels des peintres brossant un tableau de la réalité sociale que l'on retrouve dans la fiction ; c'est la raison pour laquelle une impression de familiarité dans les répliques et réflexions des personnages s'offre à nous, « lecteurs du monde ». L'ambition des écrivains ne s'arrête toutefois pas là : ils désirent aussi sortir les lecteurs de leurs carcans habituels et les amener à repenser leur propre vision du terrorisme.

Ensuite, cette même position littéraire nous a invitée à percevoir deux logiques relativement opposées, mais nécessaires et interactives, quand on s'intéresse de près aux motivations des terroristes – ou des combattants de la liberté, selon le point de vue – : la logique de l'injustifiable et celle de l'explicable. En effet, les deux romans de notre corpus nous montrent que ces logiques sont à considérer ensemble et à envisager sous le prisme de l'entre-deux. Ce qui est injustifiable, c'est l'exercice de la violence qui frappe à tout

moment, l'usurpation de la religion pour couvrir des motivations qui ne sont pas toujours recevables, et le nihilisme constituant le cœur du projet des djihadistes. Cependant, nous devons aussi prendre en considération les circonstances dans lesquelles les actes terroristes ont été perpétrés, tout en condamnant fermement les moyens utilisés et la violence à l'égard des civils. Nous avons rangé ces dernières en fonction de différentes dimensions : la dimension politique, de la violence, la dimension sociologique et celle liée aux médias. Dans la dimension politique, il a été expliqué que les terroristes ou les combattants de la liberté agissaient de la sorte parce qu'ils se sentaient menacés, et que le terrorisme était par conséquent une réponse à cette agression extérieure. En ce qui concerne la dimension de la violence, nous avons souligné que les mouvements de contestation ont établi des « formes de lutte exceptionnelles », telles que l'attentat-suicide, dans le cadre d'un conflit asymétrique afin de contrer le pouvoir du camp adverse et de le faire réagir. Nous avons également évoqué le principe de la réciprocité de la violence, principe qui gouverne généralement les actions des terroristes. Eu égard à la dimension sociologique, il s'agissait de mentionner que plusieurs paramètres – un manque de reconnaissance et d'estime, un milieu défavorisé, des conditions de vie précaires – pouvaient être à l'origine de l'endoctrinement. La dernière dimension abordée dans ce mémoire traite de la part de responsabilité des médias liée à la « permissivité en matière de représentation de la violence ». La richesse des dialogues entre les personnages et celle des commentaires des narrateurs autour de ces deux logiques ont par ailleurs permis d'accomplir le dégagement didactique visé par les auteurs et de dépasser la « simplicité » d'une pensée manichéenne.

Enfin, il a été démontré que la perspective du dégagement littéraire adoptée par les auteurs se reflétait dans la structure même des romans et dans le choix des personnages divers et variés. Effectivement, nous avons vu que les romans dégagés ne renfermaient pas une hiérarchie claire entre l'idéologie positive et négative, car les différentes positions discursives se maintiennent tout au long du roman. Ensuite, les interludes didactiques et les éclaircissements sur l'organisation tentaculaire de Daech et sur la situation en Israël et en Palestine n'échappent pas aux regards d'un lecteur même passif et contribuent à l'esthétique du dégagement. La description des lieux culturels et des monuments religieux, et plus globalement, le « salut par l'art », participent également de cette esthétique. En ce qui concerne les personnages et narrateurs des romans, les écrivains ont tâché de les façonner au moyen de différents attributs. Dans *Ce que tient ta main droite*

t'appartient, nous avons fait la connaissance de Karim, un Français d'origine algérienne non pratiquant, parti rejoindre Daech en Syrie pour investiguer sur cette organisation ; d'Aurélien, un Français fragile psychologiquement converti rapidement à l'islam, puis transformé en bombe humaine ; d'Anthony, père d'un petit garçon convaincu que sa progéniture serait bien plus heureuse en Syrie que dans une France raciste et élitiste ; d'Abou Ziad, le « désosseur » ou tortionnaire cultivé ; de Lila, une jeune Française cherchant un sens à sa vie du côté de Daech. Dans *L'Attentat*, nous avons pu rencontrer un capitaine juif, Moshé, plus provocateur qu'enquêteur ; un imam palestinien faiseur de kamikazes ; Naveed Ronnen, un policier juif clairvoyant et lucide sur le chaos qui règne en maître dans ces contrées du Proche-Orient ; Zeev l'Ermite, ce "charlatan" juif philanthrope qui a le « talent de ne pas se laisser déborder par les événements » (*L'Attentat*, p. 236) ; Amine, un chirurgien de renommée palestinien naturalisé israélien aux vertus pacifistes ; Sihem, une terroriste morte en martyre et pourtant bien intégrée dans la société israélienne. Les écrivains mettent donc en scène des personnages nuancés, rejetant alors la possibilité de les confiner dans des cases avec d'un côté les « bons », de l'autre les « méchants ».

Afin de confirmer plus encore la validité de ce concept, il serait intéressant de se pencher sur d'autres œuvres traitant d'un sujet aussi polémique, politique et social que le terrorisme – nous songeons au thème actuel de l'immigration, par exemple – et d'étudier les relations et les perspectives en jeu. Nous pourrions peut-être alors y percevoir du *dégagement* ou d'autres tonalités nouvelles dans le champ littéraire. Par ailleurs, comme nous avons établi un rapport homologique entre la fiction et le discours dans la réalité et espérons avoir démontré la pertinence du concept de *dégagement* dans les deux romans, il est loisible de penser que le *dégagement* gagnerait aussi à être utilisé et estimé dans le monde réel. Face au refus du choix et du manichéisme, face à cette voie de l'entre-deux, Maurice Blanchot écrivait que « la littérature la plus dégagée est en même temps la plus engagée »²¹⁷.

²¹⁷ BLANCHOT Maurice, « Réflexions sur le surréalisme », *L'Arche*, n° 8, août 1995 ; *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 101, dans HAMEL Jean-François, *op. cit.*, p. 61.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus d'étude

KHADRA Yasmina, *L'Attentat*, Paris, Éditions Julliard, 2005, 246 p.

MANOUKIAN Pascal, *Ce que tient ta main droite t'appartient*, Paris, Éditions Don Quichotte, 2017, 286 p.

Ouvrages et articles sur l'engagement et le dégagement littéraires

BAKHTINE Mikhaïl, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, trad. du russe par Guy Verret, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, 1970 (Slavica), 316 p.

BARILIER Étienne, « Changer de monde ou changer le monde ? », dans KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *Formes de l'engagement littéraire (XV^e - XXI^e siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006 (« Littérature, culture, société »), pp. 267-278.

BARTHES Roland, *Leçon : leçon inaugurale de la Chaire de sémiologie littéraire du Collège de France prononcée le 7 janvier 1977*, Paris, Éditions du Seuil, 1978, 46 p.

BOSCO Gabriella et SAPINO Roberta (éd.), *I cadaveri nell'armadio: Sette lezioni di teoria del romanzo*, Turin, Éditions Rosenberg et Sellier, 2016 (Biblioteca di Studi Francesi), 168 p.

DENIS Benoît, *Littérature et Engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Éditions du Seuil, 2000 (Points Essais), 316 p.

GARAND Dominique, « Que peut la fiction ? Yasmina Khadra, le terrorisme et le conflit israélo-palestinien », dans *Études françaises. Engagement, désengagement : tonalités et stratégies*, volume 44, n° 1, 2008, pp. 37-56. <https://www.erudit.org/fr/revues/etudfr/2008-v44-n1-etudfr2271/018162ar/> (page consultée le 25 février 2018).

HAMEL Jean-François, *Nous sommes tous la pègre – Les années 68 de Blanchot*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2018 (Paradoxe), 131 p.

JOUE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992 (Écriture), 271 p.

KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *Formes de l'engagement littéraire (XV^e - XXI^e siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006 (« Littérature, culture, société »), 281 p.

SERVOISE Sylvie, *Le roman face à l'histoire*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011 (Interférences), pp. 41-75. <http://books.openedition.org/pur/38239> [livre numérique publié sur OpenEdition Books en 2016] (page consultée le 5 mars 2018).

SULEIMAN Susan, *Le Roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1983 (Écriture), 314 p.

VIART Dominique, « “Fictions critiques” : la littérature contemporaine et la question du politique », dans KAEMPFER Jean, FLOREY Sonya et MEIZOZ Jérôme (éd.), *Formes de l'engagement littéraire (XV^e - XXI^e siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006 (« Littérature, culture, société »), pp. 185-204.

Ouvrages et articles sur le terrorisme

BAUD Jacques, *Terrorisme - Mensonges politiques et stratégies fatales de l'Occident*, Monaco, Éditions du Rocher, 2016, 422 p.

BLIN Arnaud, *Le Terrorisme*, Paris, Éditions Le Cavalier Bleu, 2005 (Idées reçues), 128 p.

BUC Philippe, *Guerre sainte, martyre et terreur : les formes chrétiennes de la violence en Occident*, trad. de l'anglais par Jacques Dalarun, Paris, Éditions Gallimard, 2017 (Bibliothèque des histoires), 539 p.

CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris, Éditions Fayard, 2015 (Documents), 835 p.

CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud, « Zélotes et Assassins », dans CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris, Éditions Fayard, 2015 (Documents), pp. 71-104.

CHOMSKY Noam, *11-9 : autopsie des terrorismes*, trad. de l'anglais par Hélène Morita et Isabelle Genet, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2001, 153 p.

CHOMSKY Noam, *De la guerre comme politique étrangère des États-Unis*, trad. de l'anglais par Frédéric Cotton, Marseille, Éditions Agone, 2004 (Éléments), 279 p.

CHOMSKY Noam, « Les États-Unis entre hyperpuissance et hyperhégémonie. Terrorisme, l'arme des puissants » dans *Le Monde diplomatique*, décembre 2001, pp. 10-11. <https://www.monde-diplomatique.fr/2001/12/CHOMSKY/8234> (page consultée le 14 mai 2018).

CHOMSKY Noam, CLARK Ramsey et SAID Edward, *La loi du plus fort. Mise au pas des États voyous*, trad. de l'anglais par Guy Ducornet, Paris, Éditions Le Serpent à Plumes, 2002, 114 p.

CHOUVIER Bernard, *Les fanatiques : la folie de croire*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2016 (O.J. Psychologie), 276 p.

COUTURE André, « Pour mieux distinguer entre Arabes et musulmans, musulmans et islamistes, islamistes et terroristes », dans *Le Centre de ressources et d'observation de l'innovation religieuse (CROIR) de l'Université Laval*, 2 février 2017, pp. 1-4. <https://croir.ulaval.ca/wp-content/uploads/2017/02/Pour-mieux-distinguer-entre-Arabes-et-musulmans-musulmans-et-islamistes-islamistes-et-terroristes-.pdf> (page consultée le 2 juillet 2018).

DAUMAS Cécile, « Olivier Roy et Gilles Kepel, querelle française sur le jihadisme », dans *Libération*, le 14 avril 2016. http://www.liberation.fr/debats/2016/04/14/olivier-roy-et-gilles-kepel-querelle-francaise-sur-le-jihadisme_1446226 (page consultée le 4 août 2018).

DERRIDA Jacques, « Entretiens avec deux grands intellectuels sur le “concept” du 11 septembre 2001. Qu’est-ce que le terrorisme ? », dans *Le Monde diplomatique*, février 2004, p. 16. <https://www.monde-diplomatique.fr/2004/02/DERRIDA/11005> (page consultée le 9 avril 2018).

DERRIDA Jacques et HABERMAS Jürgen, *Le « concept » du 11 septembre*, Paris, Éditions Galilée, 2004 (La philosophie en effet), 243 p.

FELLOUS Gérard, *Daech – « État islamique » : cancer d’un monde arabo-musulman en recomposition, un conflit international long et incertain*, Paris, Éditions L’Harmattan, 2015 (Comprendre le Moyen-Orient), 269 p.

GARAPON Antoine et JOURDAIN Éric, *Les figures du terrorisme et la démocratie libérale*, intervention au séminaire de IHEJ, le 27 février 2017, pp. 1-15. <http://ihej.org/wp-content/uploads/2017/01/Les-figures-du-terrorisme-et-la-democratie-liberale.pdf> (page consultée le 21 juillet 2017).

GÉRÉ François, « Les opérations suicides : entre guerre et terrorisme », dans CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *Histoire du terrorisme de l’Antiquité à Daech*, Paris, Éditions Fayard, 2015 (Documents) pp. 493-538.

JACQUEMAIN Marc, « Terrorisme, terroriste », dans « Nouveaux mots du pouvoir : fragments d’un abécédaire », numéro thématique, dans *Quaderni*, n° 63, printemps 2007, pp. 89-91. https://www.persee.fr/doc/quad_0987-1381_2007_num_63_1_1794 (page consultée le 7 avril 2018).

LUIZARD Pierre-Jean, *Le piège Daech – L’État islamique ou le retour de l’Histoire*, Paris, Éditions La Découverte, 2015 (Cahiers Libres), 186 p.

MERARI Ariel, « Du terrorisme comme stratégie d'insurrection », trad. de l'anglais par Juliette Mincez, dans CHALIAND Gérard et BLIN Arnaud (éd.), *Histoire du terrorisme de l'Antiquité à Daech*, Paris, Éditions Fayard, 2015 (Documents), pp. 27-67.

ROY Olivier, *Le djihad et la mort*, Paris, Éditions du Seuil, 2016 (Débats), 166 p.

SLOTERDIJK Peter, *Écumes – Sphères III : Sphérologie plurielle*, trad. de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Éditions Maren Sell, 2005, 790 p.

STEPHENSON Adam, « La fin et les moyens : la philosophie politique de Bertrand Russell », dans *Hermès, La Revue*, n° 7, 1990, pp. 203-214.
https://www.cairn.info/load_pdf.php?ID_ARTICLE=HERM_007_0203 (page consultée le 21 juillet 2018).

Auteur anonyme, « Israël autorise la destruction punitive de maisons de terroristes palestiniens », dans *Le Monde*, le 2 janvier 2015. https://www.lemonde.fr/proche-orient/article/2015/01/02/israel-autorise-la-destruction-punitive-de-maisons-de-terroristes-palestiniens_4548355_3218.html (page consultée le 4 août 2018).

Site Internet sur l'écoterrorisme (Sloterdijk)

<http://fritz-haber.over-blog.com/article-15408727.html>, janvier 2008 (page consultée le 14 mai 2018).

Ouvrages et articles sur la religion

BENZINE Rachid, *Le Coran expliqué aux jeunes*, Paris, Éditions du Seuil, 2013, 199 p.

BENZINE Rachid, *Les nouveaux penseurs de l'islam*, Paris, Éditions Albin Michel, 2004 (L'islam des Lumières), 288 p.

DUBOST Michel, MERROUN Khalil et SERFATY Michel, *L'Imam, l'Évêque et le Rabbin : terrorisme, racisme, laïcité, éducation*, entretiens menés par Florence Méréo, Paris, Éditions Autrement, 2016, 249 p.

EL-TIBI Zeina, *L'islam et la femme : rappel pour en finir avec les exagérations et les clichés*, Paris, Éditions Desclée De Brouwer, 2013 (Essais/religions), 146 p.

SAUVAGET Bernadette, « Le suicide, une pratique interdite par l'islam », dans *Libération*, le 18 novembre 2015. http://www.liberation.fr/france/2015/11/18/le-suicide-une-pratique-interdite-par-l-islam_1414405 (page consultée le 4 août 2018).

Site Internet sur la religion

Intervention de Mgr Albert Rouet, archevêque de Poitiers, sur le thème « L’au-delà, ici et maintenant », colloque d’octobre 2002.

<https://croire.la-croix.com/Definitions/Lexique/Theologie/L-au-dela-ici-et-maintenant>

(page consultée le 20 juillet 2018).

Ouvrages et articles sur les médias

CHARAUDEAU Patrick, *Le discours d’information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Éditions Nathan, 1997 (Médias-Recherches), 286 p.

LABÉVIERE Richard, « Choc des civilisations, choc des représentations et ruses de la raison médiatique », dans *Hermès, La Revue*, n° 55, 2009, pp. 171-176. <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2009-3-page-171.htm> (page consultée le 8 juillet 2018).

LAMY Aurélia, « Les spécificités du traitement médiatique dans l’urgence. L’exemple des attentats du 11 septembre 2001 », dans *Communication & organisation*, n° 29, 2006, pp. 108-122. <https://journals.openedition.org/communicationorganisation/3386> (page consultée le 9 août 2018).

McCOMBS Maxwell, « The Agenda-Setting Role of the Mass Media in the Shaping of Public Opinion », dans McCOMBS Maxwell, *Presentation to Mass Media Economics 2002 Conference*, London School of Economics, 2002, pp. 1-21. <http://sticerd.lse.ac.uk/dps/extra/McCombs.pdf> (page consultée le 7 juillet 2018).

McCOMBS Maxwell et SHAW Donald, *The emergence of American political issues: The agenda-setting function of the press*, St. Paul, MN, West Publishing, 1977 (The West series in journalism), 211 p.

Mémoires de master et thèses de doctorat

ÅGERUP Karl, *Didafictions. Littérarité, didacticité et interdiscursivité dans douze romans de Robert Bober, Michel Houellebecq et Yasmina Khadra*, thèse de doctorat dans le Département d’Études Romanes et Classiques, présentée sous la direction des Professeurs Bengt Novén et Roland Lysell, Université de Stockholm, 2013, 226 p. <https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:655554/FULLTEXT01.pdf> (page consultée le 25 février 2018).

BENJAMIN Charles, *La théorie de la guerre juste face au terrorisme et à la lutte antiterroriste*, mémoire de master en science politique, Université du Québec à Montréal, 2006, 130 p. <https://archipel.uqam.ca/3190/1/M9499.pdf> (page consultée le 9 avril 2018).

FRAGNON Julien, *Le discours antiterroriste : la gestion politique du 11 septembre en France*, thèse de doctorat dans le Département de Science politique, présentée sous la direction du

Professeur Paul Bacot, Université Lumière Lyon 2, 2009, 603 p. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01447971> (page consultée le 2 juillet 2018).

TAZARTEZ Chloé, *Après l'attentat : Fictions de l'événement terroriste dans les littératures arabe et états-unienne contemporaines*, thèse de doctorat dans le Département de Littératures comparées, présentée sous la direction du Professeur Emmanuel Bouju, Université Rennes 2, 2015, 440 p. <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01261447> (page consultée le 4 août 2018).

Autres

AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992 (La librairie du XXI^e siècle), 160 p.

BERETTA Alain, *Étude sur Albert Camus : Les Justes*, Paris, Éditions Ellipses, 1999 (Résonances), 94 p.

CAMUS Albert, *Les Justes* / Dossier et notes réalisés par Sophie Doudet ; lecture d'image par Agnès Verlet, Paris, Éditions Gallimard, 2010 (Folioplus classiques), 167 p.

LAROUI Fouad, *Ce vain combat que tu livres au monde*, Paris, Éditions Julliard, 2016, 252 p.

MEURICE Guillaume, « Choisis ton camp, camarade ! », dans *Siné Mensuel*, n° 61, février 2017. <https://www.sinemensuel.com/coups-de-boule/choisis-ton-camp-camarade/> (page consultée le 5 août 2018).

RAFFOUL François, « Derrida et l'éthique de l'im-possible », dans *Revue de métaphysique et de morale*, n° 53, 2007, pp. 73-88. <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2007-1-page-73.htm> (page consultée le 7 juillet 2018).

Site pour la biographie de Pascal Manoukian : <https://www.babelio.com/auteur/Pascal-Manoukian/284523> (page consultée le 7 août 2018).

Site pour la biographie de Yasmina Khadra : <https://www.babelio.com/auteur/Yasmina-Khadra/5011> (page consultée le 7 août 2018).

Documents audiovisuels

Émission *À votre avis* animée par Sacha Daoût sur le thème de la radicalisation, diffusée le 30 mai 2018. https://www.rtf.be/auvio/detail_radicalisation-concept-creux?id=2355753 (Interview de Rik Coolsaet). [page consultée le 30 juillet 2018].

Émission *C à dire ?!* animée par Axel de Tarlé autour de l'œuvre *Ce que tient ta main droite t'appartient* de Pascal Manoukian, diffusée le 13 janvier 2017. <https://youtu.be/1uET6h3lbaE> (Interview de Pascal Manoukian). [page consultée le 30 juillet 2018].

Émission *C'est vous qui le dites* animée par Benjamin Maréchal sur le thème de la perception de la différence entre terroristes et musulmans, diffusée le 29 juin 2018. https://www.rtb.be/vivacite/emissions/detail_c-est-vous-qui-le-dites/accueil/article_sahib-la-population-ne-fait-pas-la-difference-il-doit-setaire?id=9959519&programId=25 (page consultée le 4 août 2018).

Émission *Débats Première* sur La Première (RTBF) animée par Bertrand Henne sur le thème « Daesh bientôt la fin ? », diffusée le 22 mars 2018. https://www.rtb.be/info/monde/detail_daesh-bientot-la-fin-selon-un-expert-des-choses-se-preparent-en-douce?id=9874147 (Interview de Sébastien Boussois et Rik Coolsaet). [page consultée le 30 juillet 2018].

Émission France culture *La Grande table* animée par Olivia Gesbert sur le thème du réveil du conflit israélo-palestinien, diffusée le 17 mai 2018. <https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/la-grande-table-2eme-partie-du-jeudi-17-mai-2018> (Interview de Charles Enderlin). [page consultée le 25 juillet 2018].

Vidéo de la présentation du roman *Ce que tient ta main droite t'appartient* par son auteur Pascal Manoukian (Station Ausone). Vidéo diffusée le 1^{er} mars 2017. <https://www.youtube.com/watch?v=6YFPVmKM9R4> (page consultée le 10 avril 2018).

Conférences

« Molenbeek sur Djihad » : rencontre avec Christophe Lamfalussy et Jean-Pierre Martin. Conférence du 22 novembre 2017 à la bibliothèque Pierre Perret, Waremme.

« Neutralité, prosélytisme et propagande » : rencontre avec H. Abdel Gawad. Conférence du 29 mars 2018 à l'UCL, Louvain-la-Neuve.

Dictionnaires

REY-DEBOVE Josette et REY Alain, *Le Petit Robert*, Paris, Petit Robert, 2014.

Dictionnaires en ligne :

- CNRTL: <http://www.cnrtl.fr/definition>
- Larousse : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais>

TABLE DES MATIÈRES

Le dégagement littéraire face au terrorisme	3
INTRODUCTION.....	7
<i>VERS UNE FORME DE « DÉGAGEMENT » ?</i>	13
1. La présentation de la démarche théorique	13
2. Engagement, désengagement et dégagement	14
2.1. Changer de monde, ou changer le monde ?.....	14
2.2. Positions idéologiques et structure du roman « dégagé ».....	17
2.3. Caractéristiques du narrateur	20
3. Renouveau de la fiction.....	23
<i>IDENTIFICATION DE L'OBJET DE NOTRE ÉTUDE : LE TERRORISME</i>	25
1. Ébauche d'une définition du phénomène terroriste et état de la question	26
2. Le terrorisme comme stratégie insurrectionnelle : quelques éléments caractéristiques de cette méthode.....	32
2.1. La propagande par l'action.....	33
2.2. L'intimidation.....	34
2.3. La provocation.....	35
2.4. La stratégie d'usure	36
3. Contextualisation du phénomène terroriste dans les œuvres du corpus	36
3.1. Le conflit israélo-palestinien dans <i>L'Attentat</i> de Yasmina Khadra.....	37
3.2. La suprématie de l'État islamique/Daech dans <i>Ce que tient ta main droite t'appartient</i> de Pascal Manoukian.....	39
<i>LE DÉGAGEMENT COMME MANIFESTATION DE L'ENTRE-DEUX</i>	43
1. Représentations qu'ont les personnages de la figure du terroriste	43
1.1. Représentation à connotation négative : les terroristes ou « ces énervés de Dieu », « ces fêlés »	43
1.2. Les médias, une position ambivalente.....	49
1.3. Représentation à connotation positive : les terroristes ou « les lumières de l'histoire »	55
1.4. Représentation « dégagée » de la figure du terroriste tournée vers un effort de compréhension	58
2. Les actions des terroristes : entre l'injustifiable et l'explicable	64
2.1. La logique de l'injustifiable	64
2.1.1. « La vie ne tient qu'à un bas filé »	64
2.1.2. Le rapport aux textes sacrés : l'usurpation de l'islam comme couverture religieuse du terrorisme	71

2.1.3.	La destruction, le nihilisme au cœur du terrorisme	77
2.2.	La logique de l'explicable	80
2.2.1.	Dimension politique : le terrorisme comme réponse à une agression	81
1.	Dans <i>L'Attentat</i>	81
2.	Dans <i>Ce que tient ta main droite t'appartient</i>	84
2.2.2.	Dimension de la violence	89
1.	David contre Goliath	89
2.	Réciprocité de la violence	91
3.	La guerre, partout, tout le temps.....	92
2.2.3.	Dimension sociologique	94
2.2.4.	La responsabilité des médias et du secteur culturel dans le roman « Ce que tient ta main droite t'appartient »	96
3.	Les choix narratifs d'une esthétique du dégagement	98
CONCLUSION		107
BIBLIOGRAPHIE		111

